Fr
914.6
Lan/voy
84974
00084974

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

VOYAGE

EN

ESPAGNE.

VOYAGE

EN ESPAGNE,

PAR LANGLE.

CINQUIÈME ÉDITION,

AVEC FIGURES ET CARTE GÉOGRAPHIQUE.

Méfiez-vous d'un ouvrage poli avec tant de soin; il part d'un esprit occupé de petites choses. SÉNÈQUE.

84974 a

A PARIS,

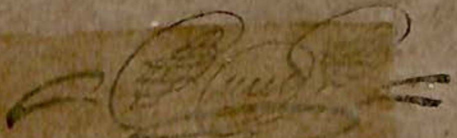
Chez J. J. LUCET, Direct. du Bulletin de Littérature, des Sciences et des Arts,

Rue Montmartre, N°. 94, vis-à-vis la rue Joseph.

1796.

X h 28

Propriétaire du Voyage en Espagne, par LANGLE, je déclare, qu'en vertu du Décret de la Convention nationale, concernant les Contrefacteurs, en date du 19 Juillet 1793; l'an deuxième de la République Française, je poursuivrai devant les Tribunaux, tout Contrefacteur, Distributeur ou Débitant d'éditions de cet Ouvrage qui ne porteront pas ma signature. Paris, ce 15 Brumaire, l'an 5e. de la République Française.



00084974

AVIS

DES ÉDITEURS.

Nous connoissons à peine l'Auteur du Voyage que nous publions ; nous savons seulement que les premières éditions ont été rapidement enlevées ; nous savons encore que cet ouvrage très-hardi fit sensation au moment où il parut, en 1785. Nous transcrirons mot pour mot ce qu'en disoient alors LES MÉMOIRES SECRETS, et d'après eux plusieurs journaux.

« Aujourd'hui 26 février 1786, toutes
» les chambres assemblées, le Parlement
» de Paris a condamné le *Voyage en*
» *Espagne*, sans nom d'auteur ni d'im-
» primeur, à être lacéré et brûlé au pied
» du grand escalier du Palais, par l'exé-
» cuteur de la haute justice. Le nom de

» l'auteur, au reste, n'est pas un mys-
» tère ; on le nomme hautement, c'est
» le marquis de Langle. Tout le monde
» veut le voir et le connoître. Beaucoup
» plus jeune que le comte de Mirabeau,
» moins instruit, mais plus gai, on dit
» qu'il a de commun avec lui d'avoir été
» persécuté par le gouvernement, et d'être
» resté quelques années de sa vie en exil
» ou dans les châteaux-forts. »

Mémoires secrets, année 178[illegible].

La nouvelle Édition que nous donnons de cet Ouvrage est si différente des précédentes, par les additions et changemens considérables que l'Auteur y a faits, et surtout par les notes intéressantes dont il l'a enrichie, que nous pouvons assurer que les personnes qui possèdent déjà ce Voyage, n'en ont, pour ainsi dire, que le canevas.

VOYAGE

VOYAGE EN ESPAGNE.

Entrée en Espagne par Salientes.

Un tas de pierres sert de limites.

A peine a-t-on perdu la France de vue, qu'on s'enfonce dans les Pyrénées.

A droite et à gauche, devant et derrière soi, on a des rochers, des cavernes, des torrens et des échos.

Durant quinze mortelles heures, on ne voit personne, on n'entend rien : on croit être seul au monde.

On arrive à Salientes. Salientes n'est rien. On traverse le lendemain la plaine de Biescas ; on dort fort mal à Loupouiou ; on dîne par cœur à Cusabos. On passe sur le pont de Fanlo, construit par le diable ; et le troisième jour, si

le ciel est serein, et si l'on a de bons yeux, on découvre dès le matin les tours de Saragosse.

SARAGOSSE.

Au grand nombre d'équipages, à la multitude de valets, à la quantité de mendians qu'on voit ici, il semble que la moitié de la ville a tout, et que l'autre moitié n'a rien.

Saragosse, dit-on, est une ville commerçante ; il n'y paroît pas ; tous les bras sont croisés ; les églises sont toujours pleines ; il n'y a pas un seul canot sur l'Ebre.

En vain les hollandois ont offert de rendre à leurs frais l'Ebre navigable ; en vain les espagnols pouvoient voir, pouvoient entendre les travailleurs qui, sous leurs yeux, applanissoient les collines, perçoient les rocs, coupoient les montagnes ; ils n'ont rien vu, rien entendu.

Saragosse est fière de conserver quelques masures romaines, quelques fragmens de mosaïque, et deux colonnes d'ordre corinthien, rongées, très-mutilées, par terre, et presque cachées sous l'herbe. Le tems ne fait grace à rien : les temples des dieux, leurs statues, leurs

images, tout s'écroule, tout tombe. Thèbes et Carthage ne sont plus; le capitole tombera, le panthéon aussi, ses ruines aussi; on passera devant, on marchera dessus sans les voir.

Depuis que la foudre a consumé la salle des spectacles, il n'y a plus de comédie. On a tenté plusieurs fois de construire un nouveau théâtre; mais le ciel s'est couvert aussitôt, le tonnerre s'est fait entendre, les corps saints sont sortis de leur tombe, notre-dame du Pilar a jeté des cris; alors, à coups de pierres, le peuple consterné, les prêtres, les moines et les dévots furieux ont dispersé les maçons.

Le palais de l'inquisition est au centre de la ville; ses murs jaunes-bruns, épais et flanqués de tours, paroissent élevés de cent pieds: c'est là qu'on enferme les fafardets, les loups-garoux et les sorciers. L'archevêque de Saragosse est le chef suprême de cet antre, 40 à 50 jacobins en sont les geoliers; des grilles, des verroux, des frères lays et des dogues empêchent d'en approcher.

La cathédrale est un édifice très-vaste, très-somptueux et d'une forme assez bizarre. Entre autres tableaux ridicules, on voit dans la sacristie St. Nicolas qui monte au ciel en carrosse. Nous nous moquons de l'*Alborac* ou

Borac, qui, suivant les rêveries de l'alcoran, portoit Mahomet au ciel; que diroit un musulman, en voyant St. Nicolas monter là-haut en berline?

A juger du premier apperçu les gentilshommes arragonois, ils sont serviables, questionneurs, complimenteurs, versés dans le blason, glorieux de leurs armoiries, et enchantés de les montrer.

Presque toutes les rues de Saragosse sont étroites, obscures. En été comme en hiver, que le soleil brille ou soit caché, à midi on ne voit goutte.

Le catalogue des livres permis est si mince, les peines sont si graves, ces messieurs de l'inquisition sont si alertes, qu'on ne trouve chez les libraires que des almanachs, des rituels, des heures, l'histoire du cardinal Albornos, la vie originale de notre-dame du Pilar, et de quelques saints du canton.

Quoique très-fameuse et fort ancienne, il n'y a pas long-tems que notre-dame du Pilar est connue en Espagne. On la croit originaire d'Arabie. St. Épiphane la cite comme une vierge consommée dans la science des miracles. Sa chapelle, lambrissée de bras, de jambes, d'*ex-voto*, de béquilles, ne désem-

plit jamais de sourds, de muets, de blessés, d'estropiés qui prient, qui pleurent, qui espèrent et qui attendent.

Cinquante lampes d'argent brûlent perpétuellement devant elle.

Tous les ans, au mois d'octôbre, une foule d'espagnols viennent faire leur cour à cette madone : pendant quinze jours, les messes, les bénédictions, les processions ne finissent pas. Ces processions sont bizarres; on y voit des moines à cheval, des dévots, des dévotes en *domino*, des enfans nuds, et c'est Dieu qui ferme la marche. Cette vierge possède un mobilier immense : ses hardes et ses bijoux sont évalués à 3 millions.

A trente pas des portes de la ville, et sur le chemin de Madrid, soixante Bernardins vendent en détail du vin muscat. Jardins, cellules, tout le couvent est rempli de tables, toutes sont garnies de buveurs, dont les cris, les chansons changent ce saint lieu en corps-de-garde.

Ce couvent est immense; la maison, les cloîtres, les jardins, ont une lieue de circonférence. Quel emplacement pour une manufacture ! Les bâtimens sont faits, les hommes y sont.

On meurt d'amour à Saragosse. Dimanche dernier, un jeune homme demanda sa maîtresse en mariage; sur le refus des parens, ce malheureux revint chez lui, tomba malade et mourut le soir. Tant mieux que le rocher de Leucate soit éloigné de Saragosse.

Les dames passent pour être un peu galantes, est-ce vrai? je n'en sais rien, mais le moyen de leur plaire et de s'en faire aimer, est ici, je crois, ainsi que par-tout, un art, un talent, comme de monter à cheval ou de jouer de la flûte.

Les environs de Saragosse sont ravissans. Je suis levé depuis quatre heures; l'orchestre de l'air vient de commencer. Que le matin est beau quand il a plu la veille! il a plu cette nuit, les feuilles sont crues de moitié; il y a des bouquets, des fleurs par-tout; les arbres, les plaines embaument, l'air sent la rose, le ciel est sur la terre.

C'est le matin, c'est au mois de mai, c'est en Espagne que la nature donne rendez-vous à ses favoris, à ses amans; c'est là, c'est alors qu'elle livre, qu'elle abandonne tous ses charmes, et qu'il faut malgré soi devenir amoureux d'elle.

ROUTE DE SARAGOSSE A MADRID.

On compte soixante lieues de Saragosse à Madrid ; j'y vais en calèche ; ces voitures sont douces, bien suspendues. Quand j'arrive le soir, je ne suis pas plus las que si j'étois resté tout le jour chez moi, ou couché, ou assis.

Des papillons et des oiseaux tiennent compagnie pendant la route.

On passe par *Daroca*, *Lœches*, *Fraga*, *Mejorada*, *Calatayud*, *Albarazin*, *Guadalaxara*, *Alcala* et *Siguenza*.

Pendant deux jours, on ne voit ni arbres, ni bled ni vignobles ; en revanche, on foule aux pieds le thim, la mélisse, le serpolet et autres herbes odorantes, qui semblent humiliées d'embellir, d'embaumer ces déserts.

Les bourgs, les villages sont rares ; et partout des mains oisives, des visages maigres, plombés, couleur de paille ; par-tout de mauvaises cabanes, où hommes, femmes, enfans, filles, garçons, moutons et mulets sont logés pêle-mêle.

On rencontre sur les routes des grouppes

d'enfans, qui suivent, précèdent les voitures, demandent l'aumône, et vous parlent du nombre de leurs frères, de la faim qui les tourmente, de leur père estropié, de leur mère malade au lit.

Publius, *Cornelius* et le chaste *Scipion* passèrent à Calatayud, en revenant de massacrer les courageux habitans de Numance. Dans cette ville fort ancienne, assez peuplée, il se fait un grand commerce de laines. Si les habitans sont pauvres, c'est leur faute. En entrant par la porte du sud, on voit une tête de *Scipion* assez bien conservée; le nez seul est tombé.

Une ceinture de rochers fortifient Fraga. L'intérieur de la ville annonce une ville ruinée, sans population, sans industrie. Au mois de mai prochain, il y aura six cens ans que les espagnols furent battus par les maures dans les plaines de Fraga. *Alphonse* VII, roi d'Arragon, fut tué sur le champ de bataille.

Graces à une fabrique de draps, les habitans de Guadalaxara ont de bons habits, l'air content, et la certitude de dîner et de souper tous les jours.

On se lève fort tard à Lœches. Huit heures sonnoient quand j'en partis ; aucune boutique ouverte, les rues désertes, aucun bruit qui annonçât qu'on alloit se mettre à l'ouvrage.

Lœches étoit considérable autrefois ; elle marquoit parmi les colonies romaines, dans le tems qu'*Amilcar*, amenant du secours à son frère, la prit et la brûla.

Les campagnes de Lœches sont charmantes ; le verd des arbres et celui des champs est plus riant, mieux verd qu'ailleurs ; l'herbe des prés est malheureusement fort courte, et les moutons doivent faire mauvaise chère.

Sur le maître-autel du couvent des cordeliers, les voyageurs admirent un tableau du *Titien* ; c'est Sainte-Thérèse évanouie dans les transports extatiques de la jouissance céleste. La ceinture, le voile, les cheveux de cette belle sainte flottent en désordre, et ses yeux à fleur de tête, ses yeux étincellans de feu, humides d'amour, brûlans d'amour, semblent chercher dans le ciel son Dieu et son amant.

Louis de la *Cerda* est né à Lœches ; il étoit poëte et jésuite. Ses vers sont au-dessous du médiocre. Il y a quelques idées

mères dans ses *Réflexions sur la Poésie*. La règle qu'il donne pour distinguer les vers de la prose est ingénieuse, mais fausse. Louis de la *Cerda* est encore l'auteur de l'*Origine du mal*. Ce livre est plein d'idées bizarres, mais sublimes.

L'évêque de Siguenza a 200 mille livres de rentes. Un régiment de dragons pourroit loger dans son palais; il nourrit tous les pauvres des environs; à midi sa cour est pleine.

Les romains, les goths et les maures s'amusèrent tour-à-tour à piller, à brûler Daroca. Dans les masures qui restent, on ne trouve pas un verre d'eau.

La plus belle des femmes, la belle *Léonore de Gusman*, qu'Alphonse le vengeur aima jusqu'à l'idolâtrie, est enterrée à Daroca. Cette belle femme est à genoux sur son tombeau; on ne se lasse point de la regarder: elle mourut en couche; elle tient son fils dans ses bras.

A Mejorada on épluche mal le safran. César a campé devant mes fenêtres.

Jolies éplucheuses de safran de Méjorada, ne me boudez point. En épluchant votre safran, séparez mieux les feuilles des flèches, ne mêlez pas le pistil avec la fleur, votre safran en vaudra mieux, vous le vendrez plus cher, et j'en serai fort aise.

Hier, à 4 heures, les étudians d'Alcala lancèrent un ballon; c'est don *Bernard* qui le lança. Si quelque jour on peut aller en char volant voir où, comment, avec quoi se forment la grêle, les vents, la foudre et les tempêtes, don Bernard sera peut-être le premier qui arrivera sur les lieux, et qui nous rapportera de là-haut un échantillon du tonnerre.

MADRID.

Cette ville est bâtie sur du sable. A moins qu'il ne pleuve, on est, en arrivant ici, étouffé, aveuglé par la poussière; on ne peut pas distinguer ses chevaux.

Des rues très-longues, très-spacieuses, une infinité de tours, de flèches, des maisons à sept, huit étages, la douane, la poste, la place Major, une porte superbe, rendent l'entrée de Madrid vraiment imposante.

LE BUEN-RETIRO.

Depuis que les rois d'Espagne ont abandonné le Buen-retiro, les bâtimens tombent en ruines, les fontaines sont taries, rien ne croît dans les jardins. Les grottes et les bosquets sont détruits, les statues sont mutilées; une seule reste toute entière, c'est *Philippe II*. Ce Philippe est admirable; c'est le front, le sourcil, le regard d'un tyran, d'un monstre; c'est lui, c'est bien lui, il fait peur.

A la place des mensonges gravés sur le piédestal, que n'a-t-on mis : » Philippe II
» s'est nourri de sang ; ce méchant homme a
» rempli les Pays-bas, la France, l'Espagne,
» d'espions; de gibets, de bourreaux; il a
» fait mourir sa femme, son fils, *Perès*,
» *Horn*, *Egmont*. Il a régné 44 ans. »

Le concierge de Buen-retiro a un enfant d'une forme extraordinaire, d'une figure bizarre; il est plus gros que moi, il semble plus vieux, il a huit ans.

On voit dans la chapelle du Saint-Suaire une vierge si fraîche, si jolie, qu'elle paroît être la fille de son fils.

LE PARDO: LA SARSUELA.

Le roi chasse souvent, mais couche rarement au *Pardo*. On a changé en chapelle le boudoir dans lequel *Ferdinand*, *Philippe* et *Charles* oublioient entre les bras de leurs maîtresses que *Turenne* gagnoit la bataille des Dunes, que la *Meilleraye* prenoit Arras, que les hollandois s'emparoient du Brésil, que la maison de *Bragance* montoit sur le trône, que les catalans ravageoient la Castille, et que les français alloient surprendre au lit les dames, les demoiselles, les religieuses de Pampelune, de Saragosse et des environs.

On pourroit faire de la Sarsuela un palais enchanté; mais le parc, les jardins, les bâtimens, tout s'écroule. Personne n'ose habiter la Sarsuela, parce que tous les jours, aussitôt que minuit sonne, une foule d'esprits s'y rassemblent pour causer, rire et danser.

Les espagnols craignent beaucoup les esprits. Il n'est point d'habitant de Madrid qui n'ait vu dans sa vie plus ou moins de revenans, et qui tous les soirs en se couchant, ne donne

la chasse aux spectres, à grands coups de signes de croix.

L'ESCURIAL.

Pour épargner le transport des pierres, *Philippe II* fit bâtir l'Escurial au milieu de quatre montagnes qui cachent ce palais, amoncèlent à l'entour et arrêtent au-dessus des toits, des nuages, des brouillards, de la neige même, que le soleil s'efforce en vain de dissiper et de fondre.

Ce lieu si fameux, si nébuleux et si triste, a coûté soixante millions de piastres ; la piastre vaut cent sous. Le parc et les jardins sont immenses.

Le Panthéon est une chapelle souterraine où l'on enterre les rois, les reines et les infantes d'Espagne. Malgré le triple rang de murs et de gardes qui séparent le panthéon de l'église, je suis descendu dans le *potrido* (pourrissoir.) A la lueur d'une lampe sépulchrale qui brûle sans cesse, j'ai vu les tombeaux, les bas-reliefs ; j'ai lu les inscriptions, les épitaphes. Qu'on efface les noms, les titres, les dates, et que ma main se dessèche, que

mes doigts restent immobiles, s'il reste un seul mot de vrai.

Nul mort d'un rang ordinaire n'est déposé dans ce caveau, sépulture des rois seuls; car *Pizarre* et *Cortez* sont tous les deux enterrés dans un trou; et *Vendôme* lui-même, qui remit Philippe V sur le trône, Vendôme qui gagna la bataille de *Villaviciosa*, Vendôme le restaurateur de la monarchie espagnole et le vengeur de ses rois, n'a pas été jugé digne de pourrir auprès d'eux.

Le couvent est habité par deux cents hyéronimites, qui jouissent en Espagne d'un crédit sans bornes : ils vivent à peu-près comme les chartreux, ils sont vêtus de même, et, comme eux, ils prient beaucoup, ne mangent guères et parlent peu.

L'église, dédiée à St. Laurent, est vaste, belle et décorée d'un grand nombre de tableaux admirables, peints par *Juan Ximenès Navarrette*, surnommé le muet.

Le plafond du chœur, qui représente les cieux ouverts, est peint à fresque par *Luc Cambiasi* : ce peintre s'est placé dans le ciel à la droite du Père éternel.

Philippe II, ce monstre dont je parlois tout-à-l'heure, fait aussi partie du tableau.

Ce tyran mourut devant le maître-autel : on montre la place même où il expira ; une balustrade l'entoure ; il est défendu d'approcher. Les moines et le peuple sont persuadés que l'ombre de ce méchant homme vient toutes les nuits rôder, gémir dans les cloîtres du couvent.

Je suis surpris que parmi les anciens, parmi les poëtes, il ne s'en soit trouvé aucun qui ait songé à ajouter aux tourmens du Ténare et aux plaisirs de l'Élysée, le seul accessoire qui leur manquât. Je voudrois que les méchans entendissent dans le Tartare, et les bons dans l'Élysée, tout le bien qu'on dit de ceux-ci, tout le mal qu'on dit de ceux-là. C'est Philippe II qui me donne cette idée, c'est lui qui m'inspire ce souhait ; ce tourment lui manque, et j'en suis fâché.

Au-dessus du dais qu'occupe le roi dans le chœur, est représenté St. Jérôme, qui a les yeux fixés sur une pendule. Ce tableau original du *Titien* est excellent, à la pendule près. St.-Jérôme n'avoit sans doute ni pendule ni montre ; de son tems, le jour, la nuit, l'appétit, le sommeil et le sable marquoient les heures.

Dans le réfectoire des frères, un Christ m'a frappé : ce Christ est en sang ; Marie pleure, son

son désespoir est extrême, et pourquoi, puisqu'elle sait que son fils, mort seulement pour la forme, ressuscitera quand il voudra?

LE PALAIS NEUF, LA FLORIDE, LA GUADARAMA, ARANJUEZ.

Le palais neuf est achevé. Ce bâtiment, situé à pic sur une montagne, a plutôt l'air d'un couvent de moines, que du palais d'un souverain. Les peintures voluptueuses de l'*Albane*, du *Corrège* et de *Boucher*, égayent un peu l'interieur de ce palais; il est triste pourtant, parce que l'édifice est massif et resserré. Les jardins sont construits en amphithéâtre; ils ont pour cadre le *Manzanarès* et les monts pelés qui s'élèvent par mamelons sur la terre blanche et pierreuse des environs de Madrid.

La Floride est remarquable par ses jets d'eau, par ses cascades, qui, formés par les sources, par les neiges qui descendent des montagnes de la Castille, sont plus hauts, sont plus beaux que ceux qu'on admire en France.
L'air qu'on respire à la Floride est froid et subtil; les fruits ne mûrissent point; la rose

est sans odeur; les arbustes restent petits; l'œillet et la jonquille s'épanouissent et se colorent à peine vers la fin du mois d'août.

Des corbeaux, des hibous, des hirondelles et un concierge, habitent le palais de la Guadarama. Les environs de ce palais sont incultes; la terre, pourtant excellente et toute neuve, n'attend pour produire que la charrue, que des bras.

Aranjuez est un séjour délicieux; tous les fruits, toutes les fleurs, tous les légumes y prospèrent. On y trouve des bosquets à chaque pas, des berceaux par-tout, de l'ombre à toutes les heures. Poëte, peintre, artiste, qui que tu sois, va te promener dans le parc d'Aranjuez, parcoure la *Calle de la Reyna*. Le jour où je vis la première fois ce beau parc, faillit être le dernier de mes jours; je me mourois de sentir, je me mourois de jouir; mon existence m'échappoit; j'étois dans le délire; je tombois dans l'anéantissement. Heureusement il étoit tard, heureusement l'obscurité commençoit à se répandre; le cours des astres, le silence de la nature, l'absence du jour, me rendirent à moi-même, raffraîchirent mon sang, et la nuit me sauva la vie.

Le *Tage* et la *Xarama* battent les murs d'Aranjuez. Quand il fait chaud, quand le roi n'y est pas, les jeunes filles d'alentour viennent se baigner dans le Tage : on les voit, on leur parle, on peut les embrasser des fenêtres du palais : et corsets, et mouchoirs, et jupons, tout est ôté, tout est laissé sur le bord de l'eau.

On a proposé au gouvernement de faire planter des saules et des peupliers sur les bords charmans du Tage. Si ce plan se réalise, pour faire oublier le Lignon, il ne manquera rien au Tage que des *Sylvandres*, des *Astrées*, et *Gesner* pour le chanter.

LA GRANGE.

Tant mieux si la Grange, autrement appelée *St. Idelphonse*, appartenoit encore à des bergers. *Philippe IV*, surnommé le *dévot*, n'eût pas laissé cinquante millions de dettes, employés en grande partie à bâtir la Grange, à l'orner de statues, de thermes, de charmilles et autres colifichets, auxquels ce prince vain et sans ordre, prodiguoit l'argent qu'il empruntoit à des laquais.

Le parc de la Grange a coûté seul dix millions. Il occupe deux cents arpens ; tous

les environs sont déserts, presque incultes : des daims, des sangliers et autres bêtes fauves viennent manger le peu de bled qu'on y sème.

Les jardins sont remplis de statues ; une, entr'autres, frappe par son fini, par sa beauté : c'est *Vénus* ; cette statue trompe. L'attitude, les chairs, la draperie, l'air de vie font illusion ; il semble que ce morceau de marbre sent, voit, respire, et qu'il parleroit s'il vouloit parler.

On vend à St. Idelphonse de très-bons couteaux et d'excellens razoirs : on y fabrique de superbes glaces.

Le roi d'Espagne consacre les plus belles de ces glaces à la parure de ses appartemens ; il en donne aux souverains qui ont des rapports intimes avec lui. Ces cadeaux scellent communément les traités de paix, d'alliance, de commerce. La cour Ottomane en reçut, il y a dix ans, un très-grand nombre. C'est une idée agréable de penser, qu'en dépit de la politique, de la religion, de l'éloignement, les arts réunissent tout, rapprochent tout, établissent par-tout des échanges de jouissances, de besoins, et que des glaces coulées à Saint-Idelphonse, et données par le roi

d'Espagne, embellissent le boudoir, le cabinet de toilette de la sultane favorite et des beautés du sérail.

Cette manufacture a été établie par un irlandois, inventeur d'une machine qui polit quarante-huit glaces à la fois. Cet irlandois a été deux ans en prison : ce traitement est facile à concevoir dans un pays où l'on croit aux sorciers, où *Comus* eût été brûlé, et où *Jonas* pourriroit au cachot.

LA CASA DE CAMPO.

On admire ici la statue équestre de *Philippe IV*. Le cheval est sur-tout d'une vérité si frappante qu'on pourroit, pour ainsi dire, l'obliger à marcher puisqu'il vit.

L'eau de la *Casa de Campo* est excellente, elle est sans goût, sans odeur, elle est douce et limpide ; elle s'échauffe, se refroidit très-vîte. Les légumes qu'on y fait cuire s'amollissent plus tôt : le linge qu'on y lave s'y blanchit mieux ; le souci d'eau et le cresson abondent où elle coule.

Cest dans les bosquets de la Casa de Campo, que *Philippe V* trouva la belle duchesse d'*Albuquerque*, sa maîtresse, dans les bras du duc

de *Medina de la Torres :* on montre le berceau où, sans un page, il les eût poignardés tous deux.

On conserve ici un arbre superbe ; jamais je n'ai vu d'arbre aussi beau, aussi touffu ; on y monte par un escalier : on a construit, arrangé à l'entour des bancs, des chaises, où les jeunes filles, les jeunes garçons des environs, viennent tous les dimanches batifoler, folâtrer et parler d'amour.

Que les beaux arbres deviennent rares ! parce qu'ils touchent aux nues, parce qu'ils bravent la foudre, et qu'ils doivent nous survivre, nous sommes jaloux, nous les coupons, nous les volons à la postérité.

Climat de Madrid.

Quoique Madrid soit sur les frontières de l'Espagne, en comparaison des royaumes de Valence et de Grenade, on jouit toujours ici du plus beau ciel du monde ; dans tous les mois de l'année on peut manger des fraises, s'asseoir à l'ombre et cueillir des roses. Quelquefois pourtant il règne des bises piquantes, qui refroidissent l'air, dépouillent les arbres, cassent les branches, dispersent les fleurs,

arrachent les fruits ; mais ces bises aussi déchirent, effacent les nuages, reculent l'horison, éclairent le jour, doublent et triplent l'éclat du soleil.

Rien ne surpasse la beauté, l'enchantement des nuits de Madrid. On sent la bergamote, la tubéreuse, l'œillet ; l'atmosphère est embaumée. Sur toutes les places, sur tous les balcons, on chante, on pince de la guittare, on joue de la flûte. Non, non, au mois de mai, au mois d'août, ni en été, ni en automne, que le soleil se couche ou se lève, non, les rives de la Loire, les bords de la Seine, les bois, les jardins de Chantilli, d'Ermenonville, ne rassembleront jamais cette foule d'idées, de souvenirs, de jouissances que rappelle dans vingt minutes une seule nuit de Madrid ; mais il faut être jeune, il faut avoir vingt ans : à trente, on auroit ou trop chaud, ou trop froid : à trente ans la fibre se raccornit, s'émousse déjà : déjà le feu, l'esprit, la vie de la vie s'évapore : on n'a plus cette sensibilité complette, cette sensibilité brûlante ; on n'a plus, je n'aurai plus ; j'aurai perdu cette poudre, cette fine fleur qui allume, fait bouillonner mon sang ; à trente ans déjà, l'éclat, le feu, les reflets de la lune, des étoiles, les

chants, l'harmonie n'ont plus le même charme, le monde se décolore; adieu la zône fortunée, la zône magique, adieu beaux jours, adieu belles nuits : l'hiver de la vie commence, il faut aller se coucher.

JUSTICE CRIMINELLE.

On laisse vivre en Espagne une foule de scélérats qu'on feroit mourir ailleurs : s'ils sont jeunes, on les envoie aux Antilles travailler aux mines de Puertoricco; s'ils sont vieux, on les laisse pourrir en prison.

Si l'attrocité du crime oblige les juges à prononcer la peine de mort, le coupable en est quitte pour la corde. On massole quelquefois, mais pour les grands attentats seulement, et ce supplice encore, qui épouvante l'imagination, qui fait dresser les cheveux, qui pâlit quand on y pense, est le genre de mort le plus doux.

Le bourreau, armé d'une massue et d'un coûteau, frappe le criminel à la tempe, l'étend mort, le coupe en quatre, l'attache à des crocs ou le jette au feu : cette boucherie dure trois secondes.

Empruntons ce supplice à l'Espagne. Au lieu

d'inventer chaque jour des exécutions nouvelles, au lieu d'aller chercher au-delà des monts des bourreaux plus consommés, plus adroits, massolons pour tous les crimes.

Outre que la mort, sans la douleur, punit assez, quand un brigand est jugé, ce n'est plus un scélérat, c'est un malade qui va mourir; il est odieux de prolonger son agonie, il est odieux de l'exposer à couvrir d'écume, de crachats, à charger de blasphêmes le crucifix qu'on lui montre et qu'on lui crie d'implorer.

Ni la jeunesse, ni la beauté ne peuvent désarmer les juges; les mères infanticides sont pendues; on ne suit pas même le code de *Charles-quint*, qui laisse la vie à la mère si l'enfant meurt dans son sein. On vient de pendre tout-à-l'heure une jeune fille charmante et pleine de graces; la main trembloit au bourreau. Les regards de cette malheureuse, errans sur la foule, cherchoient, appeloient le père de l'enfant. Toi dont l'occasion, le besoin, plutôt que l'amour, peut-être, allumèrent les désirs, vois attacher, vois expirer sur ce poteau, celle que tu as pressée dans tes bras et couverte de baisers : alors, sans doute, tu lui disois que tu mourrois, que tu voudrois mourir pour elle; tu devois donc te charger de son crime :

mourir, te faire pendre, acquitter ta parole, c'étoit le moment.

On pend une fille qui se fait avorter; pourquoi punir ce crime avec autant de rigueur? L'avortement ne détruit rien, ne tue personne; il dissout une masse de chair qui n'a ni sentiment, ni vie, il extirpe un polype, un morceau du néant, il casse un œuf....

Dans un climat aussi brûlant que l'Espagne, dans un climat fait exprès pour l'amour, *Charles-quint* vouloit qu'on punît de mort les femmes adultères, et cette loi existe dans un pays où le libertinage des hommes condamne leurs femmes à n'avoir que des restes, dans un pays où très-souvent une jeune personne est obligée, contrainte par sa famille à épouser un vieillard, à respirer l'haleine, à attacher sa bouche sur la bouche d'un *mari-cadavre* qui a de l'argent. Sophie, Sophie, ma chère Sophie!

Argent, argent, tu produis, tu nourris tous les maux, tous les fléaux de la terre. Pour exprimer tout le mal du monde, il ne faudroit qu'un mot, un seul mot, un mot suffiroit, et ce mot seroit ARGENT.

Cette loi qui condamne les blasphêmateurs à avoir la langue coupée, a-t-elle été trouvée

dans les forêts, a-t-elle été signée par un tigre? Un blasphémateur ne fait tort à personne, il outrage Dieu, qui a pour se venger la mort à ses ordres, et la foudre à côté de lui.

Excepté la prison des nobles, toutes les prisons de Madrid sont des charniers, des cachots. Nulle différence entre le scélérat consommé et le fripon qui commence. En Espagne on confond tout, et souvent le brigand incurable, le malheureux qui doit et le braconnier qui a tué une perdrix, dorment tous les trois sur la même paille.

En Espagne comme en France, on trouve de ces géoliers féroces qui vendent au poids de l'or, aux malheureux qu'ils gardent, l'air fétide qu'ils respirent, le grabat vermoulu sur lequel ils couchent. *Howard* est le seul écrivain de nos jours qui a eu le courage de pénétrer dans les prisons, de descendre dans les cachots, et de fixer l'œil du gouvernement sur ces concierges et gardiens qui paroissent, à leur son de voix, à leurs mouvemens brusques, à leurs gestes, à l'habitude entière de tout leur corps, ne tenir à l'espèce humaine que par la stature et la parole.

Le carcan, le fouet et les *présides* punissent les fautes légères.

Les *présides* sont des galères : on y envoie tout le monde, les officiers même. Pendant qu'ils rament, leur service compte; en revenant des *présides*, ils reprennent leur rang : tout dépend des conventions ; mais à la honte d'aller aux *présides*, à la honte d'y porter tout l'accoûtrement d'un forçat, mille gens préféreroient de mourir, et d'aller rassasier au fond de l'eau les carpes de la Mer blanche et les soles du Pont-Euxin.

On déshabille les pourvoyeuses, on les frotte de miel, on les fouette, on les marque, on les garnit de plumes, et le bourreau les promène en ville.

La torture, cette institution féroce contre laquelle s'est élevée avec force et succès une foule d'écrivains, loin d'être abolie en Espagne, y trouve encore des apologistes et des défenseurs. Dans un ouvrage publié il y a deux ans, *Thomas Castro* s'est déclaré le champion des coins, des tenailles, des chevalets, etc. Son livre a inspiré, il est vrai, une indignation presque universelle. Ce *Castro* est un moine ; tout le monde le connoît à Madrid, tout le monde le hue, le montre au doigt quand il passe.

Les bourreaux sont tous en uniforme ; cela

devroit être ainsi par-tout : il ne convient pas qu'un bourreau soit habillé comme moi.

La justice criminelle, si indulgente pour certains délits, est inexorable pour les voleurs d'église. A Madrid et dans toute l'Espagne, on s'expose moins en volant sur les grands chemins, en égorgeant le monde, qu'en prenant à la Vierge un bracelet ou autre pompon.

Ici, où la génération future répond de la génération présente, souvent, par égard pour la famille, le roi commue la peine de mort en une prison perpétuelle.

Heureuses les contrées où les fautes sont personnelles, où le souverain ne fait point grace !

Quelle grace! ah, combien ces malheureux à qui on laisse la vie, la longue vie souterraine des cachots, béniroient le concierge bienfaisant qui auroit l'humanité de mêler à leurs alimens, de l'aconit ou du sublimé corrosif!

Parce qu'un cadavre n'est bon à rien, on ne cesse de dire, on ne cesse d'écrire qu'il faut abolir la peine de mort, qu'il faut mutiler l'homme, l'atteler à des tombereaux, le changer en bête, le condamner à passer la vie dans les mines, dans des latrines ou dans la boue.

Ah ! soyons plus humains ; punissons avec moins de rigueur : vuidons tous les cachots, tous les bagnes ; abolissons les galères, faisons mourir pour tous les crimes, faisons mourir sur-le-champ, faisons mourir sans faire de mal.

Dans un siècle où l'on ne parle que de *bien-faisance*, où tous les soupers, tous les cercles, tous les journaux retentissent du mot *bienfaisance*, pourquoi ne pas offrir des pensions, procurer du travail, ouvrir les hospices de charité au brigand qui consentiroit à abandonner les bois pour venir s'établir en ville ?

C'est la misère, c'est le manque d'ouvrage qui peuplent les forêts, c'est la misère qui aiguise les stylets, les poignards, c'est la misère....... et sur mille malheureux qu'on étrangle par semaine depuis Abo jusqu'au Cap Finistère, les trois quarts se font pendre pour ne pas mourir de faim.

SPECTACLES.

Madrid a deux salles de spectacle. Les dégagemens sont en si petit nombre et si étroits, qu'il faut une grande heure pour en sortir. Excepté quelques pièces de *Lopès*, de *Moreto*,

et quelques tragédies de *Racine*, traduites en espagnol, on ne représente que des farces.

Le spectacle dure communément trois heures, pendant lesquelles *Lopès*, *Moreto* et autres, font faire aux comédiens le tour du monde, souvent même le globe est trop petit; les acteurs et les actrices alors partent pour le ciel ou pour l'enfer, en ramènent des saintes, des diables, des apôtres, et reviennent avec eux sur la scène chanter, rire, pleurer, se battre et finir la pièce.

Il faut le dire pourtant, un assez grand nombre de pièces de *Calderon* offrent des beautés du premier ordre. Ce poëte peint avec énergie, avec feu, ces vertus nationales, ce zèle religieux, cet héroïsme de l'honneur qui distinguent les Espagnols du quinzième siècle; personne n'a mieux peint que lui, ces sacrifices, ce dévouement de l'amour qui espère, ces angoisses de l'amour malheureux, ces ruses de l'amour contrarié. Les entre-actes sont égayés par des *Tonadillas* et par des *Saynetes*.

Les *Tonadillas* sont des charges assez plaisantes et fort libres : ce sont à chaque instant des baisers donnés, savourés avec une volupté, une lubricité singulières.

Les *Saynetes* sont de petites pièces en un acte. Les mœurs, les modes, le ton des différentes classes de la société, les petits intérêts qui les divisent, qui les rassemblent, y sont représentés avec une vérité frappante. Ce n'est pas une imitation, c'est la chose même. On est dans un cercle d'espagnols, on assiste à leurs jeux, à leurs tracasseries; les costumes sont parfaitement vrais; on croit reconnoître les porte-faix, les bouquetières, les marchandes qu'on a vus cent fois dans la rue. Ce sont leurs gestes, leurs propos, leur son de voix.

Les actrices, en général, sont très-jolies; les acteurs sont noirs, petits, hideux. On est assis au parterre; on y cause comme dans la rue; on y joue à la main chaude : les prêtres, les moines et les religieuses vont au spectacle; et souvent on voit dans la même loge un voile, une gorge nue, une guimpe, un capuchon, des chapeaux plats et des chapeaux de fleurs.

Aucun costume quelconque; les comédiens sont sur le théâtre comme chez eux. *Tancrède* est en veste, *Orosmane* en redingotte, *Zaïre* en bonnet de nuit, et *Titus* en perruque.

Il y a très-peu d'actrices : des hommes remplissent les rôles de femmes, et souvent une heure

heure se passe avant que la toile se lève, parce que la reine ou la soubrette n'a pas encore la barbe faite.

Le parterre et les loges sont inexorables; on siffle à tout rompre; la garde crie, menace en vain; quelquefois même, lassé de crier, elle siffle comme les autres.

Les comédiens peuvent témoigner en justice, entendre la messe, faire leurs pâques, si cela leur plaît. Rien ne les distingue pendant leur vie, rien ne les flétrit quand ils sont morts. Les Espagnols n'ont pas, comme nous, la stupidité cruelle de refuser à des cendres qui ne sentent rien, une messe, un trou et quelques gouttes d'eau.

Généreux Anglois, vous faites mieux. Quand l'anathême poursuivoit jusqu'au tombeau, les restes inanimés de la belle *Lecouvreur*, quand le fanatisme les traînoit à la voirie, vous portiez à Westminster et enterriez mademoiselle *Ofield* entre *Charles II* et *Marlborough*.

AUTO-DA-FÉ.

Depuis un siècle, les *aûto-dafé* sont rares; quelquefois, néanmoins, pour égayer le

peuple, pour obtenir du ciel de la pluie ou du beau temps, on brûle quelques sorciers.

Il y a deux ans qu'on brûla à Séville une femme jeune et belle, convaincue d'aimer le diable, et de savoir l'avenir par cœur.

Il y a quinze jours qu'un tailleur, aussi sorcier, mais plus heureux, en fut quitte pour les étrivières.

C'est dans l'église des Dominicains, où se lisent la sentence et le procès. C'est à l'issue d'un sermon, qu'on traîne le criminel sur la grande place, pour entendre la messe, pour communier et pour être brûlé. On dresse à cet effet un autel, un bûcher : *Ite missa est* sert de signal pour jeter le malheureux dans le feu. On asperge le bûcher, l'autel, la foule, le patient ; on entonne le *miserere* ; le bourreau disperse les cendres ; le saint-office s'en retourne en chantant, et vingt mille ames ont assisté à cet odieux spectacle.

Un homme a-t-il volé, qu'on le fouette ; a-t-il assassiné, qu'on le tue ; mais toi, malheureux spectateur d'une exécution, qu'as-tu fait ?

GARNISON DE MADRID; TROUPES ESPAGNOLES.

La garnison de Madrid, doublée depuis la dernière révolte, consiste aujourd'hui en dix mille hommes.

Des habits sales, déchirés, remplis de taches, des cheveux sans poudre, des queues inégales, des catogans inégaux, ôtent aux régimens espagnols tout le charme du coup-d'œil.

Impassible comme son fusil, le soldat espagnol a la réputation de supporter sans murmures et très-long-tems, la fatigue, la soif et la faim; il passe aussi pour bien soutenir le premier choc; mais aussitôt qu'il voit son sang couler, son camarade tomber mort à côté de lui, on l'accuse de perdre courage alors, d'abandonner ses rangs, de quitter ses drapeaux, et de recommander son ame à Dieu. Voilà ce qu'il fit en effet à la bataille de Ramillies; voilà ce qu'il fit dans le Milanès, en Hollande et dans le Parmesan.

Chaque régiment a sa musique. Il seroit difficile néanmoins de trouver à Madrid un tambour qui batte en mesure, un trompette qui

sonne juste, un hautbois qui joue en cadence. Les espagnols n'ont point encore songé à l'influence d'une bonne ou mauvaise musique sur le succès des combats; ils n'ont point compté le nombre prodigieux de braves gens à qui des tambours et des fiffres sans oreille ont coûté la vie; ils ne savent point que si le roi de Prusse dut une partie de ses succès à ses marches rapides, à ses généraux, au choix de ses campemens, il dut les victoires de Rosbach, de Lignitz, de Torgaw, à ses trompettes, à ses clairons; à sa musique allemande, dont le caractère vraiment guerrier va chercher l'âme, l'enivre et l'embrâse. Il m'est égal, m'a dit vingt fois un dragon du régiment de Penthièvre, de mourir sur le champ de bataille, pourvu que je tombe et que j'expire au bruit du tambour.

A la propreté près, la discipline prussienne a franchi les Pyrénées. La place d'armes de Madrid retentit de coups de sabre et de coups de bâton.

Si tu bouges, je te fends en deux, disoit, il y a quelques jours, un sergent à un soldat qui bougeoit: je l'ai entendu.

Le sang bout quand on voit un coquin de caporal commander le bâton à la main, et

vouloir redresser d'un coup de canne le malheureux bancale que la nature a fait de travers.

On a tort, peut-être; mais sans vouloir calomnier la discipline militaire, sans vouloir attenter à la gloire du marquis de *Montalembert*, du baron de *Pirch*, et autres profonds tacticiens instituteurs d'exercice, on croit que le maniement des armes, les petites et grandes manœuvres, des pirouettes sur les talons, sont inutiles au gain d'une bataille, à l'enlèvement d'un convoi, à la prise d'une ville; mais on croit que le courage, le mépris de la mort ne s'apprennent, si l'on peut le dire, ni devant le quartier, ni au champ de mars, ni sur la place d'armes, mais bien sur le champ de bataille, à la face de l'ennemi, au bruit des clairons, des tymbales, et à l'odeur stimulante de la poudre, de la poussière et du brandevin.

Le soldat déserte rarement: outre qu'il est passionné pour sa religion, qu'il aime sa patrie, qu'il est fait à son climat, il sait qu'aucune puissance ne le payeroit aussi bien.

Les peines militaires sont les mêmes qu'en France.

Un soldat qui manque à l'appel, est appointé

de garde; il vaudroit mieux le priver de l'honneur de la monter.

Les passe-droits sont rares; les grades s'accordent à l'ancienneté, à l'expérience, aux cicatrices.

En Espagne, point de *colonels-enfans*.

On pend tout soldat qui s'endort en faction; l'homme éveillé qui a fait cette loi, ne savoit pas sans doute, que le sommeil est un acte aussi indépendant de la volonté de l'homme, que le battement de son cœur et la circulation de son sang; il ne savoit pas sans doute, que punir un homme qui s'endort, c'est le punir de respirer.

Nulle part on ne dort impunément. Pendant les grands froids de l'année dernière, un soldat de la garnison de Metz s'endormit dans sa guérite; le commandant de la ronde tua ce malheureux pour le réveiller.

On crie beaucoup contre le célibat des prêtres, et l'on ne veut pas qu'un soldat se marie; on ne veut pas que ceux qui contribuent à la gloire de l'état, contribuent à sa puissance; on ne veut pas que cette classe d'hommes, qui périt par les guerres, les fatigues, la peine, et qui a besoin d'être

renouvelée tous les vingt ans, laisse des enfans après elle !

Qu'on ne croye plus, qu'on ne croye pas que les plaisirs de l'amour ôtent les forces, énervent le courage ; qu'on ne croye pas qu'il n'y a nulle convenance entre des casques et des fuseaux, entre des jupes et des cocardes, entre des fusils et des rubans. Qu'on ne croye plus que le bruit des armes, les chansons des nourrices, les cris des enfans s'accorderoient mal. Les trois cents Spartiates qui défendirent les Thermopyles, avoient chacun femme et enfans. Tous les Grecs, tous les Romains qui combattirent à Marathon, à Pharsale, étoient ou mariés, ou prêts à l'être.

Autrefois des femmes charmantes accompagnoient les troupes. *Brantôme* dit, qu'à la suite du duc d'*Albe*, que *Philippe II* envoya en Flandre contre les rebelles, il y avoit quatre cents femmes à cheval et autant à pied, toutes également belles.

Si ces autorités ne suffisent pas, qu'on ouvre l'Histoire sainte, qu'on parcoure le livre des Macchabées, le livre des rois, on y verra *David*, pour l'amour de la belle *Michol*, s'engager d'aller couper...... les oreilles à trois mille Philistins.

Qu'on lise *Xénophon*, il nous apprend que les Lacédémoniens étoient dans l'usage de mener à la suite de leurs armées une troupe de jeunes gens, que les Grecs appeloient *la bande amoureuse*.

Dans tous les pays, dans tous les tems, l'amour eut ses héros. Mes amis, mes amis, disoient en engageant le combat les généraux Sarazins : *voyez, regardez ces belles filles, voyez leur taille, leurs yeux, leur sein : combattons, mourons, volons rejoindre ces belles houris ; allons renaître et vivre éternellement dans leurs bras, de baisers, d'amour et de plaisir !*

COMBATS DE TAUREAUX.

Vainement je cherche dans ma tête, vainement je tâche de concevoir ce qu'on trouve d'attachant et de superbe à ces affreux combats : tout y révolte. Les *tauroyeurs* font horreur, et les taureaux font pitié. Un homme est de bronze, si ses yeux restent secs en voyant douze à quinze assassins, égorger de sang-froid une malheureuse bête à qui un bâillon passé dans la gueule, une muselière

attachée aux nazeaux, ôtent les moyens de se défendre et même de voir celui qui la tue.

Ce qui complette l'atrocité de cette lutte inégale, ce sont les transports, les acclamations d'un peuple immense; ce sont les battemens de vingt mille mains, les trépignemens de vingt mille pieds, dans l'instant où le taureau, blessé à mort, suffoqué de rage, chancelle, tombe, se débat, se soulève, retombe, mugit les derniers soupirs, expire sur la poussière, où des enfans apprentis-*tauroyeurs*, se disputent entre-eux la gloire de le percer; et des femmes qui tremblent à la chûte d'une feuille, des femmes qui s'évanouissent à l'odeur d'un bouquet, qui jettent des cris à la vue d'un éclair, fixent leurs yeux sur une bête qui souffre, paroissent compter ses cris, ses plaies, les gouttes de son sang, et regretter, quand elle expire, qu'elle ne se débatte et ne souffre plus!

Tous les taureaux qui servent à ces spectacles, sont amenés des montagnes et des bois d'Andalousie.

Pour faire sortir cet animal hors des forêts, on y conduit des génisses; et dans le moment où ces taureaux, pressés d'amour et de désirs, s'élancentsur elles, des paysans aux aguêts

les saisissent par les cornes, les attachent et les emmènent.

Voilà ces combats dont on parle tant ; voilà ces combats que plusieurs Papes, que plusieurs Rois ont voulu abolir cent fois, mais toujours inutilement. Un cri universel s'est fait entendre : toujours le peuple s'est attroupé, a menacé, et souvent, pour l'appaiser, il a fallu mettre à mort cinquante, soixante taureaux.

Prédicateurs de place, semaine sainte.

Soir et matin, tous les jours et sur toutes les places, on peut entendre à Madrid la parole de Dieu.

Un moine s'empare d'un coin, d'où monté sur un banc ou sur une pierre, il prêche et fait pleurer la canaille et les passans.

La foule est prodigieuse. Tant mieux pour les filoux, tant mieux pour les catins ; les uns vuident les poches, les autres arrangent des parties, et le sermon finit par des vols, par des mariages et par une quête, durant laquelle le prédicateur, d'une voix terrible, charge d'anathêmes et de malédictions, les pécheurs endurcis qui ne donneront rien.

On ne devineroit jamais où ces saltimbanques vont chercher, ont trouvé les quolibets, les impertinences qu'ils débitent. Le délire de l'imagination ne peut pas aller plus loin. S'ils prêchent la passion ou la naissance de Jésus-Christ, il semble qu'ils étoient là, ils ont tout vu, tout entendu; ils donnent le signalement d'Hérode, de Pilate, de Pierre, des frères Zébédée : ils font le portrait de Marie, de Joachim, de Joseph; à les croire, ils ont causé avec les Mâges, ils ont vu l'étoile, ils ont déployé les langes, ils ont bercé l'enfant; à les entendre parler de Nazareth et du Tabor, on diroit que les rochers se sont fendus, que le voile du temple s'est déchiré devant eux; à les croire, on parieroit qu'ils ont parcouru tous les coins, tous les recoins, tous les buissons du Liban, du Calvaire, qu'ils s'y sont promenés, qu'ils y ont chassé et qu'ils en reviennent.

Outre ces prédicateurs de place, Madrid a aussi une semaine sainte. Toute la ville est tendue de noir, les spectacles sont fermés, les cafés sont déserts; le peuple remplit les églises. Les carrefours sont tapissés d'autels, garnis de chapelles, jonchés de cercueils. Dans quelque quartier qu'on aille, à quelque heure qu'on

sorte ou qu'on se mette à la fenêtre, on est sûr de rencontrer; de voir passer des madones qu'on porte, des reliques qu'on promène, des hommes qui se fouettent, et des pénitens gris, des pénitens bleus, des pénitens noirs, vêtus et coiffés d'une manière si bizarre, qu'il semble qu'ils s'arrangent exprès pour faire rire ou pour faire peur.

Aussi long-tems que la passion dure, que les missionnaires prêchent, *grands tituladès*, *hidalgos*, *bourgeois*, tout le monde prie, tout le monde est triste : les femmes sortent à pied sans panache, sans parure : des voiles, des mantilles, des paquets de fichus cachent si bien le visage, la taille et le sein, qu'on ne sait si l'on voit un homme, une femme ou un singe.

Égayons nos pinceaux. A peine les missionnaires sont hors des portes, les spectacles s'ouvrent, les cafés se remplissent, les voiles disparaissent, les fichus sont renfermés.

Et quel fruit, en effet, peut-on attendre de ces sermons, de ces exhortations, de ces prônes ? Ce sont des hommes qui prêchent. Ce n'est point à des hommes à prêcher; c'est aux femmes, à qui le Très-haut conféra le don d'attendrir, le don de persuader. Sans les femmes,

tout illuminés, tout savans qu'étoient les apôtres, jamais le paganisme n'eût été aboli, jamais le sang des martyrs n'eût coulé. C'est pour plaire à leurs amantes, à leurs femmes; c'est à leurs genoux; c'est dans leurs bras, que les premiers fidèles, que les premiers chrétiens, ivres de foi, d'amour, de religion et de volupté, jurèrent de croire à J. C., de l'adorer, et de mourir pour lui.

Si l'usage de la primitive église se renouveloit parmi nous, si les femmes remplissoient exclusivement les fonctions du sacerdoce, si leurs mains présentoient à Dieu les oblations de son peuple, matin et soir et par-tout, les temples, les sanctuaires seroient remplis : plus d'incrédules, plus d'athées, et l'on verroit *Lalande* à genoux.

POPULATION.

Il y a cent mille ames à Madrid; les environs sont déserts. L'Espagne en général n'est pas peuplée. Tant mieux, le monde est plus que complet, il y a beaucoup d'hommes de trop; je le dis depuis long-tems, et je le dirai tant que je verrai les hôpitaux remplis, des fainéans les bras croisés, des commis m'arrêter à l'entrée,

des villes, des moines en habit de masque, des soldats faire l'exercice et des hommes *surnuméraires* si je puis le dire ; sans patrie, sans fortune, sans asyle, à qui il semble qu'on laisse par grace la jouissance gratuite de l'air et du soleil.

RELIGIEUSES.

Il n'y a que le Dieu des assassins qui puisse recevoir les vœux sacrilèges, les vœux germicides d'une jeune religieuse. On compte à Madrid cinquante-sept monastères de filles.

C'est la chaleur du climat, c'est l'empire des moines, c'est le tribunal de la pénitence qui peuplent les cloîtres en Espagne.

Surchargée de principes de vie, à treize ans déjà, une espagnole éprouve une sorte de frisson, de fièvre d'amour ; à treize ans déjà, elle est agitée, tourmentée de désirs, altérée d'hommes. Elle ouvre son ame à son confesseur.

Abus de l'écriture-sainte, passages tronqués, révélations, miracles, talismans, reliques, tout est mis en usage pour tromper cette jeune personne. A en croire ce moine, c'est Dieu qui l'appelle, c'est Dieu qui la cherche, qui la

veut ; c'est *le mal de Dieu* qui la tourmente ; pour guérir il faut prendre le voile. La malheureuse le prend ; c'est le moment de la crise.

Les désirs augmentent bientôt, centuplent bientôt ; la tête se peuple d'images, le sang bout, les veines s'emplissent de feu ; mais il n'est plus tems ; la porte du monde est fermée, il faut renoncer au monde, il faut baigner sa couche de larmes, il faut mourir entre quatre murailles desséchée, calcinée de désirs que ni le jeûne, ni le cilice, ni le chant des hymnes, ni la jouissance de Dieu en songe, ne peuvent ni modérer, ni éteindre.

Telle est la vocation, la vie, le supplice et la mort des religieuses de Madrid, des religieuses du monde entier.

C'est vous que la terre implore, dépositaires de la puissance. Souverains, réunissez-vous, ouvrez ces cachots de la religion ! du fond de leurs cellules, ces malheureuses vous implorent à genoux ; entendez leurs cris, leurs vœux ; rendez-les au monde, à l'amour, à la vie de la vie, et ne souffrez plus qu'un million de femmes se cachent, nous fuyent, passent leurs jours à tout désirer, à tout regretter, à implorer la continence, à postuler l'éternité.

JUGEMENS DE L'INQUISITION.

Les principes connus de la dynastie régnante, et l'adoucissement des mœurs, promettent à l'Espagne l'abolition totale des *auto-da-fé*. En attendant l'inquisition va son train, on brûle, on brûle.

Rien de plus inique, de plus odieusement mystérieux que le mode de ses jugemens : la page la plus sanglante du code des Ilotes, du code noir, est moins féroce.

Le malheureux condamné au feu, ignore toujours pourquoi on le brûle ; jamais la sentence n'est motivée ; semblables aux muets du Grand-Seigneur, les inquisiteurs vous tuent sans vous parler.

L'effigie des victimes de l'inquisition est suspendue dans les cathédrales et dans les principales églises. Les temples en Espagne sont pleins de ces affreux tableaux. Quand on s'attend à voir sur le maître-autel, ou Ste. Madeleine, ou Ste. Thérèse, ou les Noces de Cana, ou quelques chef-d'œuvres de *Raphaël* et de *Luc Jordans*, on voit un bûcher, on voit des bourreaux, on voit une jeune fille, un vieillard expirer dans les flammes.

Les

Les noms de ces malheureux sont écrits au bas de chaque tableau ; on y trouve des noms célèbres, des noms qui honorèrent l'Espagne dans ses beaux jours et durant ses beaux rêves. J'ai lu les noms de *Jean-Ponce de Léon* fils de *Rodolphe-Ponce de Léon*, comte de *Baylen* ; j'ai lu ceux de *Louis Gonsalve*, de *Jean-Fernandez Losada*, de *Louis Rojas*, fils de ce comte de *Rojas*, qui chassa les Impériaux de Madrid, et qui partagea avec le prince de *Vendôme* l'honneur de la journée de Villaviciosa.

On y trouve aussi le nom de quelques étrangers, appelés, fêtés, puis persécutés en Espagne. On remarque, entr'autres, *Jean Charus*, qui, déféré à l'inquisition et jeté dans ses cachots, fut obligé, pour en sortir, d'abjurer la religion de ses pères, religion qu'il croyoit la meilleure. Cette liste est effrayante ; ma plume est lasse, j'en passe la moitié, j'ai craché trois fois sur un de ces tableaux.

Le chanoine *Marsollier*, auteur de la vie du cardinal *Ximenès* et de celle de *Henri VIII*, a écrit l'histoire de l'inquisition. On n'y trouve pas un seul mot de ce que je viens de dire. Tout se dénature, tout s'altère sous la plume de ce prêtre, qui, pensionné par la cour

d'Espagne, et payé pour mentir, a menti.

L'inquisition ne s'immola jamais de victime plus intéressante que *Cornelia Borhorquia*, fille du marquis de *Borhorquia*, gouverneur de Valence. Jamais assassinat plus révoltant n'a souillé les pages de l'histoire.

Rien n'égaloit la beauté de *Borhorquia*; l'archevêque de Séville la vit, en devint éperdûment amoureux, la fit enlever, et voulut assouvir ses désirs. *Borhorquia*, furieuse, tenta de le poignarder, et de rage ce monstre la livra à l'inquisition. Elle fut condamnée et brûlée comme athée.

Cette malheureuse invoqua Dieu jusqu'au dernier soupir. Elle crioit du milieu des flammes, en fixant le ciel : *il est là, il me voit, il m'appelle, il me tend les bras.* C'est le bourreau qui l'a entendu, c'est le bourreau qui l'a dit.

Henri IV a été assassiné, et *Torquemada*, et *Ferdinand*, et *Isabelle*, inventeurs de l'inquisition, sont tous les trois morts dans leur lit!

Quand on songe à ce *Torquemada*, quand on pense à ses forfaits, on se demande si l'Espagne n'avoit pas de son tems des gibets, des bourreaux, ou quelque bras assez hardi

pour le poignarder ; au reste, chargé, poursuivi par la haîne des nations, *Torquemada* est connu par-tout, abhorré par-tout, *Torquemada* est immortel. Voyez s'avancer à travers les siècles un moine au front sinistre, au regard furieux, une torche à la main, et laissant derrière lui des tourbillons de flammes et des traces de sang ; c'est TORQUEMADA.

HUILE.

Dans un pays planté d'oliviers, on s'attend naturellement à trouver de bonne huile, et c'est le contraire. En Espagne l'huile est mauvaise, très-mauvaise, et l'on accommode tout à l'huile ; rôti, ragoût, soupe, tout est à l'huile, tout nage dans l'huile.

Pour obtenir du lait ou du beurre, il faut crier ou battre l'hôte, ou dire des douceurs à l'hôtesse ; si elle est jeune, si elle est jolie, la chose est facile ; mais si elle est laide, si elle est vieille, si elle ressemble à celle de l'auberge où je couchai hier ?

J'arrivois, il y a un mois, à Tolède, j'arrivois mourant de faim ; je trouvai un lièvre à la cuisine ; j'ordonnai de le faire cuire sur le champ. *Point d'huile, point d'huile*, répéta

vingt fois mon laquais ; je le répétai encore, précaution inutile ; quand je descendis pour savoir si mon lièvre étoit prêt, l'hôtesse venoit, malgré mes ordres, de verser sa lampe sur mon lièvre.

CIMETIÈRES.

Dans mes promenades aux environs de Madrid, j'ai vu plusieurs cimetières ; un, entr'autres, m'a frappé ; je l'ai retenu, je le sais, pour ainsi dire, par cœur.

Il est sur une éminence, au centre du village, il tient à l'église. C'est un quarré parfait ; une claire-voye l'entoure, un ruisseau coule dans le milieu. Le sol est couvert de violettes, de jasmins, de roses et autres fleurs qui naissent sans culture ; ni cyprès, ni sycomores, ni aucun de ces arbres *à douleur*, à verdure bâtarde, qui semblent appeler le trépas et fixer la mélancolie sous leur ombrage. Des alisiers, des pommiers. Mille pinçons, mille moineaux font leurs nids, font l'amour sur les branches.

Ces oisseaux, ce ruisseau, l'éclat des fleurs, l'odeur des roses, tout rappelle ces jardins, ces berceaux délicieux, ces prairies fortunées,

où, selon les anciens, les ames vertueuses folâtrent, s'amusent et dansent pendant toute l'éternité.

Platon rendoit graces aux Dieux d'être né à Athènes ; moi je remercierois l'Être suprême de me rappeler à lui pendant que je suis en Espagne. J'aimerois à reposer dans un de ces cimetières ; j'aimerois à penser en expirant : *quand mes enfans iront pleurer sur ma tombe, ils trouveront de l'ombre, ils pourront cueillir des roses, faire des bouquets, s'asseoir au bord de l'eau et manger des pommes.*

J'abhorre la construction de nos cimetières. Entourés de murs épais, fermés à triples verroux, on ne peut ni s'y promener, ni les voir.

Que j'aimerois à pénétrer dans le cimetière de St. Sulpice, triste et mélancolique promenade ! N'importe, j'irois souvent, j'y conduirois mes amis ; mon père est là.

Que n'as-tu vécu quelques années encore, j'aurais tout fait pour te plaire, tu aurois tout oublié, et tes mânes contens n'auroient rien à me reprocher. O mon père ! pardonnes-moi, promets-moi de m'accueillir en souriant, de

m'appeler ton fils, ton ami, dans les régions inconnues où je dois te rencóntrer.

HISTORIENS.

La nature a donné aux Espagnols le talent d'exceller dans lès contes; ils portent ce talent dans l'histoire. Ce peuple qui a mis, pour ainsi dire, une sorte d'orgueil à négliger presque tous les genres de littérature, compte un très-grand nombre d'excelleus historiens.

Morales est estimé; son histoire de la Catalogne est parfaitement écrite; ses guerres, ses malheurs, ses troubles sont peints avec énergie; on lui reproche quelques faits hasardés, c'est *le Vertot* de l'Espagne.

Le marquis de *San Philippe* a laissé des mémoires précieux sur la guerre de la succession. Malheureusement cet ouvrage qui n'a point passé les Pyrénées, est sévèrement proscrit en Espagne, parce qu'il signale plusieurs hommes en place, qu'il peint trop ressemblans.

A quelques capucinades près, qui tiennent au tems, au terroir, au froc, *Mariana*

approche de *Tacite*. C'est l'historien favori des Espagnols ; ils en parlent avec enthousiasme, le citent sans cesse, demandent sans cesse si l'on connoît *Mariana*, comme *Lafontaine* demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, *avez-vous lu Habacuc?*

L'histoire des Indes par *don Gonzale Hernandez*, est généralement estimée. C'est une tradition parmi les Espagnols, que cet ouvrage a coûté trente ans à *Hernandez*.

Un anonyme vient de publier l'histoire philosophique de l'Amérique. Si l'auteur est jeune, il ira loin ; si il est vieux, il n'a point perdu son tems.

L'histoire du Mexique par *Solis*, écrite dans le genre de *Thucydide*, est curieuse, attachante ; mais elle est si pleine d'erreurs, d'omissions, qu'on n'est guères plus instruit après l'avoir lue, qu'avant de l'avoir commencée.

Carivay, *Yepes* et *Roa* ont de la réputation : *Roa* sur-tout.

L'académie d'histoire établie depuis peu à Madrid, s'occupe de recherches sur les peuples de l'anci... ...ne Ibéri...

M. de *Campomanès*, président de cette société, a rassemblé sur cet objet une foule de matériaux ; il travaille à les rédiger. Tant mieux pour les lettres, tant mieux pour l'Espagne, si la mort lui laisse le tems d'achever. Quoique assez jeune encore, M. de *Campomanès* est valétudinaire, asthmatique ; l'on craint qu'il ne meure bientôt victime de son amour pour l'étude. On redoute pour lui la chûte des feuilles.

Heureux l'homme de lettres, qui mourant, pour ainsi dire, le livre, la plume à la main, a le droit de penser en expirant : *je ne dois qu'à d'utiles travaux la fin prématurée de mes jours.*

L'académie d'histoire a une bibliothèque ouverte au public trois fois par semaine. Cette bibliothèque, composée de quarante mille volumes environ, est fière du grand nombre de ses manuscrits trouvés parmi les ruines d'*Herculanum*, et apportés en Espagne par le roi régnant. Ces manuscrits sont des rouleaux de parchemin noircis, criblés, usés, écrits d'un seul côté ; il a fallu beaucoup de tems pour en déchiffrer quelques-uns. Les savans espagnols tardent bien à nous faire part de ce qu'ils ont lu. Depuis vingt ans et plus, ils

annoncent, ils promettent, ils proposent des souscriptions, et depuis vingt ans rien ne transpire.

RENDEZ-VOUS.

C'est sur les bords du Manzanarès, c'est au Prado, à la porte d'Atocha, que les jeunes gens de Madrid vont, pendant la nuit, attendre ou chercher leurs maîtresses. Pendant le jour, les rendez-vous se donnent dans les temples, et souvent c'est sur des marches que l'on vient de baiser, et qui conservent encore l'empreinte des lèvres, qu'oubliant Dieu, la Vierge et les Saints, vingt à trente couples d'amans s'embrassent au pied de l'autel.

Que ceux qui proposent d'ériger l'amour en culte, que ceux qui soutiennent qu'il n'est point de spectacle, point d'harmonie plus digne de l'Éternel, que le bruit des soupirs, le bruit des baisers, les étreintes de l'amour, aimeroient à trouver dans les temples de Madrid, une foule d'amans qui, conduits par l'instinct, par une sorte d'inspiration divine, vont invoquer, adorer Dieu, et lutter avec lui, si on ose le dire, de bonheur et de puissance!

ANTIQUITÉS.

A chaque pas qu'on fait en Espagne et particulièrement dans le royaume de Valence, on trouve des frises, des colonnes, des mosaïques et autres fragmens du passé; personne ne regarde ces débris.

Que m'importe à moi, me disoit en soupant chez lui, *don Pepe L...*, et les ruines de *Palmyre*, et les marbres d'*Arundel*, et les restes mutilés du temple d'*Apollon*, pourvu que mon confesseur dîne et soupe bien.

Au confesseur prêt, *don Pepe* avoit raison sans doute; aussi peu que lui je suis le chevalier et l'admirateur des ruines. Je resterois dix ans dans la Grèce sans songer à ses colonnes, sans pénétrer dans ses temples; j'habiterois Rome sans aller voir ses bains, son colysée, son champ de Mars, ect. Les souterrains, les cavernes, les glaciers, les volcans, les rochers sur-tout, ce sont là mes antiques.

J'aime les rochers.

Jamais atteints de la faulx destructive du tems, toujours entiers, toujours debout, matériaux des grandes pensées, les rochers

m'arrêtent, me forcent à les regarder; et quand je pense qu'ils partagent l'éternité du monde, quand je pense que lors du déluge ces rochers trempoient dans l'eau, je suis prêts à me découvrir la tête en passant devant eux.

DE LA VIERGE.

Dans toutes les rues, dans toutes les maisons de Madrid, on voit la silhouette, la gravure et le buste de Marie.

Il est vraiment inoui la consommation de feuilles et de fleurs qu'on fait en Espagne, pour couronner, pour fleurir la Vierge; il est inoui la quantité de mains occupées du matin au soir à monter ses bonnets, garnir ses jupons et broder ses manchettes.

Chaque espagnol regarde la Vierge comme une confidente, une amie, une maîtresse toujours occupée de lui, toujours rêvant à son bonheur. Aussi le nom de Marie, passant sans cesse de bouche en bouche, est mêlé à tous les complimens, à tous les souhaits.

En parlant, en écrivant, c'est toujours la Vierge qu'on prend pour garant, pour témoin. C'est au nom de la Vierge qu'une femme aime

son amant, lui écrit, lui envoie son portrait, lui assigne un rendez-vous ; et c'est vers la Vierge enfin, que s'échappe toujours le premier soupir, le premier cri, le premier *corazon*.

Corazon! Corazon est le mot habituel et l'exclamation favorite des espagnoles chaque fois que l'amour les livre aux embrassemens de leurs époux.

FAUTES PERSONNELLES.

Heureuses les contrées où le crime d'un autre n'inculpe personne, où celui qui doit rougir, rougit tout seul!

Un homme bien né que j'ai connu par hasard à Grenade, m'écrivoit avant-hier : *Monsieur, ayez pitié de moi, prenez-moi à votre service, il faut que je m'expatrie ; il faut que je serve, parce que mon oncle, négociant à Malaga, vient d'y être pendu.*

On a dit mille fois, on a écrit dans toutes les langues, on a répété à tous les souverains : *les fautes devroient être personnelles*; tous les ordres de la société le désirent, et jusqu'à ce jour, néanmoins, le préjugé contraire n'a pu être anéanti.

Si la justice n'a pas assez d'une victime, si le supplicé d'un seul ne frappe point assez la multitude, si la leçon est insuffisante, si du haut de la croix d'où l'opinion chaque jour nous immole l'un après l'autre, nous n'avons pas le courage de réclamer, de nous liguer contre les arrêts de cette opinion, que la honte au moins ait un effet rétroactif; que la honte, au lieu de descendre à la génération qui commence, qui va vivre, remonte à la génération qui a vécu, et qu'aulieu de flétrir les enfans, elles flétrissent leurs ancêtres!

C'est le sang de nos pères qui coule dans nos veines, ce sang, pour ainsi dire, est complice de nos crimes; mais la postérité qui n'étoit pas, n'est point coupable; il est injuste de la punir, il est injuste de perpétuer sur elle l'opprobre qu'elle n'a point méritée, qu'elle n'a pu mériter.

Et dans quel code, dans quelle page avons-nous lu : *il faut que la honte soit héréditaire!* Quel est le peuple qui a fait comme nous?

Chez les Romains, chez les Sarmates, chez les Vandales, parmi ces nations belliqueuses, parmi ce peuple vierge encore tout finissoit avec le coupable.

A Rome, ceux qu'on précipitoit de la roche

Tarpéiene, tous les criminels qu'on jetoit dans le Tibre, tous les sicaires du préteur *Catilina* n'imprimèrent aucune tache à leurs parens.

Et ce préjugé du sang eût été excusable parmi les Romains, qui avoient la puissance tutélaire et repressive du tribunal domestique.

On auroit pu dire aux Romains, dire aux pères, dire aux familles, vous aviez le droit de punir vos enfans, vos parens, vous pouviez prévenir leurs crimes, on vous punit pour ne l'avoir pas fait.

Mais en Espagne, mais en France, flétrir des enfans avant qu'ils soient nés!

Brisons le pacte honteux, le contrat bizarre que nous avons formé avec l'opinion, réduisons son trône en poudre, rétablissons ces malheureux dans l'estime de l'univers.

Les Anglois ne subissent point la servitude honteuse de ce préjugé barbare. En Angleterre, où le lord-maire, où le viceroi d'Irlande auroient épousé sans répugnance la fille, la nièce de *Ravaillac*, de *Malagrida*; en Angleterre, où j'aurois pu dire sans baisser les yeux: *Cartouche est mon père, Dodd est mon cousin*; en Angleterre enfin, ou les fautes sont

personnelles, souvent le même char traîne à Tyburn un baronet, un manœuvre, un lord, un paveur; et le lendemain, à la bourse, au spectacle, au cabaret, on félicite les parens du coupable dont la mort va rendre ses concitoyens plus sages.

Loin que la corde soit regardée à Londres comme un supplice honteux, les Anglois invitent souvent leur famille à leur exécution. Il y a quelque tems qu'un officier de milice fut condamné à mort pour crime de faux, et la veille de son exécution, il écrivit à ses parens : *Demain, lundi 4 du mois, je serai pendu, venez me voir pendre.*

Cette carte d'invitation paroît extraordinaire; extraodinaire! et pourquoi? Dans tous les pays du monde, ne pourroit-on pas dire aux parens d'un criminel : *Pourquoi rougissez-vous de voir pendre votre fils ou votre cousin? Félicitez-vous, au contraire, votre parent vient de se rendre utile, son supplice est un conseil, une leçon pour sa patrie, sans cela peut-être, il n'eût jamais servi à rien, sans cela il eût été inutile qu'il vînt au monde, son supplice excuse sa vie, et sa mort le rend digne d'avoir vécu.*

SAVANS.

Madrid est peuplé d'hommes studieux, de régens, de pédans, d'écoliers savans, de compilateurs infatigables, occupés sans relâche à compulser, à extraire de gros livres, et à noircir du papier blanc.

Ce n'est pas que de tems en tems, il ne naisse en Espagne des hommes de génie; mais l'instant de leur naissance est regardé comme une calamité publique, mais on entoure leur berceau d'un si grand nombre d'insectes venimeux, qu'un génie naissant est, pour ainsi dire, un *enfant mort-né*.

Dans ces contrées si riantes, sous un ciel toujours embaumé, toujours éclatant, toujours beau, tout génie est un monstre; on ne veut pas qu'il vive, on ne veut pas qu'il grandisse; on l'étouffe avec ses langes, on ne laisse vivre, on ne laisse croître que les hommes frappés de médiocrité, les hommes à hauteur d'appui.

L'âge d'or et l'âge d'argent sont passés, et malgré nos découvertes brillantes, malgré les progrès de l'esprit humain, malgré les pas de géant que le génie a fait sur la terre, notre âge est

est l'âge de la *médiocrité*, l'enceinte de la médiocrité est immense, toute la génération présente est là, il faut y rester sous peine d'être regardé comme un météore sinistre, sous peine d'être poursuivi, signalé, enchaîné comme un animal furieux.

Malheur, je le répète, malheur à l'homme accusé de génie : on le fuit, on l'évite, on redoute son œil *pénétrant*; on le regarde comme un voisin incommode dont les fenêtres plongent sur notre appartement.

LE ROI.

Le Roi est adoré, c'est sûrement pour cela qu'il se porte si bien : rien n'est si sain que d'être aimé.

HÔPITAL DES FOUS.

L'amour, la jalousie, les coups de soleil, la religion peuplent cet hôpital.

La folie espagnole est une démence tranquille. Sur cent fous environ, enfermés dans les petites-maisons de Madrid, quatre seulement sont furieux, les autres battent la campagne.

Un de ces fous a un genre de folie singulier; il a pris son nom en horreur; la première fois qu'il s'entend nommer, il pâlit, il rougit, il jaunit, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel teignent son visage tour-à-tour et dans l'instant. Si l'on continue à l'appeler, il grince des dents, il écume, roule les yeux, mord ses barreaux en poussant des cris affreux. Son accès diminue peu-à-peu; il pleure, il paroît confus de son état, de sa fureur, et va se coucher; à son reveil il retrouve la pensée, le jugement, la mémoire, et tous les symptômes de la raison humaine.

C'est le concierge de cet hôpital qui m'a transmis ces détails; je n'ai pas été tenté de tourmenter ce malheureux en l'appelant par son nom.

On a fait passer pour folle, et on tient enfermée depuis 20 ans, une femme qui a empoisonné son père, sa mère et deux de ses enfans. Médée n'en avoit pas tant fait.

Personne, que je sache, n'a eu l'idée d'aller transcrire et de faire un recueil de ce que l'ennui et les momens de raison ont pu faire crayonner à un fou, sur les murs de sa loge. Dans ces cervaux autrement organisés que les nôtres, il pourroit germer des idées neuves, heureuses, hardies, des extravagances, peut-

être, mais des extravagances sublimes. On pourroit grossir le volume de ce qu'on trouveroit écrit dans les cachots. L'ame bourrelée d'un scélérat, sa conscience frappée du sentiment de son crime, la crainte de la vengeance suprême, la solitude, le silence des cachots pourroient électriser, allumer sa tête, et la remplir d'idées qu'avoueroit un génie.

MONNOIES.

Les banquiers gagnent beaucoup sur le change. Le commerce de piastres est immense. Les Juifs établis à Bayonne ne font pas d'autre négoce, et ils s'enrichissent tous.

Les Espagnols comptent toujours par *maravédis ;* il en faut 63 pour faire un *réal de plata,* 504 pour une piastre, et 2016 pour une pistole.

La très-petite valeur du maravédi embrouille le calcul. Quand on le dit aux Espagnols, ils vous répondent : *c'est l'usage.*

Il est vrai de dire que cette monnoie est fort ancienne ; les Goths s'en servoient : elle valoit de leur tems le tiers d'un réal, et par conséquent douze fois plus qu'aujourd'hui.

Un étranger a beaucoup de peine à se faire

aux différentes monnoies d'Espagne: elles ne sont nulle part aussi multipliées, et leurs diverses fractions sont embarrasantes.

Une seule monnoie sur le globe arrangeroit beaucoup de monde, et empêcheroit une infinité de friponneries. Le soleil qui animé tout, qui éclaire tout, et qui est le trait le plus saillant, le plus marqué du globe, devroit servir d'empreinte universelle.

GRANDS CHEMINS.

Tout le monde connoît la mauvaise police de l'Angleterre à l'égard des grands chemins. Tout le monde sait qu'en Angleterre comme en Turquie, comme en Perse, il est impossible de voyager sans courir les risques d'être volé; c'est de même en Espagne.

Ce n'est pas que les miquelets ou archers, ne soient en très-grand nombre; mais comme ils sont mal payés, qu'ils ne tiennent à aucun corps, qu'aucune considération ne pèse sur eux, comme le gouvernement ne les observe pas, ils trouvent plus lucratif et plus simple de s'entendre avec les brigands dont ils partagent la proie.

Presque tous les voleurs en Espagne sont

déguisés en pélerins ou en hermites. Sous prétexte de demander le chemin, l'heure qu'il est, ou l'aumône, ils vous mettent le pistolet sur la gorge, vous volent et vous tuent assez communément. La peine est la même, un cadavre est plutôt dépouillé, un mort garde le secret.

Dans chaque ville, on peut prendre une escorte; mais ces escortes sont excessivement cher; il faut les payer d'avance; elles vous quittent à moitié chemin, elles s'entendent avec les voleurs; il est plus sûr et moins coûteux de s'en passer.

Hors la vieillesse et la laideur qui ne tentent personne, les voleurs font grace aux femmes, dit-on. Au lieu de voler les voyageuses, ou les bergères qui gardent leurs troupeaux, ils les escortent, leur donnent des bouquets, de l'argent, des rubans, les conduisent dans les bois, où chacun de ces drôles, à son tour, assouvit et perd sur ces malheureuses sa luxure et ses forces.

Si les brigands abondent en Espagne plus qu'ailleurs, il faut en accuser l'extrême misère du peuple; il faut en accuser le sommeil profond des guichetiers, qu'un tremblement de terre ne réveilleroit pas; il faut en accuser

la permission accordée à quelques prisonniers privilégiés, de suspendre à leurs fenêtres des bourses, des paniers, dans lesquels leurs complices viennent mettre des limes, des cordes. Munis d'outils, les prisonniers s'en vont quand ils veulent; souvent trois ou quatre cents bandits brisent leurs chaînes, plusieurs cachots se vuident dans une nuit; et tout cela c'est pour les bois.

Le très-petit nombre d'hospices pour les mendians valides, peuple aussi les grands chemins.

Par-tout et toujours le crime et le vol seront la ressource naturelle et presque forcée de l'homme qui n'a point d'ouvrage, qui a faim et qui n'a rien.

La faim est une puissance.

LIBRAIRES.

Grande est la différence entre les Libraires espagnols et ceux du reste de l'Europe. Les uns font fortune avec *le Guide des pécheurs*, les *Confessions de St. Augustin* et les *Oeuvres de Chrysostôme*; les autres avec *Thérèse philosophe*, le *Pou français*, l'*Odalisque* et autres ordures. L'inquisition est le frein des premiers,

la police et la censure sont l'inquisition des seconds; mais malgré la police, mais malgré la censure tout s'imprime.

Le théologien *Bernard Saa*, a gagné à Madrid cinquante mille piastres fortes, en commentant, en recrépissant le père *Jérôme*, le père *Bonaventure;* et les libraires français ont refusé de payer cent écus pour les manuscrits de M. de *Pàw*, le premier historien, l'homme du siècle (sans exception) qui a le plus de génie.

Les hommes engoués de M. *Raynal* crieront à l'injustice, sans doute; mais ces cris n'empêcheront pas que cet historien ne soit diffus, plagiaire, relateur infidèle, partial et mal instruit; mais ces cris ne feront oublier à personne, qu'aussitôt qu'il entre quelque part, au mont Sinaï, au buisson ardent, à la foudre, aux éclairs près, l'abbé *Raynal* paroît venir de la part de Dieu, l'abbé *Raynal* paroît dire avec *Moïse : que la terre et les cieux m'écoutent*, et tous ceux qui l'écoutent n'entendent jamais que des contes orientaux, des anecdotes indiennes, et des dissertations sur le sucre, la cochenille et l'indigo.

Plutarque conseilloit aux bavards de son tems, de fuir la société de leurs égaux, et de

ne voir que des personnes au-dessus d'eux, afin que leur présence pût leur en imposer, pût les contraindre à se taire. La recette de *Plutarque* est excellente, mais ne suffit pas toujours.

A l'arrivée du prince *Henri* de Prusse à Lausanne, l'abbé *Raynal* qui étoit là, dîna avec lui. Pendant le dîner, il interrompoit le prince à tout moment pour lui parler *sucre*. En vain le poussoit-on, lui faisoit-on des signes, l'abbé ne sentoit rien, ne voyoit rien, il parloit, il parloit, il parloit.

Une femme charmante et de beaucoup d'esprit, me disoit un jour : *On assure que M. Raynal va s'en retourner en France. Ah, tant mieux! tant mieux! car tous les jours il vient chez moi, tous les jours il m'ennuie, il me donne la migraine, il me donne la fièvre, et s'il restoit plus long-tems, je crois qu'il me tueroit.*

MAISON DES ORPHELINS.

Cette maison n'est point assez vaste pour contenir tous les enfans qu'on expose. Les rues de Madrid sont pleines d'enfans qui demandent.

Celui de tous les spectacles qui accusent le

plus le gouvernement et les lois, c'est un enfant nud, qui vous dit : *j'ai faim.*

Plus juste qu'on ne pense, la nature n'a déshérité personne, n'a condamné personne à vivre d'aumône. Vivre et n'avoir pas de quoi vivre, implique contradiction. Tout être qui naît, devient, du moment qu'il respire, propriétaire-*né* de tout ce dont il a besoin. Ses dents, son estomac, sa nudité, voilà ses patentes, il les tient de la nature, elles sont signées *PROVIDENCE*, la plus ancienne, la plus respectable de toutes les chancelleries; ses diplômes, ses rescrits sont connus par-tout.

On pend les mères infanticides, on fouette, on enferme les femmes ou filles qui se font avorter, et tous les jours, faute de langes, faute de lait, il meurt dans les réduits de l'indigence, des enfans qui n'ont point encore ouvert les yeux. Qui doit-on pendre, qui doit-on fouetter?

Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, académiciens du monde entier! ne faites plus resonner vos salles de mémoires sur les atômes, sur les monades, sur la matière globuleuse, subtile, cannelée, sur la marche du soleil, sur la figure de la terre. Eh! que nous importe, à moi, à cette mère, à cet

enfant, et l'harmonie de l'univers, et les combinaisons de la nature, et la révolution des corps célestes? Faites résonner les murs qui vous environnent, des cris d'un enfant qui a besoin de boire, et qui va mourir faute d'avoir bû; faites retentir vos salles des gémissemens d'une mère plus malheureuse que les lionnes qui, dans l'instant qu'elles deviennent mères, ont de quoi nourrir leurs jeunes lionceaux.

LAINES.

De toutes les laines qu'on emploie dans les manufactures, les meilleures sont les laines d'Espagne, qui sont beaucoup plus fines, plus soyeuses et plus propres à se feutrer au foulon que toutes celles du reste de l'Europe.

Mais toutes ces laines ne sont pas également belles. On en distingue de plusieurs sortes, qui diffèrent entr'elles par le numéro des *piles*, et par le nom de ceux à qui elles appartiennent; les premières *piles* sont les *Ségovies léonèses*, connues sous le nom de leurs propriétaires.

De ce nombre sont les laines de l'*Infantado de l'astrie*, celles des *trois couvents de l'Escurial*, de *don Bernardin Sanchez* et de

don Joseph de Vittoria. Année commune, il se débite environ quatre mille *arobes* de ces laines; l'*arobe* pèse 25 livres.

Ces piles sont destinées pour les plus belles draperies, et servent à fabriquer nos plus beaux draps.

Après ces *Léonèses* viennent les *Ségovianes*, qui sont un peu moins belles; on les distingue par le nom des pays, des juridictions et même des lavoirs où elles sont lavées. Les plus fines sont celles qu'on nomme *Cavalières.* Il y a encore en Espagne un grand nombre d'autres espèces de *piles* d'une qualité inférieure.

Les royaumes et les provinces dans lesquelles on trouve les plus belles laines, sont l'*Arragon*, le royaume de *Valence*, la haute et basse *Andalousie*, *la Castille* et *la Navarre.*

En France, il existe un préjugé fort ancien. Nous croyons que c'est le climat qui donne aux laines d'Espagne cette finesse et cette blancheur que nous admirons; comme si les moutons d'Espagne transportés dans différens pays, y étoient dégénérés!

La manière dont les Espagnols élèvent leurs troupeaux, est la seule et unique cause de la perfection de leurs laines.

Les autres nations ont cultivé avec succès toutes les sciences et tous les arts, à l'exception de l'art du berger; les Espagnols, au contraire, ont presque tout négligé, hors cet art là; et l'on retrouve encore en Espagne les vestiges de cette vie pastorale qui, dans les premiers âges du monde, honoroit et rendoit heureux ceux qui s'y livroient.

Billets de Confession.

Les laquais, les catins et les servantes font provision de ces billets; les uns les cèdent à leurs maîtres, les autres à leurs amans.

Pendant la semaine de Pâques, les curés vont chez leurs paroissiens chercher *le billet de confession*. Cet usage, qui peut paroître bizarre, ne cause jamais à Madrid ces scènes scandaleuses dont Paris et toute la France ont eu à rougir.

Quoiqu'en assurent *Colmenar*, *Silhouette*, le père *Lucas* et autres bavards, ici se confesse, communie, prie qui veut, rit qui veut des terreurs d'une autre vie; et je connois vingt personnes qui sont restées à Madrid des années entières, sans savoir si leur

curé étoit grand ou petit, noir ou blond, s'il avoit des cheveux, ou s'il portoit perruque.

MINISTÈRE ESPAGNOL; DERNIÈRE GUERRE.

Jamais rien de stable, rien de solemnel, jamais rien de mûri ne sortira du cabinet de Madrid.

Des projets commencés, des moyens lents, des demi-volontés, voilà le cercle que l'orgueil national, que la multiplicité des sous-ordres, que les autorités subalternes tracent depuis deux siècles autour des différens ministres; voilà le cercle où la routine leur commande de rester; voilà le sentier battu pour leurs successeurs; voilà la hache, la coignée, si l'on peut le dire, qui déracinent, qui arrachent en Espagne tous les plants et tous les hommes.

Voilà le mot de la dernière guerre; voilà pourquoi les ministres, les généraux, les officiers s'accusoient tour-à-tour d'irrésolution, d'impéritie, d'insouciance et même de lâcheté; voilà pourquoi deux cents bouches à feu, quatre vaisseaux de ligne, deux che-

becs, cinq frégates, trois brûlots, huit mille espagnols et six mille sauvages, employèrent trois grands mois à combler, à franchir les fossés, à faire tomber les murailles sèches, à renverser les bastions de *Pensacola*, du *Bâton rouge* et de la *Maubile*; voilà pourquoi douze mille hommes sont restés pendant quatre ans dans les retranchemens de *Saint Roch*, dans la baye de *Gibraltar*, les uns à vieillir, à dormir, à jouer aux dez dans leurs tentes; les autres à regarder les batteries flottantes, les barques canonnières, les prames, les tours de force, les tours d'adresse et autres jeux d'enfant de l'ingénieur d'*Arçon*.

Il faut ajouter le très-peu de considération dont jouit la marine espagnole; il faut ajouter l'esprit mercantile, l'ardeur des prises, l'amour du gain qui dominent les officiers de tout grade; il faut ajouter l'âge décrépit des vice-amiraux, et la superstition de tout l'équipage.

Il falloit voir bénir les boulets et les canons; il falloit voir les yeux, les lèvres des soldats fixés, collés du matin au soir sur des madones, sur des rosaires; il falloit entendre réciter tous les jours à bord, matines, primes et vêpres!

A Dieu ne plaise qu'on condamne ici les

actes religieux ! A Dieu ne plaise qu'on ose douter du pouvoir du ciel, de l'empire de la Vierge, de l'influence des saints, sur le succès des combats, sur la direction, sur le trajet des boulets et des bombes ! Mais l'Éternel s'est expliqué depuis la création : cent fois, mille fois il a dit lui-même, il a fait dire par *Moïse*, à *Samson*, à *Gédéon*, aux rois d'Israël, aux législateurs de son peuple, à tous les généraux, officiers, soldats d'alors, de prier peu, toujours bas, toujours en se battant et toujours debout.

LE FANDANGO.

Ni ces pyrrhiques voluptueuses tant courues des Romains, ni ces pantomimes dont parle *Homère*, ni ces danses des Saliens, tant célébrées par *Denis d'Halycarnasse*, n'approchèrent jamais du *Fandango*. Non, l'anachorette qui mange le plus de laitue, qui prie le plus, ne verroit pas danser le *Fandango* sans soupirer, sans être ému, et sans donner au diable ses vœux, son cilice et ses sandales.

Mais il faut que le *Fandango* soit bien dansé ; il faut qu'il soit dansé par *Julie Formalaguez*, dont la tête, les bras, les pieds,

tout le corps semblent, quand elle danse, se mouvoir exprès pour exciter l'étonnement, le trouble et la volupté.

Au sujet du *Fandango*, les Espagnols racontent que la cour de Rome, scandalisée qu'une nation, citée par l'austérité de ses mœurs et la pureté de sa foi, tolérât une danse aussi voluptueuse, aussi profane, résolut de la proscrire sous peine d'excommunication. Les cardinaux s'assemblent; le procès du *Fandango* s'entame, la sentence alloit être mise aux voix, lorsqu'un des juges observe qu'on ne doit pas condamner un coupable sans l'entendre. L'observation paroît juste, et est accueillie par l'assemblée. On fait paroître devant elle un couple espagnol qui, au son des instrumens, déploie toutes les graces du *Fandango*. La sévérité des juges ne tient point à cette épreuve. Leurs fronts se dérident, leurs visages s'épanouissent; ils se lèvent, leurs pieds, leurs mains marquent la cadence, la salle du consistoire est transformée en une salle de bal, le sacré collége est prêt à danser, et le *Fandango* est absout.

Le *Fandango* est très-ancien; *Pline* en parle fréquemment dans ses lettres. *Calli-*

maque

maque assure dans son hymne sur *Délos*, que *Thésée* en étoit passionné.

L'Espagne n'est pas le seul pays où le *Fandango* soit en usage; on le danse beaucoup à Smyrne, dans l'Asie mineure, en Géorgie, à Cachemire sur-tout, où les dames aiment beaucoup la danse.

SOIES.

La meilleure qualité de soies pour les étoffes pleines et unies, est celle qu'on tire des royaumes de Valence et de Murcie. Ces soies sont supérieures aux soies de Messine, et même aux soies de Syrie, connues en Europe sous le nom de *luges*, *chouf*, *bille-lun*.

Si les étoffes fabriquées en Espagne ne paroissent pas aussi belles que les étoffes de Lyon, de Tours et d'ailleurs, ce n'est pas la faute de la soie, c'est la faute des ouvriers, qui ne se donnent pas la peine de renouer les fils rompus, et qui ne frappent point également le battant du métier. De-là l'inégalité de l'étoffe; de-là des raies, des.... je ne sais plus le nom, tout le long de la pièce.

Les Espagnols ne savent pas combien une teinture éclatante embellit l'ouvrage; ils ne

savent pas que presque toutes les couleurs sont *vergées*; ils ignorent que les soies qui doivent être employées à faire la même pièce, doivent être jetées dans la même chaudière, afin d'éviter qu'elles ne soient bardées par des couleurs plus claires, plus brunes, plus sombres, ou plus éclatantes.

Sous la direction de M. *Victor Glutz*, homme intelligent, homme de mérite, vraiment patriote, et membre du grand conseil du sénat de Soleure, on vient d'établir en cette ville une fabrique de gros-de-Tours, de satin et de taffetas; déjà cette manufacture ne laisse rien à désirer pour la beauté des soies; l'attention, l'aptitude des ouvriers, la force, le moëlleux de l'étoffe, la netteté, la pureté et l'éclat des couleurs.

Soleure possède encore un grand nombre d'autres fabriques, et pendant presque toute l'année l'Aar est chargée de bateaux qui transportent à Genève, en Hollande, dans toute l'Allemagne, et même en Italie, les fruits des veilles et de l'industrie de cette sage république.

J'aime beaucoup la Suisse, j'aime beaucoup Soleure, et je suis bien-aise de donner à cette ville, que je regrette tous les jours, cette marque de souvenir et d'attention.

APERÇUS PARTICULIERS.

Presque toutes les femmes espagnoles, celles que je connois, du moins, ont le son de la voix d'une douceur admirable. C'est un charme de les entendre parler; je préfère leur son de voix à la plus belle sonate : *Gluck* n'auroit rien à y changer, c'est de la musique toute faite.

On dit que l'Espagnol est gai; moi, je le crois triste. Outre que l'air morne et pensif l'abandonne rarement, tous les soirs, je me promène au Prado, nous sommes à peu-près quatre mille ames, et je n'entends jamais le plus petit éclat de rire.

C'est l'élégance de la taille, c'est la beauté des yeux, mais sur-tout, c'est la finesse, c'est la magie du regard qui distinguent les femmes de Madrid; et c'est à Madrid où l'homme sensible à la beauté, doit le plus souvent dire aux jolies femmes qu'il connoît : *je vous en prie, ne fixez pas les yeux sur moi.*

Tout Espagnol riche qu'on n'enterre pas

en habit de moine, est enterré dans son plus bel habit; il vaudroit mieux vendre ce bel habit, en distribuer l'argent aux pauvres et enterrer le mort en veste. Point de mots plus disparates, point de mots qui présentent des idées plus incohérentes que *cadavre*, *vers* et *toilette*.

L'usage des colombiers est inconnu en Espagne. On enferme les pigeons pair par pair; ainsi isolés, ces pigeons paroissent à plaindre, mais s'ils s'aiment, ils sont heureux.

Quel dommage que les trois quarts de l'Espagne soient incultes! Ce n'est point la faute de la terre, par-tout elle est excellente; le sol ne demande qu'à produire; un peu d'art, un peu de sueur obtiendroient tout ce qu'on voudroit. La *Sierra-Morena* le prouve; à peine fut-elle cultivée, semée, imbibée de rosée et frappée des rayons du soleil, qu'elle déploya aussitôt le luxe de la fécondité.

Je crois que le tailleur du roi d'Espagne ne lui prend jamais mesure d'habit. Les habits de S. M. sont toujours ou trop courts, ou trop longs, ou trop larges, ou

ne sait ce que c'est. Si un particulier s'habilloit d'une manière aussi bizarre, on se moqueroit de lui.

Si l'homme est un animal social, l'Espagnol est moins homme qu'un autre; les promenades solitaires sont ses délices, et je rencontre rarement deux Espagnols ensemble. Réflexion faite, les Espagnols ont raison; l'homme seul vit mieux, a plus de vie, vit double; son existence lui reste toute entière, il n'en perd rien.

Une chose extraordinaire et difficile à croire, c'est que parmi les Espagnols on compte une foule d'athées, qui ne croient rien, absolument rien, et qui soutiennent tout haut que Dieu est un héros de romans, que le ciel, que l'enfer sont dans les espaces imaginaires, et que le hasard a la feuille des évènemens.

Sous peine d'un an de prison et d'une amende, chaque propriétaire de maison doit apporter, tous les six mois, à l'Alcade du quartier, le billet de confession de tous ses loca-

taires. Cette loi bizarre est tombée en désuétude. C'est le moindre inconvénient des réglemens trop sévères, de rester sans exécution.

Les grands d'Espagne ne sont pas ce que l'on croit communément en France. Pour avoir leur mesure, il faut les voir à Madrid et dans les différens *sitios*, servant le roi à genoux, courbés, prosternés, immobiles devant lui, les mains dans leurs poches comme des malheureux prêts à demander l'aumône.

Après la Pologne et le royaume de Naples, l'Espagne est le pays où l'on trouve le plus d'hommes titrés. Ici s'appelle *Marquis*, *Comte*, *Chevalier*, qui veut; tous les titres sont au pillage.

Les dames espagnoles passent pour être galantes. On dit les demoiselles très-aimantes, mais fort-retenues. L'Espagnol en général est timide dans ses amours, et ses succès sont lents. Durant des années entières, des amans brûlent d'amour, brûlent de désirs, souvent même en meurent, et cela faute de parler, faute de s'entendre.

Ici, pour peu qu'un ouvrage soit un peu libre, un peu gai, on le brûle. S'il y paroît, le mien y sera sûrement réduit en cendres; tant mieux, tant mieux, mille fois tant mieux, cela porte bonheur. Salut aux ouvrages qu'on brûle, le lecteur aime les livres brûlés, le libraire aussi, l'auteur aussi; c'est son cordon bleu.

Il se fait à Madrid un nombre infini de bonnes œuvres. L'on y rencontre plus qu'ailleurs des hommes vertueux, vraiment vertueux, *des hommes modèles*, qu'on me passe le mot, à qui, pour le bonheur du monde, le genre humain devroit ressembler.

On porte le *Viatique* avec beaucoup de pompe. La première personne qui se trouve en voiture sur son passage, seroit-ce le roi lui-même, est obligée d'en descendre et de prêter son carrosse à Dieu. Ces vaines cérémonies, ces respects apparens sont les dernières planches sur lesquelles se sauve, si l'on ose le dire, la religion aux abois.

Je n'ai vu nulle part aussi peu de jolis enfans; par-tout en général, on est joli dans

l'enfance ; mais l'Espagnol, contre l'usage, est déjà laid avant d'être grand.

Quoique les appartemens soient très-vastes, ils sont obscurs, parce que les fenêtres sont mal disposées, les jalousies toujours baissées, les rideaux toujours tirés ; à peine le demi-jour des boudoirs. Il semble que les Espagnols craignent la lumière, il semble qu'ils ignorent que rien ne pare, ne meuble une chambre aussi richement que la clarté.

Madrid est peut-être la capitale de l'Europe où l'on se tue le moins. Année courante on ne compte pas quatre suicides à Madrid. Tant mieux que les suicides y soient rares, tant mieux si personne ne se tuoit. Mais je conçois difficilement comment la moitié des hommes, curieux, impatiens de connoître les habitudes sociales de l'autre vie, et de savoir ce qui se passe là-haut, ne se tue pas pour l'aller voir.

Les églises sont d'une magnificence extrême ; l'or et l'azur brillent par-tout ; quand on entre, durant quelques minutes on est ébloui, on ne peut rien distinguer. Les peintres espagnols

n'oublient jamais de donner à leurs saintes la plus jolie figure du monde. A la vierge surtout, *Jordans*, *l'Espagnolet*, *Mengs* la représentent toujours le sein presque nud, les cheveux nattés et parés de fleurs, la volupté, la langueur dans l'attitude, dans les yeux, et le sourire sur la bouche.

Autant qu'un autre, plus qu'un autre, peut-être, je suis partisan de la frugalité, et je hais ces poisons lents, ces épices brûlantes de la cuisine d'*Apicius*; mais j'ai trouvé la sobriété espagnole poussée à l'excès. J'entrai un jour dans une maison opulente de Madrid, j'y trouvai quatre personnes, on alloit dîner, on venoit de s'asseoir, tout étoit servi, il n'y avoit que trois œufs, une salade et quatre pommes sur la table.

C'est parmi le peuple, c'est parmi les pauvres que l'on compte le plus de dévots; tant il est vrai que lorsqu'on n'a rien, et lorsqu'on souffre, c'est un plaisir, c'est un bonheur de prier Dieu, de croire en Dieu.

La partie de l'éducation la plus négligée est la culture de la mémoire. Les Espagnols ont

peut-être raison. La mémoire souvent a des suites cruelles. Et moi aussi je connois le prix des souvenirs ; mais s'il est cent choses, cent personnes dont je me souvienne avec plaisir, il en est mille que je voudrois oublier, S..... K..... par exemple.

Chaque soldat couche seul. Ce réglement a été fait sous ce règne. L'Espagne est, je crois, la seule puissance où le soldat puisse dormir à son aise, et se retourner dans son lit.

Un médecin Danois soutient dans une thèse, qu'on peut entendre avec les dents. On remarque en effet que presque tous les sourds ouvrent la bouche pour écouter ; les Espagnols font de même ; il semble qu'ils ont l'oreille sur la langue.

L'Espagne est remplie de prophètes qui s'en vont de villages en villages, tantôt prédisant un tremblement de terre, tantôt un ouragan, une comette, tantôt la fin du monde. Ces prédictions consternent le peuple, arrachent les paysans à leur besogne. Le gouvernement devroit surveiller, punir ces prophètes, et leur faire attacher sur les lèvres une espèce de

bâillon qui, sans leur fermer précisément la bouche, les empêchât de parler pendant un mois ou deux.

Dans presque toutes les villes de la domination Espagnole, on enterre les morts à visage découvert. Cet usage devroit être général ; un extrait mortuaire ne suffit pas pour constater la mort de quelqu'un. Il y a trente ans qu'il se passa en France une scène odieuse. Le comte de***, pressé de jouir du bien de son père, le fit enlever, le fit jeter dans un cul de basse-fosse, prit le deuil, et publia que son père venoit de mourir ; les cloches annoncèrent le lendemain qu'on alloit enterrer le mort, et l'on enterra une pierre.

La princesse des Asturies est accouchée depuis peu. C'est comme chez nous : à la naissance d'un prince, on tire le canon, on chante le *Te Deum*, le peuple s'enivre, danse, et l'allégresse publique fait mille folies.

Autant les dames ont le son de la voix agréable et sonore, autant les messieurs l'ont dur et pénible à entendre. L'articulation de l'Espagnol est voilée, gutturale ; chaque fois

qu'il parle on diroit ou qu'il gronde, ou qu'il a mal à la gorge. Je reviens souvent sur le son de voix, je le fais exprès, j'ai mes raisons..... M. *Lavater*, si fameux par l'immensité de ses connoissances, par la singularité de ses systêmes et par la chaleur brûlante de son imagination, M. *Lavater* qui, dans son traité des physionomies, prétend deviner par l'inspection des traits, nos goûts, nos penchans, et les affections de l'ame, n'a pas écrit une seule phrase sur le son de la voix !

Le pont construit sur le *Manzanarès* a coûté dix-sept millions, et pendant huit mois de l'année le lit de cette rivière ne contient pas cent bouteilles d'eau.

Les capucins de Madrid ne sortent jamais de leur couvent ; un frère lais va leur chercher ce qui leur manque. Je n'aime point les moines, mais je plains les capucins ; c'est l'ordre le plus austère, ce sont les capucins qui méritent le plus un mieux futur, une indemnité dans l'avenir ; je les plaindrois réellement, si après la mort, la vie ne revenoit à personne.

Les Espagnols aiment beaucoup qu'on les

salue, et jamais ils ne préviennent. Quand ils vous rencontrent, ils vous regardent fixément; et leur coup-d'œil altier semble vous dire : *saluez-moi*. J'ai failli avoir une affaire, j'en aurois mille à ce prix; très-volontiers, je préviendrai un vieillard, un laquais; mais un Espagnol, tout opulent qu'il soit, jamais je ne le saluerai le premier, je saluerois plutôt une hirondelle.

Le peuple est très-badaud. Pour voir arriver un prince, un grand, un cardinal, etc. un Espagnol ne balanceroit pas à faire quatre lieues, cinq lieues. La manie de courir après les princes est, au reste, assez générale partout. Je resterai seul de mon avis, peut-être; mais tous les souverains du monde pourroient l'un après l'autre passer derrière moi, sans que je tournasse la tête pour les regarder.

BARBIERS.

Je viens d'être rasé par un original; il chantoit, il parloit, il faisoit, en me rasant, des grimaces affreuses. Encore s'il m'eût bien rasé, s'il m'eût rasé vîte, mais j'ai cru

qu'il ne finiroit pas ; il m'a tenu trois grands quarts-d'heure.

Quand *Martial* a dit : *mon barbier me rase si lentement, qu'en me rasant d'un côté, ma barbe repousse de l'autre*, sûrement *Martial* étoit rasé par un barbier espagnol.

Dans quelques provinces d'Espagne, ce sont des femmes qui rasent ; ce devroit être ainsi par-tout. La main souple et potelée d'une femme, est plus propre que les nôtres à savonner les mentons, à tenir le rasoir et à couper la barbe de près.

Sous les rois de la première race, les femmes rasoient en France. Le premier jour de ses noces, une femme devoit faire la barbe à son mari, c'étoit stipulé dans le contrat de mariage. Cet usage, qui s'est conservé jusqu'au règne de *Childéric III*, s'observe encore de nos jours parmi les habitans de la presqu'isle orientale de l'Inde.

Chez les anciens, les femmes rasoient, et cette fonction avoit quelque chose d'auguste, qui tenoit à la religion.

Quand la fidelle et tendre *Pénélope* s'efforçoit d'écarter ses soupirans, et prioit pour le retour d'*Ulysse* : *aussitôt son retour, je*

vous promets, disoit-elle aux Dieux, *de faire la barbe à mon mari.*

NOURRICES.

Ce n'est que parmi le peuple et le bourgeois, que les femmes sont dans l'usage d'allaiter leurs enfans. Les riches espagnoles envoient les leurs à la campagne.

Mille cris se sont élevés contre cette coutume; l'éloquent auteur d'*Émile* a fait tonner sa voix jusqu'au bout de l'univers; mais convenons qu'il a un peu chargé le tableau; avouons que pour une nourrice mercenaire qui a trahi ses devoirs, il en est mille qui les ont remplis et les remplissent chaque jour avec exactitude et courage.

Les anciens étoient plus justes que nous; ils regardoient l'emploi des nourrices comme une fonction sacrée. Les nourrices avoient un rôle sur leur théâtre, une place distinguée à leurs spectacles, la première place à table. Imitons les anciens, honorons cette classe de femmes, qui, depuis des siècles, sont parmi nous le lien le plus doux qui unit les villes aux campagnes; lien qui fait circuler sous le chaume une partie du superflu des riches; lien qui fait

naître une espèce de parenté secondaire entre une paysane et son nourrisson.

Loin donc d'engager les mères à nourrir leurs fruits; invitons-les à les envoyer dans les campagnes. Là, ils suceront un bon lait, ils respireront un air pur, ils passeront les premiers instans de leur vie dans la cabane du villageois, ils joueront avec ses enfans, ils sentiront qu'ils sont nés ses égaux, et contracteront de bonne heure avec eux, l'obligation si touchante et si douce, de les plaindre, de les chérir et de les soulager.

ÉTAT MILITAIRE.

L'infanterie espagnole est composée de quarante-quatre régimens, de deux bataillons chacun, sans compter ceux des gardes espagnoles et des gardes wallones, contenant chacun 4,200 hommes. Sur ces quarante-quatre régimens, trente-cinq sont nationaux, trois flamands, deux italiens et quatre suisses.

Ces quatre-vingt-huit bataillons devant contenir chacun 684 hommes, porteroient l'infanterie espagnole à soixante mille hommes environ, si les cadres étoient complets; mais il s'en faut d'un tiers à peu-près; et il est

vrai

vrai de dire que l'infanterie espagnole ne suffit point à la vaste étendue de ses possessions.

Outre ces quarante-quatre régimens d'infanterie réglée, l'Espagne en a encore quarante-deux de milices, répartis dans les différentes provinces du royaume. Ces régimens sont composés d'un seul bataillon de sept cent vingt hommes.

La cavalerie consiste en quatorze régimens, sans compter les carabiniers. L'Espagne a huit régimens de dragons. Chacun de ces régimens est composé de quatre escadrons de cent-cinquante hommes.

Les carabiniers forment un corps d'élite. J'ai été frappé de sa tenue et de la beauté des chevaux.

L'artillerie est composée de cinq bataillons réunis dans un seul régiment.

Le corps du génie est, comme en France, distinct de l'artillerie. Il est composé de dix directeurs, dix colonels, vingt lieutenans-colonels, trente capitaines, quarante lieutenans et quarante sous-lieutenans.

L'uniforme des officiers-généraux ressemble beaucoup à celui des nôtres. Les colonels, lieutenans-colonels et majors sont sans épau-

lettes. Les premiers ont trois petits galons d'or ou d'argent sur la manche, les lieutenans-colonels deux, et les majors un seul. Les capitaines portent deux épaulettes ; les lieutenans une à droite, les sous-lieutenans une à gauche.

La cocarde est couleur ponceau. Le chapeau est galonné.

L'uniforme de l'infanterie est bleu. La cavalerie est en blanc, les dragons en jaune, et les suisses ont des habits rouges.

La marine espagnole acquiert chaque jour de nouvelles forces. Elle compte en ce moment-ci, 60 vaisseaux de ligne, trente frégates, quatorze hourques, douze chebecs, et vingt autres petits bâtimens armés en guerre.

La payé du soldat est de sept sous, avec une livre et demie de pain. La moitié de chaque régiment est en semestre en tems de paix.

Le roi a une garde particulière composée de suisses, d'irlandois, de wallons et de carabiniers.

Sous le prétexte spécieux d'ordre, d'économie, le ministre de la guerre *Musquitz* a vainement insinué au roi de réformer cette partie de sa maison; loin d'y consentir, *Charles III* a mieux fait encore ; il a augmenté sa garde de trois compagnies au moment même

où un *ministre-soldat* signoit en France la réforme presque totale de la maison du roi.

Tant de services éclatans rendus par les compagnies rouges ; la prise romanesque de Valenciennes par les mousquetaires sous les regards de *Louis XIV ;* les prodiges d'une poignée de gendarmes et de chevaux-légers, à *Fontenoi* et à *Ettingen ;* l'héroïsme imposant de ces grenadiers à cheval, l'exemple et le modèle de tous les soldats du monde connu ; l'anecdote unique dans les fastes militaires de l'univers, qu'au milieu des plus sanglantes défaites, ces bandes formidables n'ont jamais abandonné leurs drapeaux ; tant de considérations puissantes n'ont pu arrêter le bras du *caporal St. Germain*, et la garde de *Louis XVI* a disparu.

Qu'on me passe cette digression, lors de la réforme j'étois mousquetaire.

LE PENSEUR, (*el Pensador.*)

C'est le nom d'un journal politique qui s'imprime à Madrid. Ceux qui aiment le galimatias, le bavardage et les spéculations incohérentes, les spéculations vagues, goûtent

beaucoup ce journal, dont M. *Clavijo* est rédacteur.

Cette feuille s'imprime par ordre et aux frais du gouvernement.

On publie tous les jours une gazette sous le titre de *Noticias y avisos varios*. On y trouve des chansons, des extraits et des injures.

Chaque ville, en Espagne, a sa feuille périodique que personne ne lit.

Jamais l'Europe n'a compté autant de journaux, et des journaux si peu lus; mais aussi quels journaux!

Bien loin de moi la désobligeante pensée de jeter une sorte de défaveur et de honte sur la profession de gazettier en général. Je sais que les hommes les plus estimables en Angleterre, ont été journalistes; je sais que *Burck*, *Jebb* et *Price* ont écrit pour les journaux; je sais que *Francklin* a fait pendant long-tems une gazette; mais nulle comparaison à faire, nulle similitude à établir entre *Price*, *Burck*, *Francklin*, et ...... mais en les nommant je pourrois leur déplaire, les affliger; j'en serois fâché; je ne veux pas les nommer.

MÉNAGERIE.

On voit à la Ménagerie deux lions, un tigre, un éléphant, un taurec, un oreillard; le sagouin, le babouin, le loris, le mackis, et beaucoup d'autres espèces de singes.

Les deux lions, quoique frères, ne se ressemblent point; l'un est gras, l'autre est maigre. L'aîné gai, folâtre, badine avec sa queue, joue avec son maître, a pris un petit chien en affection, et paroît aimer la société. Le cadet, au contraire, triste, rêveur, toujours couché sans dormir, sans être malade, se bat les flancs, montre les dents, et rugit quand on le regarde.

L'élan paroît regretter ses bois, ses montagnes, le froid sur-tout qu'il aime beaucoup; il s'ennuie en Espagne, où le chaud et le beau tems lui font mal.

Sans la qualité d'étranger, l'oreillard, qui tient beaucoup du mulet, seroit un animal fort ordinaire, méprisé des naturalistes, et exclu pour jamais des honneurs de la ménagerie.

Le taurec ressemble singulièrement au

hérisson. Il dort les trois quarts de sa vie ; pendant qu'il dort, son poil tombe et repousse à son réveil.

La ménagerie est au milieu d'un bois fort négligé. Ce ne sont que des arbres sans écorce, sans feuilles, courbés, rompus, tombans, tombés, et qui pourrissent sur des monceaux d'arbres déjà pourris.

LÉGENDE.

Hume, qui félicitoit le clergé anglican d'avoir purifié la légende britannique, eût trouvé bien des réformes à faire dans le calendrier espagnol. Ce calendrier fourmille de saints qu'aucun pays ne connoît.

Si l'on en croit la plupart des habitans de Madrid, presque tous ont un bienheureux dans leur famille, et je connois vingt femmes qui ont le bonheur inestimable d'être ou mères, ou sœurs, ou nièces d'un saint.

Benoît XIV répétoit souvent : *Qu'on n'accuse pas Rome d'ouvrir au plus offrant les barrières du ciel.* Rien pourtant ne coûte plus cher qu'une canonisation, et cet argent qui passe à Rome, qui reste à Rome, est pour le pape ou pour les siens.

Soyez honnêtes gens, jamais saints, disoit à ses enfans un oncle à la mode de Bretagne, du cardinal *Borromée ;* c'est la canonisation du cousin qui a ruiné la famille ; c'est sa fureur de faire des miracles qui vous réduit à l'aumône.

Depuis que les bourreaux payens ne peuplent plus les voûtes célestes ; depuis la mort de *St. Bernard* et de *Paul l'hermite ;* depuis que des rois fainéans, des princes vagabonds ne vont plus chercher sur le tombeau du Christ, des indulgences, des chiffons, des images et la peste, les canonisations sont devenues rares, et le fisc du paradis rapporte peu.

Il n'y a pas six semaines pourtant, qu'on canonisa un dominicain de Tolède pour être resté trente ans dans sa cellule seul, absolument seul, sans sourire et sans parler.

Telles sont les vertus que la cour de Rome place sur l'autel, tels sont les gens qu'elle ordonne d'invoquer ; car depuis l'invention du ciel, je défie qu'on me cite pour saint un homme instruit, un homme aimable, un homme que j'eusse avoué pour mon ami.

Oui, chaque fois qu'on lit dans le calendrier les noms de *Zénon*, de *Pantaléon*, de *Gorgon*, on est tenté d'en déchirer les feuillets

Au lieu de ces noms, que n'y met-on celui de *Rousseau?*

Quoi *Rousseau* au rang des saints! un saint de la communion de Genève! un saint qui n'eut jamais ni scapulaire au col, ni chapelet dans sa poche, ni images dans ses heures! Oui, les *Guillaume*, les *Jérôme*, les *Pacôme* prioient, jeûnoient, se fouettoient, faisoient de leur vie un roman absurde, un drame bizarre; mais qu'ont-ils écrit, mais qu'ont-ils fait pour le bonheur des hommes? Excepté l'imitation de J. C., *Bourdaloue*, *Nicole* et la Bible, qu'on mette en pièces, qu'on jette au feu tous les ouvrages religieux, tous les livres ascétiques; qu'on lise sans cesse, qu'on médite sans cesse les œuvres de *Rousseau;* on adorera Dieu, on aimera Dieu, on aimera les hommes.

Aimer et vouloir l'être, une bienveillance universelle qui descend de l'archange, de l'ange jusqu'à l'homme, jusqu'à la brute, jusqu'à ces myriades d'insectes qui animent nos champs, nos vergers, oh! mon Dieu, n'est-ce pas là ta morale, n'est-ce pas là le premier mot, le dernier mot de ton évangile, ton évangile tout entier, tel qu'il est sorti de ta

bouche, tel qu'on le trouve à chaque page de *Rousseau*?

Dans toutes ses œuvres, dans toute sa vie; au milieu de *Paris* comme à *Turin*, comme aux *Charmettes*, comme à *Clarence*; dans son grenier comme dans le cabinet, comme dans les bras de *Julie*, c'est toujours le bon, l'aimant, le bienfaisant *Rousseau*.

Don du St. Esprit! vertu sacrée, mine de jouissance, SAINTE HUMANITÉ, je te remercie! tu fais mon bonheur. Oui, mille fois heureux, seul heureux, plus heureux qu'on ne peut comprendre, l'homme qui méprise l'argent, déteste l'argent; foule aux pieds des sacs d'or, crache sur un million, donne sans cesse ses habits, ses bijoux, tout ce qu'il a, et qui ne met au plaisir ravissant de donner d'autres bornes que l'impuissance!

FINANCES.

Une source de revenus qu'on pourroit croire très-abondante pour le trésor royal, et qui ne l'est nullement, c'est l'Amérique espagnole. Les frais de l'administration de ces vastes colonies absorbe, et au-delà, ce que le roi en retire.

Chaque mois voit éclore de nouveaux plans de finances; à chaque heure les administrateurs changent, tous les bureaux sont bouleversés. Il y a rarement vingt mille piastres en caisse; souvent les gallions sont encore à *Vera-cruz*, ou à *Panama*, qu'ils sont déjà dépensés, et quelquefois le souverain du Pérou, le maître de la Castille-d'or, le possesseur de *Quito*, de *Cusco*, d'*Arequipa*, l'homme pour qui deux cent mille bras fouillent des mines, frappent des piastres ou pèsent de l'or, n'a pas, quand il joue, de quoi payer les cartes.

Mais où passent donc, mais quel est le dragon qui garde ces lingots, ces sommes immenses qui affluent perpétuellement du Chili, du Mexique en Espagne? Cet argent passe en France, en Angleterre, en Hollande, s'y change en *Jeannettes*, en *colliers*, en *bagues*, en colifichets, et retourne en Amérique orner le sein, briller aux doigts, pendre aux oreilles des jolies femmes du nouveau monde.

L'Espagne jouit à peu-près de cent millions de revenus, et tous les ans la dépense excède la recette.

La pénurie du fisc n'est pas nouvelle. L'Europe entière a retenti de la banqueroute hon-

teuse de *Philippe II.* On sait que *Ferdinand II* étoit sans cesse aux expédiens. On sait que *Philippe IV* empruntoit par-tout, ne payoit personne. On sait que *Philippe V* faisoit argent de tout, vendoit tout, auroit vendu l'eau, vendu l'air.

Le roi vient d'établir un conseil des finances. M. *Gabarus*, né français, en est le président. Tous les yeux sont fixés sur les opérations de M. *Gabarus*. Il est étranger, et partant exposé à l'envie, qui multiplie le mal, anéantit le bien, envénime et dénature tout. Cent voix sont prêtes à publier ses fautes.

A un caractère ferme, M. *Gabarus* joint la tête la plus administrative qu'il y ait peut-être en Europe; et dans un poste aussi éminent, aussi envié, dans un poste dont une foule de préventions nationales, de jalousies individuelles concouroient à l'éloigner, il a su se concilier déjà l'estime presque universelle.

M. *Gabarus* se propose de publier un *compte-rendu* des finances, à l'exemple de M. *Necker*, dont il évitera sans doute le pathos, le fracas réthorique, et sur-tout la complaisance orgueilleuse avec laquelle il parle de lui.

HÔTELS.

On ne voit point en Espagne le faste pompeux de nos palais.

Une de nos plus fortes dépenses à nous autres Français, c'est la décoration de nos appartemens. Nous n'avons jamais fini avec le menuisier, le tapissier, le doreur et le peintre. Les étoffes les plus riches couvrent nos parquets, nos murailles; l'or et la soie, pour ainsi dire, brillent jusques dans nos anti-chambres; ce n'est pas de même ici.

Le sallon est meublé d'images, de carreaux, de glaces, de fauteuils fort bas et de chaises fort basses. Le reste de l'hôtel est garni de morceaux de miroirs, de rideaux déchirés, de lambeaux de tapisseries.

Quelque riche que soit un espagnol, il ne possède jamais qu'un lit, et ce lit encore est un lit titulaire, un lit de parade, si l'on peut le dire, où personne ne couche. Monsieur dort sur un grabat, madame sur un autre ou sur le même. Les enfans dorment sur des nattes; les domestiques couchent par terre, l'été dans la cour, l'hiver dans l'écurie; les femmes ont une chambre, de la paille ou des feuilles à leur choix.

Les hôtels à Madrid sont immenses. Les appartemens sont si vastes et si tristes, qu'il faudroit pour les égayer, pour les remplir, y donner du matin au soir bal et concert.

DÉVOTS.

Quelque fanatiques que soient les Espagnols, malgré le nombre infini de processions, de bénédictions, les habitans de Madrid sont beaucoup moins dévots qu'on ne pense généralement. Ici, comme par-tout, la dévotion est le pis-aller des ambitieux détrompés ou rassasiés, des femmes âgées qui offrent à Dieu les restes du diable.

En Espagne comme ailleurs, les dévots sont inhumains, sont cruels.

Montrez-moi, disoit un naturaliste, *la dent de tel ou tel animal; et je vous dirai s'il est doux ou carnacier.*

Depuis les extrémités de la Cochinchine jusqu'au fond du Canada, dans tous les pays de l'univers, on pourroit dire : *Que je sache, apprenez-moi le dégré de dévotion d'un tel homme, et je jugerai à quel point il est méchant.*

Pendant le séjour que j'ai fait à Genève,

mon appartement touchoit à celui d'un prince palatin de Pologne, qui prioit sans cesse, qui avoit des visions, qui fondoit en larmes en pensant que Dieu étoit mort pour lui; et cet homme qui prioit tant, cet homme qui correspondoit avec les séraphins, avec les anges, se pâmoit d'impatience, se trouvoit mal de fureur, et devenoit cramoisi, bleu de colère en grondant, en battant ses valets.

VAISSEAUX.

Les Espagnols construisoient autrefois des vaisseaux prodigieusement lourds, mais forts comme des châteaux et terribles dans le combat. Les Anglais les craignoient, les fuyoient presque toujours, et en étoient souvent maltraités. Ces vaisseaux étoient si bien garnis d'hommes et de canons, qu'on les a vus, dans différentes rencontres, entièrement démâtés et rasés comme des pontons, soutenir néanmoins de très-longs combats, se faire remorquer, et se sauver malgré le feu des flottes ennemies.

Les Espagnols se dégoûtèrent de cette construction massive qui leur étoit particulière. Ils adoptèrent la construction anglaise; étonnés

de la légèreté et de la prompte manœuvre des vaisseaux de cette nation, ils détruisirent leurs vieilles forteresses.

Depuis trente ans, le gouvernement a adopté la construction française ; il demanda à la cour de France un constructeur habile, et M. *Gauthier* fut choisi. Ce M. *Gauthier*, parfaitement accueilli par le gouvernement, pensionné du roi, a rendu d'importans services à la mariné espagnole. Il vient de mourir ; c'est une perte.

CHIENS.

Les chiens espagnols sont de la plus grande beauté, on en voit assez communément d'aussi grands que des loups. Mais le chien a perdu en Espagne une partie des qualités sociales qui le rendent en France le compagnon assidu et le meilleur ami de l'homme. Ce n'est plus cet animal domestique, doux, caressant, fidèle, plein d'ardeur, toujours prêt à défendre son maître, même aux dépens de sa vie. Ici, presque tous les chiens sont ingrats, grondeurs, n'aiment personne, quitteroient tout pour un os. L'attachement des Espagnols pour ces animaux, va quelquefois néanmoins jusqu'à la

frénésie. Je n'oublierai jamais ce que je vis chez le comte de *V*..... la première fois que j'allai chez lui. Il avoit un petit chien dans chaque main, un autre sur les genoux, deux lévriers se battoient dans la chambre, un épagneul jappoit sous le lit, et trois bracques à la porte y grattoient pour entrer.

CONTREFACTEURS.

Heureusement les contrefacteurs de livres sont inconnus en Espagne. Ils seroient bientôt bannis de l'Europe, si par-tout ils étoient punis.

La raison, l'équité, les loix du commerce et l'intérêt de la littérature commandent la repression de ce brigandage.

Mais la gloire, dira-t-on, doit être seule le salaire d'un écrivain. Et pourquoi? Pourquoi un auteur rougiroit-il de vendre ses découvertes, de mettre un prix à ses idées? pourquoi la nation en corps recevroit-elle *gratis*, des leçons que lui payeroit chaque particulier?

Depuis que l'argent est devenu le signe et l'échange de nos besoins, tout doit naturellement s'acheter et se vendre.

Le général, l'officier, le soldat vendent leur

sang,

sang, mettent leur vie à l'enchère. Les rois eux-mêmes se font payer; la taille, les gabelles ne sont-elles pas la paye, les gages des rois?

Un auteur rougiroit de vendre son livre quand il achète les sacremens, quand il paye la messe qu'il entend, la fosse qu'on lui creuse, et le son de la cloche qui avertit ses amis qu'il est mort!

Il est absurde de penser qu'un auteur puisse donner ses ouvrages *gratis*, quand son éducation a coûté des sommes immenses, quand, pour vérifier des faits, des dates, il s'est transporté sur les lieux, et quand, pour rendre son livre moins imparfait, ses principes plus clairs, il a fait, à grands frais, dessiner des cartes, tirer des plans.

Tous les auteurs n'ont pas, comme M. de *Voltaire*, cent mille livres de rentes.

Le plus grand nombre des écrivains composent pour vivre, et doivent écrire sous peine de mort.

Non-seulement le contrefacteur vole l'argent d'un écrivain, il lui ravit encore ce qu'il préfère à l'or, à l'argent, il lui enlève son amante la plus chérie, il lui enlève la gloire, il mutile son livre et l'arrête, pour ainsi dire, aux barrières de la postérité.

Aussi ignorant que fripon, souvent un contrefacteur ne sait pas lire, souvent sa contrefaçon est remplie d'omissions, d'erreurs; mais que lui importe, il la vend, il gagne, et son but est rempli.

Il y a plus. Quand les verroux de la Bastille se ferment sur un écrivain, qui répond au gouvernement que la Bastille renferme le coupable? Qui lui répond que ce méprisable contrefacteur a copié fidellement le livre qu'il imprime? Qui lui répond que ces blasphêmes, ces principes dangereux sortent de la plume de l'auteur......

Ce brigandage des libraires sollicite une loi sévèrement répressive. La contrefaçon d'un livre est un vol. Flétrissons les contrefacteurs, rendons leur diffamation solennelle. Que le bourreau les conduise garottés sur la place publique, qu'ils y fassent amende-honorable, et que s'adressant aux mânes des *Robert*, des *Henri*, des *Charles Étienne*, ils leur demandent pardon d'avoir déshonoré l'art de l'imprimerie.

HERMITES.

L'Espagne est inondée d'hermites. Ce sont

des gens qui, errans de ville en ville, et qui n'étant assujettis à aucune espèce de règle, font le vœux solemnel et très-bien gardé, de vivre aux dépens de qui il appartiendra.

On reconnoît ces vagabonds à une barbe longue, sale, à un uniforme de bure, à leur tête rasée, à un chapelet énorme, et à une madone de bois ou de plâtre, qu'ils donnent à baiser à tous les passans.

Ces hermites entourent les auberges; les plus timides, les plus jeunes restent dans la cour, attendent sur l'escalier; les autres entrent dans les chambres. *Dad, dad, donnez, donnez*, est tout ce qu'ils vous disent. Jamais ministre des finances, jamais quêteur capucin n'ont poussé le laconisme aussi loin.

Que ne force-t-on ces drôles à se raser, à se coiffer, à se vêtir comme tout le monde, à rester chez eux, à faire des bas, des bottes ou des paniers pour éviter l'ennui.

FLEUVES.

Excepté le Guadalquivir, l'Espagne n'a pas un seul fleuve navigable, et tous cependant pouvoient le devenir sans de très-grands frais.

Depuis Aranjuez jusqu'aux frontières de Portugal, le Tage pourroit aisément porter des bateaux. En rassemblant toutes les sources, tous les ruisseaux qui coulent des montagnes d'où descend le Manzanarès, on en formeroit un canal pour le transport des bagages de la cour; ce canal serviroit en même-tems à amener les pierres de construction. Il seroit facile d'établir une navigation fixe d'Andujar à Madrid; on pourroit en outre pratiquer une autre communication de Cadix avec l'intérieur du royaume.

Tous ces projets ont été mis sous les yeux de la cour par MM. *Gauthier* et *Mariti*, français.

C'est à des étrangers que l'Espagne doit presque tous les plans, les réformes utiles, et les connoissances dont elle a eu besoin.

La fabrique d'Aranjuez, qui fournit les plus grande glaces que l'on connoisse en Europe, a été établie par un Irlandais : ce sont des Français qui ont formé les fabriques de soie de Valence.

C'est une compagnie de Français qui se charge d'exploiter les salpêtres de l'Arragon. Ce sont des Français qui perdirent leur tems,

leurs peines et leurs fonds à fouiller dans les mines de *Guadalcanal*.

Le canal de Castille doit les premiers succès de ses travaux aux talens de M. le *Maure*, français : c'est ce même M. le *Maure* qui travaille à rendre praticables les principales routes de l'Espagne. C'est encore M. *Mariti*, qui fit, il y a quelques années, d'utiles réformes dans l'artillerie et la fonderie de canons de Séville. La marine ayant les mêmes besoins que l'artillerie, le ministère nous demanda un constructeur, on lui envoya M. *Gauthier*. C'est aussi à des étrangers que les Espagnols doivent le projet et l'exécution des canaux de Murcie et d'Arragon.

Le seul établissement utile dont les Espagnols puissent se vanter depuis un siècle, c'est une maison de miséricorde établie à Saragosse, où tous les mendians valides sont nourris et logés moyennant qu'ils filent ou qu'ils peignent de la laine. Cet hôpital a été fondé par les soins du marquis *Dagerbe*, de *don Martin Giococchea* et de *don Ramonda Pignatelli Canonica Mora*.

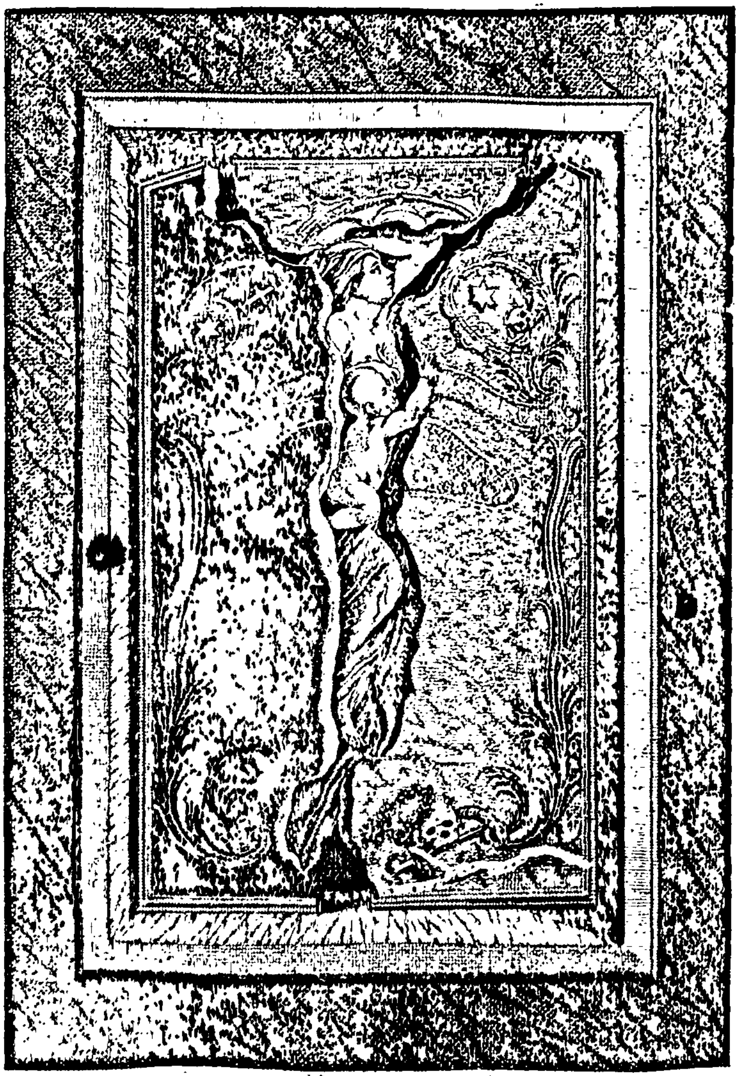
DES VIVRES.

Ce qui est essentiel à la vie n'est pas très-cher. Le meilleur pain vaut communément deux sols la livre ; la viande choisie en coûte huit : on en trouve à meilleur marché ; les œufs valent dix sols le quarteron, et le vin quatre sols la bouteille.

Le prix des légumes et celui du poisson sont aussi très-accessibles. La subsistance journalière n'a donc rien d'effrayant, et ce qui s'appelle *la vie*, le nécessaire, c'est-à-dire, la plus forte dépense du peuple, coûte deux fois moins en Espagne qu'en France.

Le mouton, frais ou salé, bouilli avec des carottes et des oignons, est la nourriture ordinaire du bourgeois et de l'artisan ; les pauvres mangent des pommes de terre.

Plus précieuse mille fois que tout l'or du nouveau monde, sois célèbre à jamais, délicieuse, abondante et bienfaisante racine ! Pomme de terre ! crois, multiplie par-tout, sois par-tout un signe sacré, un signe visible qu'il existe un Dieu qui veut que tous les hommes trouvent ici-bas de quoi manger.



TOMBEAU DE MADAME LANGHANS
inventé et exécuté par Mr. I. A. Nal dans l'Eglise Paroissiale de Hindelbanck à 2 lieues de Berne.

ENTERREMENS.

Les Espagnols n'obéissent point au précepte prudent de *Moïse : gardez vos morts pendant trois jours*. A Madrid, à Valladolid, à Salamanque, etc. pour peu que vous dormiez long-tems, on vous croit mort et l'on vous enterre.

Entr'autres exemples de cette précipitation coupable, homicide même, on cite avec attendrissement une jeune femme parfaitement belle, mariée depuis peu à un officier suisse au service d'Espagne, qui, ensevelie avant sa mort, mourut dans son cercueil.

Redemandée par sa famille, et conduite dans sa patrie, cette jeune personne fut enterrée dans un bourg du canton de Berne. Tous les voyageurs s'arrêtent là, ou se détournent exprès pour aller admirer son tombeau. Je l'ai vu, il est par terre, c'est une tombe presqu'ouverte, qui laisse voir madame *Langhans*, qui, morte en couche, qui, accouchée d'un enfant mort, le presse contre son sein, soulève la pierre brisée qui la couvre, déchire son linceul, s'élance hors de sa tombe, et va prendre sa place dans le ciel.

Ce mausolée peint tout cela. C'est le geste, c'est le mouvement, c'est le regard étonné, c'est l'ensemble de la résurrection, toute la résurrection est là.

Cette composition originale et chaude, cette conception unique, cette ode en marbre, si je puis le dire, est d'un jeune sculpteur suédois qui, après avoir parcouru toute l'Europe, et avoir animé sur son passage le bronze et la pierre, est mort dans les prisons de Londres, où il étoit détenu pour dettes.

C'est dans les pompes funèbres que l'abus du luxe paroît ici dans toute son absurdité. Plus de cent carrosses, cinq à six cents prêtres ou moines, deux mille flambeaux, voilà un enterrement ordinaire.

Par un édit tout nouveau, que la salubrité de l'air sollicitoit depuis long-tems, il est ordonné d'enterrer hors des portes. Mais pour doubler, pour tripler leurs honoraires, pour faire leur cour aux parens, les curés continuent d'enterrer dans les églises; des fossoyeurs viennent pendant la nuit exhumer le cadavre, le portent dans un cimetière pour obéir à la loi. Cette supercherie est tolérée; dans un pays où le clergé est tout-puissant, cela doit être.

Nous avons perdu l'ancienne habitude de

brûler les morts. Beaucoup de gens regrettent cet usage ; je suis du nombre de ces gens là. *Putréfaction, cercueil, vers*, ces mots font peur. Il seroit d'ailleurs si consolant de conserver, d'avoir toujours sous les yeux, de porter sur soi les cendres de nos parens, de nos amis !

Je donnerois cent louis, ma bague et ma montre, pour une bonbonière remplie des cendres de ma mère ; quelque ressemblant qu'il soit, son portrait n'est pas ELLE, n'est rien d'ELLE ; ce sont des couleurs, c'est de l'huile, c'est de la toile.

PETITS-MAÎTRES.

Ici comme par-tout, on trouve des élégans, des agréables qui, à l'exemple de leurs confrères de delà les monts, ont des chiens, des jockeis, des chevaux, des dettes, des talons rouges et la vue basse.

La fureur d'être aveugle a, depuis quelque tems, fait fortune à Madrid. De bons yeux sont devenus le partage humiliant de la canaille.

Si après avoir affoibli la force intuitive, si après avoir diminué la sensibilité optique, quelque colonne d'air fracasse, brise le tym-

pan, alors prunelle de s'éclaircir, cataracte de tomber, lorgnettes de disparoître, tout le monde verra clair, personne n'entendra plus, on n'entendra qu'avec des cornets.

Sans accident, sans colonne d'air, il suffit qu'un prince sourd séjourne à Madrid, et tous les agréables soudain seront frappés de surdité.

Il y a quelque tems qu'un grand seigneur bègue, chauve et bossu, arriva, et dans une nuit tous les dos s'arrondirent, toutes les langues s'épaissirent, et tous les cheveux tombèrent.

On a vu en France la même chose à peu-près. Quand, après ses premières couches, la reine perdit la plus grande partie de ses beaux cheveux, on vit toutes les femmes de la cour sacrifier à l'envi leur belle chevelure, et adopter la coiffure appelée alors *la coiffure à l'enfant.*

Si la peste, disoit *Gordon*, attaquoit un jour les têtes couronnées, on verroit tout le monde mourir d'envie d'avoir la peste, et ceux qui ne l'auroient pas se vanteroient de l'avoir.

MON VOYAGE A LA TAVEYRA DE LA REYNA.

La route est très-escarpée. La voiture montoit une colline, l'essieu s'est brisé; vingt pouces de plus, je tombois dans un précipice où je pourrirois déjà. Ce qui est très-rare, le *mayoral* étoit ivre.

J'ai fait le chemin tête-à-tête avec *dona Clara R...*, la plus jolie personne de Madrid. Pendant quinze heures j'ai eu sous les yeux, sous la main, le plus beau sein de toute la Castille, de toute l'Espagne peut-être.

C'est dans le couvent de *St. Just*, à trois lieues de Talaveyra, que *Charles-quint* se retira après avoir abdiqué la couronne. C'est là qu'il passa le reste de sa vie à monter des horloges, à enfiler des chapelets, et à chanter des cantiques. Les enfans chantent quand ils ont peur.

Il est question, depuis long-tems, de réformer ce monastère de *St. Just* dont les revenus sont immenses. On attend aussi chaque jour la publication d'une bulle du St. Père, qui réunira ou abolira divers couvens, de sorte que

chaque cité n'offrira plus qu'une seule maison du même ordre : levain précieux à conserver pour la perpétuité de ces institutions parasites et paresseuses !

Dans la chambre de l'auberge où j'ai couché à Talaveyrà, j'ai trouvé et j'ai vu avec plaisir le portrait d'*Henri IV* soigneusement conservé, richement encadré. *Henri IV* est partout, tout le monde l'aime.

Les plaines de Talaveyra sont fameuses par une victoire remportée sur les Impériaux.

Les journées de Salamine et de Platée, les exploits de *Marius*, la défaite de *Xercès* sont moins mémorables que la journée de Talaveyra ; mais parce que cette bataille ne s'est donnée ni à Lesbos ni à Argos, mais parce que les généraux ne s'appeloient ni *Sertorius*, ni *Pompée*, à peine en parle-t-on.

Il est donc vrai que la gloire des conquérans et des rois, reste ensevelie dans une obscurité honteuse, sans les syllabes sonores de leurs noms et de leurs pays !

Cependant ce combat fut suivi d'une si grande révolution en Espagne, que les moindres particularités en sont précieuses. Si l'on veut savoir la position des lieux, la marche des deux armées, le nombre des combattans, il

faut consulter l'*Histoire de la succession*, par le marquis de *San Philippe*.

J'ai soupé avec un protestant originaire de Nîmes qui, forcé par la misère, se fit moine, puis apostasia, est passé ensuite dans l'Amérique Septentrionale, est revenu en Espagne, où il mène une vie errante et vagabonde. Par une foule de choses que cet homme m'a dites, j'ai cru m'apercevoir que c'étoit un très-mauvais sujet, dangereux à rencontrer, bon à fuir et même à surveiller.

Dans mes différens voyages, j'ai trouvé un assez grand nombre de ces réfugiés français que la révocation de l'édit de Nantes éloigne de leur patrie. Presque par-tout la cupidité, la mauvaise-foi et l'ensemble des habitudes sociales de ces réfugiés les font généralement mépriser ; ce qui feroit croire qu'en les chassant, *Louis XIV* a fort bien fait.

A deux lieues au nord et sur la route de Burgos, on trouve une abbaye de religieuses chanoinesses. Ce monastère, qui servoit autrefois de sérail aux rois, aux infans, aux grands d'Espagne, est encore célèbre par les intrigues amoureuses de ces épouses de Dieu, qui, très-souvent, dit-on, font des enfans qui ne sont pas de lui.

MULES.

Les mules andalouses sont fort estimées, outre qu'elles sont plus vigoureuses que celles du Rouergue, du Poitou et autres provinces de France d'où les Espagnols tirent leurs mules, elles sont plus sobres, plus agiles, ont le pied plus sûr, et marchent toujours avec la timidité de la prudence.

Dans les chemins les plus escarpés, les plus raboteux on peut voyager hardiment sur les mules d'Andalousie. En traversant les Pyrénées, je montois une de ces mules; je croyois à chaque instant que j'allois tomber : *ne craignez rien*, me dit mon guide, *vous ne tomberez pas;* effectivement, j'ai fait la route sans tomber.

C'est la monture ordinaire des Espagnols, qui ne s'embarrassent guères si cet animal a la tête grosse, mal faite, presque difforme, des oreilles d'âne et le poil sale; il a le pas sûr, il mange peu, cela leur suffit.

Malgré tous ces avantages, une des premières réformes à laquelle le gouvernement Espagnol devroit songer pour le bien de l'agriculture,

seroit de prohiber l'usage trop général des mulets. Le cheval, à ne considérer que sa stature et sa beauté, mérite la préférence sans doute; mais en accordant aux mulets une supériorité de force et de sobriété, le seul défaut de ne pouvoir se reproduire devroit le faire exclure. Si dans quelques provinces d'Espagne le cheval n'est pas jugé assez fort pour résister à la chaleur, à la vivacité de l'air, à la fatigue et à l'inconvénient plus ordinaire encore de manquer souvent de nourriture et d'eau, qu'on se serve de mulets dans ces provinces, mais dans ces provinces seulement.

CHEMINÉES.

Dans tous les pays méridionaux, l'usage des cheminées est à peu-près inconnu. En Espagne on y supplée par des *brazeros* ou brasiers portatifs, qui répandent une chaleur très-égale et très-douce. On jette communément dans ces brasiers je ne sais quel bois, ou graine, ou poudre, mais cela ne produit aucune espèce de fumée et cela sent bon.

Il y a quelque tems qu'une comédienne très-jolie, écrivit au duc d'*Albe*, qu'elle

n'avoit point d'argent, que sa chambre étoit froide et qu'elle y geloit; le duc d'*Albe* lui envoya sur le champ un de ces brasiers rempli de piastres. Ces traits d'humanité ou de galanterie, comme on voudra, ne sont pas rares en Espagne. Comment s'empêcher en effet de faire un cadeau à une comédienne qui est jolie, qui n'a point d'argent et qui a froid?

ACADÉMIES.

Madrid a quatre académies.

Philippe V fonda la première au commencement de son règne. Cette date, très-rapprochée de nos jours, confirme ce qu'on a pu dire et ce qu'on a dit cent fois, que les hommes célèbres de tous les pays, soit dans les sciences, soit dans les arts, pouvoient avoir du génie sans être académiciens. *Cervantes*, *Lopez*, *Calderon*, *Solis*, *Quevedo*, *Ribera*, *Murillo*, *Velasques*, l'*Espagnolet*, en offrent la preuve.

Cette académie fut fondée pour épurer la langue et lui donner des règles fixes; son emblême est un creuset et des charbons ardens; elle a pour devise: *limpia, fixa, y da esplendor*; ELLE EPURE, ELLE FIXE, ELLE EMBELLIT.

EMBELLIT. Vingt quatre membres seulement la composent.

J'ai déjà parlé de l'académie de l'*Histoire*.

Ferdinand VI est le fondateur de l'académie des *beaux Arts*.

La quatrième est l'académie de *Médecine*; cette science a fait des progrès si lents, l'ignorance des médecins est si connue, si publique, qu'il n'est pas d'enfant qui ne hausse les épaules et qui ne sourit en entendant parler de l'*académie de Médecine*.

Il y a quelques années qu'on établit à Madrid une société sous le titre de *los amigos del pays* LES AMIS DU PAYS. L'objet de cette société, protégée par le roi, est d'encourager les arts utiles, soit par des conseils, soit par des secours pécuniaires, soit par des essais ou des observations, dont les divers membres se chargent de démontrer l'utilité aux habitans des campagnes.

Cet établissement embrasse l'agriculture et ses diverses branches, comme la multiplication des bestiaux, la filature des laines, les engrais, et les outils propres aux différentes espèces de culture dont la terre est susceptible.

On doit rendre une justice solemnelle à *Charles III*, ce roi fait tout ce qu'il peut pour

tirer l'Espagne de l'état d'inertie où l'ont réduite ses prédécesseurs : il travaille non-seulement à la police intérieure du pays, mais il s'occupe à rétablir le commerce, l'industrie, la marine et les forces de terre. Si l'ancienneté et la force des abus, si d'autres causes arrêtent le plein effet de ses efforts, il sera compté cependant parmi les restaurateurs de la monarchie.

HÔPITAL GÉNÉRAL DE MADRID, ET AUTRES HOSPICES EN ESPAGNE.

Cet hôpital est quatre fois trop petit pour contenir tous les malades. Il n'y a qu'une salle ; les convalescens, les morts, les mourans couchent ensemble.

Les lits n'ont point de rideaux ; les matelats sont de paille hachée ; le bouillon est fait avec de la viande pourrie.

J'ai vu dans le même lit, assis entre deux morts, un malade qui se portoit assez bien pour me parler, pour manger et pour s'asseoir sur son séant.

Au moment que j'entrai, on clouoit une bierre dans un coin ; dans un autre, on cousoit un linceul, une serpillère, et l'on venoit de jeter trois morts par la fenêtre.

Directeurs, sous-directeurs, commis, tous volent à l'envi, tous luttent entre-eux à qui volera le plus. A l'effronterie, à l'impunité toujours certaine de ces coquins là, il semble que le pillage et le vol sont permis.

Je l'ai dit, je le répète : aujourd'hui, comme toujours et plus que jamais, rien n'est sacré pour nous. Les infirmités, la vieillesse, l'indigence même, on la pille, on la vole jusques dans ses asyles, on en veut à ses lambeaux, à ses haillons, on veut dîmer sur son bouillon et sur les clous de son cercueil.

Le premier médecin de cet hôpital est un vieillard presqu'en enfance, et le chirurgien en chef est un barbier.

Cette classe d'hommes si utile et si dangereuse, dont les bévues sont si fréquentes, sont si funestes ; cette classe d'hommes qui devroit être si scrupuleusement examinée, ne subit jamais d'examen en Espagne. Là, débite qui veut des recettes, des ordonnances ; là, saigne, purge, tue qui veut.

Dans quel temps plus qu'e dans ce siècle, où l'on est dupe de fripons, de charlatans de tant d'espèces, le premier des biens, la santé, a-t-elle plus besoin d'être défendue contre les

attaques meurtrières de l'ignorance et de la charlatannerie?

M. *Gregori*, médecin du roi d'Angleterre, vient de publier deux traités sur les sources immédiates et véritables où l'on peut puiser les notions fondamentales de la médecine.

Les jeunes espagnols qui se destinent à l'art de guérir, devroient étudier et méditer ces deux traités. L'un de ces ouvrages a pour titre : *Lectures on the ducies and qualifications of a physician*; et l'autre : *Observation, on the characier an the conduit of a physician.* Ces deux livres, peu volumineux et faciles à traduire, se trouvent par-tout.

Disons le bien.

Depuis que l'espèce humaine est rassemblée en société, il n'a pas existé sur la terre de fondation plus respectable que la société d'*Emulation* et de *Bienfaisance* établie à Séville. Jamais on n'observa mieux les égards et le respect qu'on doit aux pauvres honteux. Tous les membres de cette institution, sont des citoyens distingués par leur fortune leur bienfaisance et la pureté de leurs mœurs.

Les familles honnêtes tombées dans l'indigence, des filles que la misère entraîneroit dans le désordre; le marchand, l'ouvrier

chargé d'enfans, les veuves, l'orphelin, et plus particulièrement l'habitant des campagnes, sont les objets de leur sollicitude. Aussi l'aspect de la misère ne frappe point les yeux d'un étranger dans les villages et dans les champs de l'Andalousie ; il n'y voit jamais, comme dans le reste de l'Espagne, des haillons hideux, des nudités dégoûtantes, et des femmes maigres, décharnées et courbées sous le poids de leurs enfans enveloppés dans des guenilles.

Aux environs de Séville, et plus généralement dans la partie nord-est de l'Andalousie, il règne un air d'abondance qui fait plaisir à voir et qui rafraîchit le sang. L'habitant le moins aisé a des habits sans trous, sans tache, de bons bas et de bons souliers. Entre Ecija et Utrera, j'ai traversé plusieurs bourgs et villages ; sur cent chemises environ qu'on venoit de laver et qui séchoient, j'en ai compté à peine trois déchirées.

L'extérieur de l'hôpital de *la Miséricorde* à Tolède, annonce le palais d'un souverain. Cette magnificence est répréhensible. La commodité, la propreté et la salubrité suffisent à des malades. L'hôpital de Tolède réunit ces avantages ; le patriotisme national le plus généreux et le régime le plus vigilant, pré-

sident à son administration. Les secours de toute espèce sont prodigués aux malades ; chacun a son lit, chaque lit a des rideaux, deux matelats ; aucune odeur quelconque, ni agréable, ni mauvaise ; quand on traverse les salles, au froid près, il semble qu'on se promène en plein air quand il gèle à pierre fendre.

Contre l'usage de presque tous les hôpitaux en Espagne, celui de *la Miséricorde* est desservi par des religieuses. Tant mieux ; je désespère toujours de la guérison d'un malade s'il n'est pas confié à des femmes. Les femmes sont plus propres que nous à soigner les malades, plus capables des soins empressés qu'ils exigent : humaines et douces, elles apportent au gouvernement d'une infirmerie des attentions scrupuleuses, des soins obligeans, des détails d'ordre et de propreté qui tiennent à leur organisation, à la combinaison de leur caractère, et que leur cœur et leur sensibilité leur dictent plutôt que la règle.

REFRESCOS.

Ce sont des goûters que les habitans de Madrid donnent assez fréquemment à leurs connoissances, à leurs amis. Ces assemblées sont fort gaies.

On sert d'abord de grands verres d'eau, qu'on porte à la ronde, et dans lesquels chacun fait dissoudre de petits pains de sucre de différentes couleurs, et de différentes formes. Le chocolat, le café, les glaces, le sorbet viennent ensuite. Des biscuits, des confitures et des prâlines terminent le *Refresco*.

Il est inoui la profusion avec laquelle ces bonbons sont distribués. Non-seulement on s'en rassasie là, mais chaque convive en remplit ses poches, son mouchoir et des cornets de papier.

Cette avidité a quelque chose de bizarre, de choquant même; et l'étranger admis pour la première fois à ces assemblées, cherche en vain la nation sobre, il ne la trouve pas.

AMES DU PURGATOIRE.

Autrefois à Rome, dit *Guichardin*, il y avoit dans presque toutes les rues des bureaux qu'on affermoit au plus offrant.

Plusieurs de ces comptoirs se tenoient dans les cabarets, et là, chaque voyageur ou passant jouoit tantôt à la courte paille, tantôt à l'as qui court *la délivrance des âmes*.

La même chose se pratique en Espagne, sous une forme différente seulement. Comme les jeux de hasard sont défendus, on ne joue plus ; mais dans toutes les églises, dans tous les quartiers, il y a des bureaux, des troncs établis exprès à toute heure du jour, et l'on peut délivrer autant d'âmes qu'on veut, à trente sols par tête.

IMPÔTS.

Rien de plus multiplié, rien de plus arbitraire que les impôts que l'on paie ; rien de plus onéreux pour le roi, de plus coûteux pour le peuple, que la manière dont on les perçoit. Depuis plusieurs années le gouvernement tâche de remédier à cette déprédation des finances, c'est en vain ; les projets naissent en foule, ils restent sur les bureaux des ministres et meurent dans leurs cartons. Le peuple continue à rester malheureux, et le roi se plaint sans cesse de n'avoir pas d'argent.

Les souverains ressemblent un peu aux enfans, jamais les uns n'ont assez d'or, jamais les autres assez de joujoux.

Cependant le cabinet de Madrid vient de supprimer l'impôt connu sous le nom d'[illegible]

vala. Cet impôt, qui pesoit sur les bénéfices très-modérés du marchand importeur, du marchand fabriquant, du marchand détaillant; cet impôt, qui exigeoit une armée de records, de commis; cet impôt, qui assujettissoit les marchands à des visites, à des recherches, à des extorsions continuelles, étoit le fléau des manufactures et du commerce. On ne peut trop féliciter *Charles III* d'avoir aboli un impôt aussi destructeur.

C'est à *Charles III* qu'on doit aussi la suppression des droits de *Tonelada*, de *Palmeo*, de *St.-Elmo*, de *Carêne*, et autres vexations qui condamnoient l'activité même à rester oisive.

AUBERGES.

Il y a en Espagne trois espèces d'auberges, la *Funda*, la *Venta*, la *Posada*.

On trouve dans la première à peu-près tout ce qu'on veut, et dans les autres le gîte seulement. Les *Funda* sont extrêmement rares, les plus grandes villes n'en ont qu'une ou deux tout au plus. Beaucoup de villes considérables, comme Tolède, Burgos, Valladolid, n'en ont point.

Les auberges de Madrid sont assez bien

fournies. Elles sont tenues par des Milanais. Des Bohémiens ou *Gaytanos* tiennent les *Venta* et les *Posada* sur les routes.

Il nous manque un livre sur l'origine des *Gaytanos* : il seroit intéressant de savoir pourquoi, comment ils sont venus en Espagne, d'où ils viennent, pourquoi les Espagnols leur accordent une confiance sans bornes.

Les uns les font sortir de la Valachie, les autres de l'Égypte ; plusieurs les font descendre d'une horde de Tartares, qui n'ayant ni feu ni lieu, et qui, après avoir parcouru l'Asie, passa en Europe, s'y fixa et s'y maria.

Je voudrois que M. de *Kéralio*, ci-devant major à l'école royale militaire, qui a fait des recherches si profondes et si heureuses sur l'origine des *Cimbres* et des *Teutons*, voulût bien nous dire ce qu'il pense des Bohémiens.

Un auteur dont je respecte le caractère, dont j'admire les talens, et qui m'honore de son estime et de son amitié, paroît conseiller au gouvernement Espagnol de chasser les *Gaytanos* à cause de leurs mœurs, qu'il dit être très-dépravées, mais sur-tout à cause de leur foi, qu'il assure être fort suspecte. Il m'est impossible d'adhérer à cette op[illegible]

Un Protestant, un Turc, un *Gàytanos*, un *Guêbre* doit par-tout vivre tranquille, protégé même tant qu'il reste paisible. La police ne doit pas s'informer de ce qu'il pense, de ce qu'il croit, et si dans sa maison il chante des pseaumes, s'il fait des ablutions, et s'il adore ou le feu, ou l'oignon, ou des crocodiles, ou le bœuf Apis.

Dès que sa porte reste close, que l'ordre public n'est point troublé par ces farces, par ces rêves qui l'amusent et qui le consolent, il faut respecter son erreur, il faut lui laisser son secret; mais s'il prêche, mais s'il dogmatise, mais s'il veut faire des prosélytes, alors, mais alors seulement, il faut le chasser et le punir.

Je ne veux pas me brouiller avec M. *Baretti*, je ne le connois point, je le crois une excellente connoissance à faire; son voyage en Espagne m'a fait grand plaisir; plusieurs de ses tableaux sont dignes de *Richardson*, de *Sterne*; mais quand il dit que toutes les Bohémiennes sont des catins, quand il dit que leur pâleur, que leur maigreur est repoussante, M. *Baretti* est, ou piqué, ou mal instruit, ou aveugle.

Les Bohémiennes ne sont point des vestales,

sans doute ; mais pour s'en faire aimer, il faut leur plaire, il faut des attentions, des soins, il faut..... M. *Baretti*, peut-être, n'avoit pas ce qu'il falloit.

Quoi qu'il en dise, au reste, les Bohémiennes sont parfaitement blanches, parfaitement jolies ; ce qui les fait particulièrement remarquer, c'est leur taille svelte, bien prise, qui a quelque chose d'aérien.

C'est dommage que des femmes aussi jolies se coiffent mal, s'habillent mal. Point de dissonnance plus frappante que la beauté mal coiffée, mal vêtue ; il vaudroit mieux qu'elle n'eût rien sur la tête, que ses cheveux fussent épars et qu'elle fut nue.

ORDRES MILITAIRES.

Les rois d'Espagne, dans leurs guerres continuelles avec les Maures, créèrent une foule d'ordres de chevalerie, soit pour récompenser, soit pour encourager leurs sujets. La plupart de ces ordres ne subsistent plus.

Les ordres existans en Espagne, sont *Alcantara*, *Calatrava*, *St. Jacques*, *Montesa*, la *Toison d'or* et l'ordre de *Charles III*.

Excepté celui de la *Toison d'or*, ces

ordres, établis pour récompenser le courage, sont tellement avilis, que les braves n'en veulent plus.

On a aboli l'ordre du *Flambeau* : il falloit le laisser subsister ; il rappeloit une époque glorieuse et touchante ; il faisoit ressouvenir des femmes de Tortose qui, aux dépens de leur vie, défendirent la ville et repoussèrent l'ennemi.

L'Espagne compte un grand nombre de *femmes-héros*. Après le siége de Leucate, les Français victorieux trouvèrent parmi les morts 44 femmes vêtues en soldat.

Tous les pays nous offrent l'exemple de femmes à grand caractère, de femmes de courage.

L'historien qui écrira un jour l'histoire des troubles de Genève, n'oubliera pas sans doute que les Génevoises vouloient se défendre, et que si on les eût crues, le lac Leman n'eût charrié au lieu d'armes et de casques, que des cadavres et des décombres.

J'offre des notes à l'historiographe de Genève. Je lui dirai ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ; j'étois là. MM. de *Lentulus*, de *Laucourt*, de la *Marmora*, de *Castelnau* y

étoient aussi, mais ils ne savent point tout ce que je sais ; mais des motifs particuliers, des considérations politiques pourront leur fermer la bouche, et rien ne fermera la mienne.

CARROSSES.

C'est depuis dix ans seulement qu'on commence à donner aux voitures une forme élégante. Ici les équipages sont traînés par des mules. Les grands d'Espagne et les titres de Castille ont seuls le droit d'en faire atteler quatre. Des traits longs (*tiros largos*) distinguent aussi les rangs. Le cocher est monté sur une mule. Chaque carrosse a néanmoins son siége, mais ce siége reste vuide depuis que le cocher du comte-duc *Olivarez*, menant son maître, révéla un secret qu'il avoit entendu.

L'IN-PACE.

Ce n'est point une fable : ce supplice existe dans les cloîtres espagnols. L'*in-pace* est un trou ; avant d'y jeter le coupable, on le conduit en plein chapitre ; on le fait mettre sur la sélette, on lui lit sa sentence ; après qu'il

l'a entendue, on le mène processionnellement avec la croix, les cierges, le bénitier, l'encensoir. On chante *le libera*, on asperge, on encense le criminel, on lui donne un pain, un pot-à-l'eau, un chapelet, un cierge béni; on le descend dans l'*in-pace*, où bientôt il meurt de désespoir et de rage.

L'*in-pace* est un supplice ancien; il étoit en usage parmi les Perses. *Cambis* fit enterrer tout vif le médecin *Apolonide*. Les Grecs connurent l'*in-pace*: *Platon* en parle. Parmi les Romains, c'étoit le supplice des Vestales. *Tite-Live*, dans sa première Décade, et *Plutarque*, dans la vie de Numa, nous ont conservé une description très-détaillée de cet odieux supplice.

PAIN.

La farine d'Espagne, quoiqu'admirable par sa blancheur, fait en général du pain cassant, mal lié, qui sèche et ne vaut rien au bout de deux jours.

La farine d'Andalousie et du royaume de Valence passe pour être plus pesante, plus onctueuse que celle des autres parties de l'Espagne. Aussi à Séville, à Cadix, à San-Lucar

de Bárameda, on mange du pain délicieux qui, tout sec, tout dur qu'il devient, fait de bon chyle et a bon goût.

Le calife *Aaron-Raschild*, si connu par son amour pour les arts et pour le bon pain, faisoit acheter pour sa table de la farine de Séville.

C'est à Horiguela, ville d'Espagne au royaume de Valence, que j'ai mangé le meilleur pain; ce n'est pas du pain, c'est du gâteau; on jureroit qu'on y a mêlé de la crême, des œufs et de la fleur d'orange.

On vante beaucoup la farine de Hongrie. L'archiduc *Joseph*, qui la préféroit à toute autre, ne connoissoit sûrement pas le pain de Horiguela, bien plus blanc et bien meilleur que le pain de Gonesse.

Lord *Chesterfield*, qui a fait une dissertation très-savante sur les farines, a oublié de parler de la farine de Valence.

Je suis surpris que les académiciens de Madrid, qui s'occupent toujours de choses si utiles, n'aient point encore songé à proposer un prix pour le mémoire qui indiqueroit, 1°. quelle est la meilleure farine pour la fourniture des armées; 2°. quelle farine faut-il

choisir pour envoyer dans les colonies; 3°. de quel bois doivent être les futailles où on la met.

Les Français ont trouvé par expérience que la farine de la Normandie et de la Guienne soutient mieux le transport sur mer; ils en tirent un avantage considérable pour la transporter dans leurs colonies.

D'après ce que m'ont dit quelques gens instruits, j'ai cru entrevoir que c'est la farine de Valence qui soutient le mieux les avaries du transport.

LANDES.

Les trois quarts de l'Espagne sont incultes, parce que les Espagnols méprisent la terre, et qu'ils croyent l'agriculture au-dessous d'eux.

De-là, ces landes qui ne finissent pas. De-là, l'indispensable nécessité où se trouve l'Espagne, de faire venir à grands frais de l'Afrique, de la Lombardie et de l'Amérique Septentrionale, des grains, du riz et autres comestibles et denrées, que les mains orgueilleuses de ses habitans refusent de lui procurer. De-là, ces marais bourbeux, putrides, (les marais de l'Arragon entr'autres) qui tuent tous les ans, par leurs vapeurs pestilentielles,

par leurs miasmes corrupteurs, beaucoup d'enfans au berceau, des garçons, des filles à la fleur de l'âge. Ainsi a péri, le mois dernier, une jeune personne charmante que j'avois vue en passant par Daroca, que j'espérois revoir à mon retour, et qui étoit morte quand je suis repassé.

L'Espagne appelle en vain les étrangers; outre qu'ils ne viennent point en assez grand nombre, le feu du climat les brûle, l'inquisition les tourmente; des impôts, des vexations de toute espèce pèsent sur eux, les accablent, leur enlèvent le prix de leur labeur. Fatigués d'un régime aussi oppresseur, révolté contre un gouvernement qui promet tant et qui ne tient rien, ces malheureux secouent avec indignation la poussière de leurs pieds, abandonnent l'Espagne, et vont porter ailleurs leur industrie et leurs pénates.

Il faut dire à la gloire de *Charles III*, depuis son avènement au trône d'Espagne, il a tout essayé, il a tout fait pour encourager l'agriculture. Sa munificence a fondé des prix, accordé des pensions, offert des indemnités: on s'attend à le voir, *Triptolême* nouveau, labourer quelque coin d'un de ses parcs; c'est le seul moyen qui lui reste pour faire remonter

l'agriculture au rang qu'elle doit avoir, au rang qu'elle a perdu, au rang usurpé depuis un siècle par les fabriques et les manufactures, ses orgueilleuses rivales.

Un roi labourer ! Eh ! pourquoi non ?

J'ai mesuré, semé tout seul, disoit CYRUS, *le grand jardin que j'ai à la porte de Babylone ; et quand je me porte bien, je ne dîne jamais sans travailler une couple d'heures avec mes jardiniers.*

Charles III imitera *Cyrus.*

On a appelé *Alphonse III* ou *IV*, (j'ai oublié lequel des deux) *l'astronome* et *l'alchymiste*; on appellera *Charles III* le *laboureur.* On a gravé sur le mausolée d'*Alphonse*, des lunettes et des phioles; on gravera sur le tombeau de *Charles III*, des grains de froment, des gerbes de bled, ou quelque symbole d'agriculture. Il vaut mieux nourrir son peuple, que de souffler des charbons, calculer des éclipses, des comètes, et se vautrer dans les cendres.

ÉVÊQUES.

Jamais ni la naissance, ni la faveur n'ouvrent, en Espagne, le chemin de l'épiscopat,

et souvent le cordelier ou le capucin est obligé de quitter son cloître pour venir occuper le siége de Séville, de Tolède, etc.

Les évêques sont en général d'une piété et d'une vertu exemplaires. Aucun luxe, aucun faste, aucune influence politique. La prière, le jeûne, l'aumône, une solitude presque claustrale.

Il faudroit traduire en toutes les langues, il faudroit faire passer dans tous les diocèses de la chrétienté, l'excellent discours du lord *Gréevil* sur les devoirs de l'épiscopat.

On a beaucoup écrit contre les évêques, on a publié mille libelles, mille pamphlets, mille feuilles volantes contre leur luxe, contre leurs mœurs, contre, contre... les contres ne finiroient pas, et jamais on n'a écrit rien de si vrai que ce qu'on lit dans le discours de lord *Gréevil*. Ce discours est de vingt pages ; quarante minutes à-peu-près suffisent pour le méditer, pour le bien lire, et c'est le style, et c'est l'onction de *Fénélon*, et tout est là.

Lord *Gréevil*, qui a écrit aussi sur la poudre à canon, dit beaucoup de mal de son inventeur, il a tort.

L'inventeur de la poudre a des droits mérités

à la reconnoissance publique. Avant la poudre n'avions-nous pas des flèches, des dards, des frondes, des balistes, des chariots armés de faulx? Que de moyens pour se détruire à petit feu! Honneur au canon, à la poudre, à son inventeur! Graces au canon, nous tombons sur le champ de bataille, nous expirons sans douleurs, sans agonie, et sans savoir que nous mourons.

DOMESTIQUES.

Les domestiques servent à table en veste et en papillottes; ils sont si sales qu'on craint de demander à boire; ils sont si laids qu'ils font peur; ils sont si rabougris, si petits, qu'ils semblent n'être point encore finis.

La valetaille est le luxe des Espagnols.

Je n'ai vu nulle part des maîtres aussi mal servis et des laquais plus lents, plus mal-adroits. Ils brisent tout ce qu'ils regardent; ils ne savent pas rouler les cheveux; deux heures leur suffisent à peine pour faire un lit: il est mal fait, il faut le refaire; s'ils portent une lettre, ils ne reviennent plus, il faut les envoyer chercher; ils n'apportent point de réponse, ils ont oublié de l'attendre ou l'ont perdue en chemin.

PÉLERINAGES.

Presque tous les habitans de Madrid, pélerins nés, pour ainsi dire, passent leur vie à aller, à revenir, à retourner à *St. Jacques de Compostelle*, à *Notre-Dame du Mont-Serra*, à *Notre-Dame des neiges*, à *Notre-Dame des sept douleurs*, etc. etc.

Ganganelli, qui jamais ne donnoit sa pantoufle à baiser sans sourire, sans hausser les épaules, vouloit abolir tous ces pélerinages. Ce pontife philosophe savoit que Dieu, la Vierge et les Saints méprisent les vagabonds; il savoit qu'il n'y a jamais eu ni pardons, ni indulgences attachés aux promenades des fainéans sur les grands chemins; il savoit que les coquilles ramassées sur les bords de la Corogne près de Compostelle, ne guérissent pas mieux la jaunisse, les maux de dents, les maux d'oreilles que les écailles d'huitres qu'on trouve à Cadix ou à St.-Malo. Des fenêtres du Vatican, ce pape avoit vu les pélerins, les pélerines sauter les haies, prendre les volailles, dérober les fruits, gâter, fouler les grains, les moissons, s'enfoncer, se cacher dans les bois, et oublier que *St. Jacques*, du haut des cieux;

les épie, les suit de l'œil et voit tout à travers les branches.

MON OISEAU.

J'ai sur ma fenêtre un oiseau charmant; l'espèce est inconnue en France. Cet oiseau est gros comme une alouette; il pèse moins, il pèse une once; son bec et sa gorge sont couleur d'amaranthe, son cou verd-pomme, ses pieds sont très-noirs et ses yeux couleur de feu. Une aigrette rose, pourpre, d'un bleu céladon, embellit sa tête: il chante à ravir. Il n'est point d'oiseau plus amoureux, plus tendre, plus passionné, plus matinal: qu'il soit jour ou qu'il soit nuit, à trois heures du matin, déjà il réveille, il approche, il provoque sa femelle. Caresses tendres, mouvemens doux, baisers timides, petits *beccos* précèdent toujours les dernières privautés.

Mon oiseau a un goût bizarre; il se nourrit communément de biscuit, de jaunes d'œufs, mais il quitte tout pour les papillons et les violettes; il niche sur du coton. Jamais je n'ai vu d'oiseau si propre; il se baigne soir et matin, et tous les jours il faut nétoyer, laver sa cage. Il est très-constant en amour; il

idolâtroit sa femelle qui, vient de mourir; depuis sa mort mon oiseau ne chante plus, ne mange plus, ne dort plus, reste tout le jour perché, immobile sur la même place, où je crains qu'il ne meurt bientôt d'amour, de regret ou d'insomnie.

Non; non; je ne veux pas qu'il meurt; je veux lui rendre la liberté, l'étendue de l'air; je veux qu'il cherche un nouveau nid, une nouvelle compagne, un nouveau ménage; je veux que mon oiseau vive, chante, fasse des petits et soit heureux.

LE COMTE D'ARANDA. MINISTRES, GÉNÉRAUX.

Le comte d'*Aranda* est le seul homme peut-être dont la monarchie Espagnole puisse s'énorgueillir à présent. C'est le seul Espagnol de nos jours que la postérité puisse écrire sur ses tablettes. C'est lui qui vouloit faire graver sur le frontispice de tous les temples, et réunir dans le même écusson, les noms de Luther, de Calvin, de Mahomet, de Guillaume Pen et de Jésus-Christ; c'est lui qui vouloit faire publier depuis les frontières de la Navarre, jusqu'aux extrémités du détroit de Cadix, que

les noms *Torquemada*, *Ferdinand*, *Isabelle*, seroient comptés à l'avenir au rang des blasphêmes; c'est lui qui vouloit faire vendre la garderobe des saints, les mobiliers des vierges, et convertir les croix, les chandeliers, les patennes, ect. ect. en ponts, en auberges et en grands chemins.

Don *Antonio de Ulloa* est un homme à voir, à rechercher, excellent à connoître, et de qui je parle ici par justice et par reconnoissance.

M. le comte *D*..... a le défaut de ne faire attention qu'aux personnes qui lui plaisent, et de compter les autres pour rien.

Je ne connois pas de ministre plus populaire que le comte de *F*.. .; le dernier manant peut lui parler, peut l'approcher, et lui dire à l'oreille ce qu'il ne veut pas lui dire tout haut.

J'aime par-dessus tout le général *G*.....; c'est un des meilleurs hommes qui ayent existé; je l'ai vu dans la rue, rencontrer un pauvre vieillard, le prendre par la main et l'aider à marcher.

Le marquis de *C*....., sordidement avare, a bientôt soixante ans, et depuis qu'il est au monde, n'a encore rien donné.

Le marquis de *la Mina* vient de mourir; tout le monde le regrette. L'histoire le placera au nombre des grands généraux. C'est le marquis de *la Mina* qui commandoit en Italie, l'armée espagnole combinée avec l'armée française, sous les ordres du prince de *Conti*. Ce fut lui qui, à la bataille *del Omo*, fit cette harangue sublime : *mes amis, vous êtes Espagnols, et les Français vous regardent.*

Le marquis de *la Mina* a laissé d'excellens mémoires sur la guerre de Sicile en 1719, et sur celle d'Italie en 1734.

IMPRIMEURS.

Depuis un siècle, l'imprimerie a fait des progrès étonnans. Tout le monde connoît, et tout le monde admire la belle édition de *Salluste*, publiée par l'infant *don Gabriel*, et imprimée par *Ibarra*.

Poinçons, matrices, fusion de caractères, papiers, tout se fabrique en Espagne.

Non-seulement à Madrid, mais encore dans plusieurs grandes villes, telle que Cadix, Valence, Cordoue, les presses espagnoles produisent chaque jour des éditions presqu'aussi belles que celle de *Salluste*.

Il faut voir les œuvres de *Vivès*, et celles de *don Thomas Iriarte*, imprimées par *Antonio Sancha*; ce sont des chefs-d'œuvre.

FILLES PUBLIQUES.

Dès que la nuit commence, douze à quinze cents catins s'emparent des rues de Madrid.

Teint brun, joli pied, cheveux noirs, grands yeux, petite bouche bien coupée, bien bordée, bien rose, vous séduit, vous succombez, vous montez et descendez, dit-on, malade.

Rien ne surpasse, à ce qu'on assure, la séduction des courtisanes espagnoles : quel dommage que ces femmes soient si suspectes, et qu'elles vous tuent souvent en voulant vous faire plaisir!

CHANOINES: L'ANGELUS.

Si le bonheur de la vie consiste à être oisif et riche, les chanoines de Madrid sont les hommes les plus fortunés de la terre. Il est vrai qu'ils doivent se rendre au chœur à quatre heures du matin; mais tous les jours ils ont

soin de faire retarder l'horloge, et quand quatre heures sonnent, il en est sept.

Jamais ni la race de Moyse, ni les enfans d'Abraham, ne marquèrent leur sabat par une immobilité si totale que celle qui glace les Espagnols aussi-tôt que l'*angelus* sonne. L'*angelus* sonne le matin à cinq heures; et le soir à six : alors personne ne bouge, tout le monde se tait, tout le monde prie et fait sa cour à la Vierge.

PAUVRES HONTEUX.

On compte à Madrid trois mille pauvres honteux; on sait leur nombre, on sait leurs noms, on sait où ils demeurent, et néanmoins ils restent pauvres.

Chaque fois que midi sonne, et qu'on songe que des milliers de malheureux ne dîneront pas faute de pain, cela fait mal.

Si j'étois riche, j'aurois toujours à ma table vingt à trente pauvres, que je nourrirois jusqu'à ma mort.

Si j'étois roi, et que dans une de mes villes quelqu'un mourût de misère, je ferois assembler tous les riches et les ferois décimer.

Tête parlante.

On montre ici une tête qui articule parfaitement : on ne perd pas une syllabe, nulle vibration, nul tintement, nul son prolongé qui empêche de distinguer les mots ; cette tête enfin parle et prononce aussi bien que nous. On l'a dit déjà, on le répète ; l'homme est un être prodigieux, quelquefois l'émule, quelquefois le rival de la nature, souvent il fait mieux qu'elle. L'espèce humaine avoit reçu seule le droit de parler ; tout, excepté l'homme, devoit se taire dans le monde ; maintenant, le bois, le marbre et l'airain parlent.

Tabac d'Espagne.

Ici, on désire du tabac de France ; pour s'en procurer, on s'expose à la mort. En France on veut avoir du tabac d'Espagne ; tel est l'empire de l'opinion. Ce qu'il y a de certain, c'est que le tabac de France vaut mieux à tous égards. Quelque mauvais qu'il soit, il est pur du moins ; et le tabac d'Espagne ne doit sa ténuité et sa couleur, qu'au *rubricata*, mine de fer, ocre férrugineux, qui renferme un

principe magnétique, dont l'analogie avec le cerveau, n'est pas encore bien démontrée.

LANGUE ESPAGNOLE.

Je puis me tromper, je crois pourtant et j'assurerois que l'espagnol est la plus belle langue qu'on parle sur le globe.

Charles-Quint disoit : *l'espagnol est la langue des dieux*. *Charles-Quint* avoit raison. Oui, cette langue vient du ciel; oui, c'est la langue *maternelle* des anges ; oui, c'est la langue favorite de Dieu : on reconnoît sa source divine à sa douceur, à ses images, à ses finales harmonieuses et sonores.

De tous les dialectes espagnols, le Castillan est le plus elliptique, le plus figuré, le plus passionné. Les trôpes de toute espèce, les images, les exclamations, les sermens animent, échauffent sans cesse la conversation d'une Castillanne.

Rien n'égale l'italien, dit-on, dans la bouche d'une Toscane, d'une Bolonoise. Il faut entendre parler une Espagnole, pour peu qu'on l'aime, qu'on en soit aimé, qu'elle soit jolie : tous les mots qu'elle prononce se gravent

dans la mémoire, et laissent dans l'oreille un son si doux, si mélodieux, qu'on croit l'entendre, qu'on croit qu'elle parle quand elle ne parle plus.

JOURS MALHEUREUX.

Les Espagnols sont persuadés que le vendredi est un jour sinistre; et quoiqu'il y ait des ordres dans tous les ports pour faire partir les vaisseaux du roi tous les jours de la semaine indifféremment, le plus grand nombre des capitaines évitent de mettre à la voile le vendredi, soit par condescendance pour l'équipage, soit qu'ils craignent eux-mêmes l'influence maligne du vendredi, soit enfin qu'ils ne veulent pas se rendre responsables de l'évènement.

C'est au peuple sur-tout que ce jour funeste inspire le plus de terreur. Quelqu'un tombe-t-il malade le vendredi, c'est le vendredi qui a conjuré le mal; quelqu'un meurt-il, c'est le vendredi qui a donné le signal à la mort d'emporter le malade; quelqu'un enfin perd-il son procès, c'est l'influence, c'est la faute du vendredi, et l'on s'en prend au vendredi.

Ce jour tant calomnié a eu pourtant beaucoup de partisans. Outre que c'est le jour de Vénus, *Sixte-Quinte* aimoit le vendredi avec passion, parce que c'étoit le jour de sa naissance, de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté, et de son couronnement. *François premier* assuroit que tout lui réussissoit le vendredi. *Henri IV* aimoit ce jour de préférence, parce que ce fut un vendredi qu'il vit, pour la première fois, la belle marquise de *Verneuil*, celle de toutes ses maîtresses qu'il aima le plus, celle qu'il ne put jamais oublier, dont il parloit cent fois par jour, et à laquelle il écrivoit ces lettres véhémentes, ces lettres passionnées, qu'on voit à Paris, dans la Bibliothèque du roi, section des manuscrits.

LES ROGATIONS.

L'usage des rogations passa en Espagne vers le commencement du septième siècle. Alors on se contentoit de jeûner, de prier; maintenant on jeûne, on prie, et l'on va dans les champs bénir les arbres, asperger l'herbe, invoquer le temps.

C'est à *S. Mamert*, fripier à Pontoise, puis curé

curé de St. Thomas du Louvre, puis évêque de Babylone, qu'on doit cette belle découverte. Avant le prélat *Mamert*, on laissoit faire Dieu, et on ne se doutoit pas que, rivale du soleil, l'eau bénite eût la vertu de fondre ou d'écarter les nuages, de hâter la végétation, de colorer les pêches, et de mûrir les prunes.

LA DUCHESSE D'ALBE.

La duchesse d'*Albe* n'a pas un seul cheveu qui n'inspire des désirs. Rien dans le monde n'est aussi beau qu'elle; impossible de la mieux faire quand on l'eût faite exprès. Lorsqu'elle passe, tout le monde se met aux fenêtres, et les enfans même quittent leurs jeux pour la regarder.

ÉDITS DU CONSEIL; ORDONNANCES DE LA POLICE.

A Athènes, toutes les loix se publioient au son du cistre et du tympanon. Le cistre commandoit l'attention, préparoit les esprits à l'obéissance, et aidoit les Athéniens à retenir la loi qu'on publioit.

En Espagne, c'est au bruit du tambour, et c'est le bourreau qui publie les ordonnances et les édits. En vain j'ai demandé, en vain j'ai voulu pénétrer la cause d'un usage aussi extraordinaire. Quelle sanction, quel poids peut conserver un édit quelconque, après avoir passé par la bouche d'un bourreau, d'un homme infâme!

Infâme! un bourreau doit-il l'être? Quelle question! L'homme qui doit dire, qui peut dire à chaque instant du jour : *Je ne puis être heureux, je ne puis être riche qu'à force de forfaits*; cet homme-là n'a point d'égal, point de semblable, n'a aucun rang dans la société; mais comme l'infamie est une peine réelle, comme il est injuste de punir un homme qui, souvent, a plus d'ame que la plupart des gens qui le fuient, et rougiroient de causer avec lui, un bourreau devroit être un scélérat à qui on laisseroit la vie, et qui, bien logé, bien nourri et condamné à une prison perpétuelle, n'en sortiroit que pour les exécutions.

Mais le métier de bourreau n'est point aisé; mais pour l'apprendre il faut du tems; mais un bourreau habile est un homme rare : eh qu'on massolle pour tous les crimes; il ne

faudra plus ni apprentissage, ni coup-d'essai, ni chef-d'œuvre, et le premier venu sera assez savant.

ARBRES GÉNÉALOGIQUES.

C'est un plaisir de voir dans toutes les chambres des gentilshommes de Madrid, l'arbre généalogique de leur famille, buriné sur une grande feuille de vélin ; on trouve cet arbre taillé, émondé, sans mousse, sans bois mort, sans aucune branche pourrie. On voit toujours à la tête de cet arbre généalogique un ministre-d'état, un général, un amiral, ect. Jamais il n'est question de l'humble artisan ou du laboureur qui a donné naissance à cet homme illustre dont on prétend descendre ; on diroit que le fondateur de la maison n'a jamais eu de père, et le plus honnête homme de la famille est presque toujours compté pour rien.

Les titres, les armoiries, sont la folie, la foiblesse des Espagnols ; et souvent un *Hidalgos* ennobli d'hier matin, est plus sûr de sa naissance que *Godefroy de Bouillon* auroit pu l'être de la sienne.

ÉDIFICES PUBLICS.

La poste, la douane, la prison des nobles, le palais de *Los consejos* sont les bâtimens les plus marquans de Madrid.

La douane, construite sur les dessins de *Sabatani*, fait un des principaux ornemens de la belle rue d'Alcala; elle est vaste, ses magasins sont commodes et bien distribués.

Le palais de *Los consejos* mérite d'être vu; la façade est noble, simple et ornée de colonnes d'ordre dorique.

L'hôtel de la poste est immense. Ce bâtiment, construit en pierres de taille, a vingt croisées de face, douze portes et cinq étages. Il étoit, dit-on, sur le point d'être achevé, quand on s'apperçut seulement qu'on avoit oublié l'escalier; il fallut tout abattre et tout recommencer.

On cite la prison des nobles comme un prodige d'architecture, je ne sais pas pourquoi. C'est une composition bizarre; le dorique et l'attique y sont par-tout confondus. Le soubassement et l'état supérieur n'ont entre-eux aucun rapport, aucune harmonie.

Et d'ailleurs, pourquoi l'architecte a-t-il interrompu l'uniformité de la décoration et le principal avant-corps du bâtiment? C'est une bien stérile abondance que cette union de différens caractères de décorations dans la façade du même édifice.

LITTÉRATURE : SCIENCES.

L'Espagnol a de l'aptitude pour les belles lettres et pour les sciences; on trouve dans presque toutes les grandes villes des universités, des bibliothèques publiques, et autres établissemens littéraires; cependant, c'est peut-être la nation la moins instruite de toute l'Europe.

Que peut-on, en effet, espérer d'un peuple enfant, d'un peuple écolier qui n'a pas le courage de mettre en pièces, de jeter au feu la férule et le martinet de ses prêtres? Qu'espérer d'un peuple qui attend d'un moine la permission de lire et de penser?

Le livre d'un protestant, traitât-il de la cuisine, du jardinage ou de l'horlogerie, est proscrit de droit, par la seule raison que l'auteur est protestant.

Tout ouvrage étranger est arrêté aux frontières. Là, une espèce de commission ou de chambre syndicale l'examine et le censure; s'il est plat et ridicule, s'il est rempli d'absurdités et de lieux communs, on le laisse pénétrer et circuler en Espagne; mais si c'est un ouvrage savant; mais s'il étincelle de vérités lumineuses, hardies, il est condamné et brûlé comme attentatoire à la religion, aux mœurs et au gouvernement.

Aussi quand la Suède, la Russie, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre et la France, toutes ces nations amies, ennemies, *rivales*, *jalouses*, brûlent *toutes*, concourent *toutes* avec orgueil à *offrir* à l'Europe *quelques* découvertes utiles et *nouvelles*, quelques ouvrages marquans et qui fassent époque, l'Espagne seule n'invente rien, ne produit rien.

Si les sciences ne fleurissent point en Espagne, ce n'est pas faute de colléges; mais la marche des études tient encore à la barbarie scholastique du quinzième siècle, et il n'est point de régent espagnol qui ne regarde encore *Aristote* comme le plus grand homme qui ait existé.

Au moment où j'écris, on trouve à Madrid et à Cadix quelques poëtes, quelques historiens, quelques beaux esprits; mais si on en

excepte *don Antonio de Ulloa*, et trois ou quatre autres savans, nés et résidans en Espagne, où sont ses mathématiciens, ses physiciens, ses naturalistes ?

M. de *Cavanillas* vient de publier une nomenclature très-fastidieuse et très-longue des littérateurs espagnols. Cette nomenclature n'offre pas un homme connu hors des murs qui l'ont vu naître. Cette assertion m'attirera sans doute le courroux de M. de *Cavanillas*, dont je connois d'ailleurs le caractère un peu acrimonieux ; cela m'est égal, je ne prétends point à l'amitié de M. de *Cavanillas*, et il n'a pas besoin de la mienne.

VINS.

Les vins d'Espagne sont l'objet d'un commerce immense, non-seulement dans l'Europe, mais aussi dans les Indes. Les Anglais et les Hollandais en enlèvent tous les ans pour plusieurs millions. La France en achète aussi une très-grande quantité, mais rarement le reçoit-elle tel qu'il est sur les lieux ; il est frelaté, dénaturé ; les commissionnaires même nous l'envoyent déjà altéré, beaucoup moins cepen-

dant que celui qu'on vend en France, dans lequel on fait entrer une foule d'ingrédiens mal-sains et mortels.

Autant le véritable vin d'Espagne est bienfaisant et salutaire, autant il faut se défier de ces poisons travaillés, que nous vendent au poids de l'or, les restaurateurs et les limonadiers.

La qualité des vins d'Espagne varie suivant les cantons; les uns sont doux, délicats; les autres sont chauds, violents, capiteux; presque tous offrent un bouquet exquis et portent l'odeur du muscat.

Les vins d'Espagne les plus généralement estimés, sont ceux de *Saragosse*, de *Huesca*, dans l'Arragon, celui de *Colmenar* dans la Castille, d'*Alicante* dans le royaume de Valence, de la *Malvoisie* dans la Catalogne, de *Peralta* dans la Navarre, de *Rancio* dans la Gallice.

Le *Xerès*, le *Malaga*, le *San-Lucar*, le *Tinto* croissent dans l'Andalousie.

La Biscaye et le royaume de Léon n'ont point de vignes.

COMPLIMENS.

En s'abordant, nos ancêtres s'embrassoient et disoient : *Dieu vous garde.* En France, les lettres-de-cachet sont encore terminées par *je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.* En Espagne, on termine les lettres missives, les billets, les *esquelas* par cette formule : *Dios guarde a usted.* Les complimens espagnols n'ont point changé depuis l'expulsion des Maures. Dans une assemblée de cent personnes, chacun s'aborde maintenant comme on s'abordoit alors, en se disant : *Je me réjouis de voir que vous vous portez bien ; Me allegro de ver che usted sta bueno ;* et l'on répond : *Viva usted muchos anos, mille anos ; Vivez beaucoup, vivez long-temps.*

Cela rappelle un trait assez plaisant. Un Espagnol héritoit d'un oncle riche, dont on lui lisoit le testament, et à chaque article l'héritier reconnoissant s'écrioit en sanglottant : *Mio tio, viva usted muchos anos ; mon cher oncle, vivez long-temps.* Le cher oncle étoit enterré de la veille.

LEGS PIEUX.

Tout le monde ici se fait enterrer en habit religieux : on habille les hommes en capucin ; les femmes en visitandines, et les filles en sœurs grises.

Outre l'habit, on charge le mort de cordons, d'*Agnus*, de rosaires qu'on lui attache au col, aux bras, et dont on remplit ses manches, son capuchon et ses poches.

Barriolé de reliques, un Espagnol ne meurt point tranquille : pour mourir en paix, pour mourir content, il faut encore qu'il fasse des legs. Aussi dès l'instant qu'un Espagnol riche est dangereusement malade, deux ou trois escouades de moines quittent leurs cellules, et viennent tour-à-tour monter la garde auprès de son lit. Là, les oreilles rebattues d'*enfer*, de *feu*, de *pénitence*, de *colère*, pour éteindre les flammes et chasser le diable, le malheureux moribond dépense tout son bien en *obits* quotidiens, hebdomadaires, annuels, et meurt étourdi, inondé de menaces, de prières et d'eau bénite.

Le plus souvent, ce ne sont pas les médecins

qui tuent ces malades. Tel homme ne mourroit pas sans ses gardes, sans leur bruit : une ou deux heures de sommeil pourroient le guérir ; mais pour son bien, il ne faut pas qu'il guérisse, il faut qu'il meure, et qu'il meure comme un imbécille, avec un capuchon enfoncé jusqu'aux oreilles.

Promoteurs des flammes éternelles, moines, désormais restez dans vos cloîtres, ne venez plus hâter, attrister nos derniers instans : c'est vous qui conjurez, appelez la mort ; c'est vous qui triplez, centuplez l'horreur qu'elle cause, le mal qu'elle fait ; c'est vous qui nous faites mourir souvent de la seule peur de mourir.

DETTES.

Pour douze francs un débiteur, en Espagne, est traîné dans un cachot ; c'est le gouverneur de la ville qui signe l'ordre.

Si un ordre pareil se perdoit dans les bois, et qu'un tigre l'y trouvât et le pût lire, ce tigre ne diroit-il pas : *Mais ces hommes, que notre nom seul fait frissonner, sont mille fois plus féroces et plus cruels que nous.*

On lit dans le voyage de *Jonathan Carver*

dans l'Amérique Septentrionale, que les Indiens éloignés des colonies européennes, n'ont jamais pu concevoir quel usage nous pouvions faire de notre argent. Que diroient-ils, s'ils savoient que la considération publique, la iberté et quelquefois même la vie d'un homme tiennent à un écu?

DE LA SIESTE OU MÉRIDIENNE.

Depuis une heure jusqu'à trois, les rues de Madrid sont désertes, tous les travaux cessent, les ateliers se ferment, et tout le monde va se coucher.

Quand il fait beau, le roi va à la chasse en sortant de table; quand il pleut, il se couche et dort entouré de ses gardes qui dorment aussi.

De temps immémorial la sieste est de mode en Espagne. Les Espagnols ont hérité des Sarrazins et des Maures un invincible penchant pour le sommeil : penchant qu'on a tort d'attribuer à la chaleur du climat. Dans la Cafferie et sur les côtes de la mer Vermeille, il fait neuf fois plus chaud qu'à Madrid; et les Caffres, et les Topinamboux et les Nègres brûlés de la zône Torride dorment communément très-peu.

Ce sont les médecins qui recommandent expressément la méridienne ; ce sont eux qui disent aux Espagnols : *dormez souvent, dormez long-temps*. Ce sont eux qui assurent que *Galien* se couchoit après dîner, et qu'alors *Hypocrate* lui-même dormoit toujours une heure ou deux.

Hypocrate et *Galien* dormoient ou ne dormoient pas, je n'en sais rien ; ce qu'il y a de sûr, c'est que l'usage de la sieste est fort ancien. On sait qu'*Auguste* faisoit la méridienne ; mais on sait qu'*Auguste* dînoit fort tard, que l'aurore souvent le retrouvoit à table, et qu'alors complettement ivre, *Auguste* avoit raison d'aller se coucher.

Mais les Espagnols qui dînent à midi, qui mangent peu, ne boivent guères, feroient très-bien de se promener ou de danser en sortant de table.

C'est l'avis de M. *Tissot*. Dormons donc, dormons très-peu ; vivons toute notre vie, et pendant trois semaines que nous avons à vivre, ne dormons pas, ne soyons pas morts pendant quinze jours.

AVARES.

L'avarice est le penchant favori des Espagnols. S'il étoit un pays où l'on pût dire que l'argent est devenu une partie de nous-mêmes, ce seroit en Espagne, où l'on trouveroit beaucoup de gens qui aimeroient mieux se faire tirer du sang, que de donner un quart de piastre.

Alphonse, roi d'Arragon, l'homme le plus généreux de son temps, avoit l'avarice en horreur. Quand il apprenoit que quelque avare se distinguoit par sa parcimonie, il le faisoit appeler, et l'obligeoit, tantôt à donner tout ce qu'il avoit amassé, tantôt à porter, toujours courant, deux quintaux d'argent dans un endroit indiqué; tantôt il lui faisoit attacher sur la tête un grand chapeau d'or massif, qu'il gardoit dans son cabinet, et condamnoit cet harpagon ainsi coiffé, à se promener au soleil pendant la canicule, depuis midi jusqu'à trois heures.

NOUVELLE INVENTION.

Palombinos, savant portugais, vient d'imaginer un vaisseau qui peut voguer sans le secours du vent; il est sans mâts, sans voiles,

sans cordages. Il ne prendroit pas plus de six pieds d'eau : un enfant le feroit manœuvrer.

L'inventeur de ce bâtiment est un homme de génie, très-pauvre ; le gouvernement ne l'encourage pas, et son vaisseau reste en carton.

Il est inoui le très-grand nombre d'inventions qui, faute d'encouragemens, restent dans le porte-feuille de leurs auteurs. Le génie n'est nulle part assez payé.

Fontenelle a dit : *Si j'avois toutes les vérités dans la main, je ne l'ouvrirois pas pour les donner.* *Fontenelle* avoit raison ; le monde est un malade ingrat, ou mieux encore, un enfant qui bat sa bonne, qui lui dit : *prenez garde, Lolo, vous allez tomber.*

TEMPLES.

Les temples de Madrid sont d'une magnificence extrême ; l'or et l'argent brillent sur les lambris, sur les autels, pendent aux voûtes, et l'on pourroit bâtir une ville superbe des trésors cachés dans les sacristies.

Après la bataille de Saragosse, le lord *Stanhope*, qui commandoit les Anglais, alla

voir le trésor de Notre-Dame du Pilier. Il disoit en sortant de l'église : *Quand les trésors de tous les souverains de l'Europe seroient réunis, ils ne vaudroient pas la moitié de celui-ci.* Ce trésor passe en effet pour le plus riche de tous les trésors connus. On y voit quatre anges d'argent, dont les ailes sont d'or et semées d'étoiles de saphirs. La couronne de la Vierge est d'or massif; son collier, ses bracelets et ses aigrettes sont évalués cinquante millions.

Il y a dans le trésor une infinité de têtes, de bras, de jambes d'or et d'argent, donnés à la Vierge en paiement de ses miracles.

Mais toutes ces richesses ne sont rien en comparaison de la grande custode, dont on se se sert pour porter la grande hostie le jour de la fête-dieu. La circonférence du soleil et de ses rayons est aussi grande qu'une des roues de mon cabriolet. Les rayons sont d'or massif et couverts d'émeraudes. Le calice est sur un piédestal d'argent, de la hauteur de trois pieds. Toute la custode pèse cinq cents livres, et est posée sur un socle doré. Aucun orfèvre, aucun joaillier n'a pu évaluer cette custode. C'est un présent d'un archevêque de Séville. Personne ne devinoit comment cet

archevêque

archevêque avoit pu ramasser autant d'argent : on a su qu'un de ses frères qui mourut au Pérou, lui laissa des sommes immenses.

Quelle mine à exploiter que la sacristie de Notre-Dame du Pilier, de Notre-Dame de Lorette, de toutes les madones du globe chrétien !

Exploitons ces mines, et cessons d'enfermer Dieu entre quatre murailles. Toute d'or, toute vaste que soit une église, c'est un cachot, c'est une crêche pour lui. Changeons la destination de nos temples : donnons-les à la misère, à la vieillesse, qu'ils deviennent des hôpitaux. Assemblons-nous tantôt dans une plaine, tantôt au pied d'un rocher : là, une fois par mois, prions, chantons, faisons retentir les airs du chant de nos hymnes ; les autres jours travaillons, occupons-nous, oublions, pour ainsi dire, l'existence de Dieu.

ESCROCS AU JEU.

Autrefois, les jeux de hasard étoient sévèrement défendus. La religion même s'unissoit au gouvernement et à la police pour surveiller et punir les joueurs.

Tout joueur étoit déclaré hérétique, excommunié et dénoncé à l'inquisition.

Quoiqu'existantes encore, ces lois sont méprisées aujourd'hui, tombées en désuétude. Ainsi, malgré les foudres de Rome, les carreaux du Vatican et la *Ste. Hermandad*, les joueurs et les escrocs fourmillent à Madrid.

Malheur à l'étranger qui, sans recommandation, sans connoissances, n'a d'autres passe-temps que les tables-d'hôtes et les cafés. Bientôt il est entouré de fripons, bientôt il devient leur proie, bientôt il n'a plus ni argent, ni bijoux; il est dépouillé.

L'infidélité au jeu n'est nulle part assez décriée, assez punie. Notre dépravation a, pour ainsi dire, accordé des lettres de grace à tous ces fripons. La seule justice qu'on fasse d'eux, c'est de les éviter, de les fuir, et de tâcher de n'être point leur dupe, ce qui ressemble moins au mépris qu'à une précaution.

Étrange et coupable contradiction dans nos mœurs! La loi punit, enferme, envoie aux galères le malheureux qui, par besoin ou par oubli, tue un lapin ou une caille; et la loi ne prononce aucune peine contre l'escroc qui vole cent mille écus.

C'est à l'opinion qu'on dénonce cette lacune du code pénal ; c'est à elle à remplir près de la société, près des mœurs sa mission régénératrice ; c'est à elle à signaler, à flétrir les escrocs, et à les attacher au poteau de la morale publique.

Veille des grandes Fêtes.

Il est amusant de voir le peuple faire, la veille des grandes fêtes, le siége des églises et celui des confessionaux.

Il seroit difficile de compter les coups de pieds, les soufflets qui se distribuent en moins d'un quart-d'heure. Ce qui complette la bizarrerie de cette scène divertissante, c'est l'arrivée d'un grand ou d'un *hidalgos*, qui, suivi d'un laquais portant un coussin, fend la foule, sépare les combattans, entre le premier dans le confessional, où, à genoux sur un carreau, il peut se confesser à son aise et se repentir commodément.

Les desseins de Dieu sont *impénétrables*, son ciel est à lui, il peut appeler à lui qui bon lui semble. Mais le Musulman qui s'enrhume en criant *alla*, *alla*, et le Talapoin qui s'enfonce des épingles dans les fesses, et le

Marabou qui marche à cloche-pied, me paroissent aussi dignes d'habiter les voûtes célestes, que le dévot espagnol qui se fâche tout rouge, qui se bat en attendant l'absolution.

GALLIONS.

Les Espagnols appellent *Gallions*, ou plus communément *vaisseaux de registre*, les bâtimens qui vont, deux fois par an, au Pérou chercher de l'or et de l'argent. On les décharge à Porto-bello. Les marchandises sont transportées par terre à Panama et de-là à Lima, par mer. Les *Gallions* reviennent à Cadix de la même manière et par le même chemin.

L'arrivée des *Gallions* cause une joie universelle ; on illumine les cités, on tire des feux d'artifice ; on chante même le *Te deum*. Presque tous les jours le *Te deum* est chanté en Espagne ; tantôt c'est pour la rentrée d'un convoi, tantôt pour la prise d'un village, tantôt pour la naissance d'un enfant, *d'un prince*, qui souvent meurt le lendemain, tantôt c'est la messe des morts de trente mille soldats restés sur le champ de bataille. Est-ce bien là un sujet de *Te deum?*

Qu'on tire le canon comme font les Anglais

en pareil cas, cela est naturel. Instrument de destruction, signe profane, le canon peut être employé à marquer la joie du meurtre, comme il l'est à le commettre.

Le lion rugit quand il se jette sur sa proie, il rugit quand il la dévore, il rugit après l'avoir dévorée.

Mais des bouches destinées à faire retentir nos temples d'hymnes et d'actions de graces, faut-il les forcer à partager notre horrible joie ? Faut-il les rendre complices de nos fureurs ? Faut-il les contraindre à célébrer des triomphes, à chanter des massacres sur lesquels ils doivent gémir ?

CHASSE.

Excepté le jour de Pâques et le vendredi saint, le roi chasse tous les jours de l'année.

Quarante à cinquante gardes-du-corps sont obligés à le suivre au grand galop. Tant pis pour celui qui se tient mal à cheval ; il tombe, il est foulé aux pieds des chevaux, il se casse un bras ou une jambe, quelquefois il a le bonheur de se tuer, c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux.

CHARTREUSE PRÈS DE MADRID.

Le couvent est au milieu d'une plaine, la maison est seule, toute neuve, bâtie en briques, solidement construite, et entourée d'un mur et de sycomores.

Lorsqu'un étranger vient au couvent, on lui montre l'église, les cellules, les cloches et les tombes. Ces chartreux, leurs voix lentes et sépulcrales, leur pâleur, leur maigreur, tout fait penser dans ce couvent au Très-haut, à la mort. Cette nuit je n'ai vu que la mort, cette nuit, mes parens, mes amis, mes camarades, qui n'existent plus, remplissoient ma chambre : ma mère étoit assise sur mon lit. Je me rappelle le jour, l'instant qu'elle mourut. Quatre heures sonnoient : c'étoit au mois de novembre, le temps étoit couvert, il faisoit froid, je jouois avec ma sœur, c'étoit un dimanche, ma mère étoit morte, je l'embrassois, je l'appelois, je croyois qu'elle dormoit; en voyant tout le monde pleurer je pleurois aussi.

Aux environs de Madrid, les monastères se touchent.

A cent pas des chartreux, on trouve un magnifique couvent de cordeliers.

Contre l'usage des ordres mendians, les cordeliers sont fort riches en Espagne. Mais il faut leur rendre justice, malgré leur opulence ils sont fort humbles, car ils continuent à mendier.

J'avois une lettre pour le gardien, homme instruit, homme de mérite, que la cour vient de nommer au siége éminent de Burgos. J'ai dîné, soupé et couché dans le couvent. Douze moines, cinq frères lays le composent, et il jouit de cent mille livres de rentes.

L'*Arioste* avoit raison de dire que la concorde habitoit rarement les cloîtres. Ces bienheureux se déchirent, se détestent, se jalousent comme s'ils étoient des hommes.

A deux petites lieues du couvent, j'ai été, pour ainsi dire, témoin oculaire du siècle d'or; j'ai vu une noce de village. Rien au monde n'est aussi gai que ces fêtes rustiques. Tous les fronts sont épanouis, tous les cœurs, tous les sens sont dans la joie, ne sont que joie. On croit avoir passé la porte d'ivoire, on croit habiter l'Élysée, être entouré d'ombres heureuses, et que l'éternité a commencé.

LETTRES-DE-CACHET.

Tout le monde connoît ce qu'on appelle en France *donjons*, *châteaux*, *forts*, *citadelles*, *etc.* En Espagne c'est comme chez nous. Il y a des prisonniers d'état, des porte-clefs, de larges fossés, des murs épais, et enfin des donjons en règle. Il y a aussi des lettres-de-cachet signées : *Io el rey* (*moi le roi*), et plus bas, *Musquitz*.

Ces châteaux sont des lieux de plaisance en comparaison de nos citadelles. Les prisonniers sont bien logés, bien nourris, et peuvent se promener du matin au soir sur une vaste plate-forme qui commande tous les environs.

Les commandans de ces châteaux passent pour être les meilleurs gens du monde.

L'air renfermé donne quelquefois de l'humeur ; mais si, comme je n'en doute pas, MM. *Linguet* et de *Mirabeau* ont dit vrai, j'ai été plus heureux qu'eux dans mon exil. J'ai passé un quartier-d'hiver à Lourde ; et, graces à la belle vue, au bon air, graces à M. de *Maignol*, commandant du château, le temps m'a tout au plus duré vingt-quatre heures.

Et pourtant j'ai quitté Lourde, je suis parti de Lourde sans faire d'adieux, je ne sais pourquoi ; j'y étois bien ; je m'en suis souvent repenti. M. de *Maignol*, je vous en prie, ne m'en voulez plus.

Un soldat fut mis au cachot. Depuis, on l'a envoyé ailleurs ; je voudrois bien savoir où il est, je serois bien aise de lui faire un petit présent ; je voudrois bien qu'il sût que je songe à lui, je voudrois qu'il sût mon adresse, qu'il m'écrivît, et sur-le-champ je lui répondrois.

LÉGUMES.

Tous les légumes en général valent beaucoup mieux en Espagne qu'ils ne valent en France ; les asperges sur-tout, sont énormes, et ont un goût délicieux.

Une chose extraordinaire, c'est que les oignons et autres plantes bulbeuses, qui exigent par-tout ailleurs une terre sèche et légère, croissent mieux en Espagne dans un terrein mou et aquatique.

Vous tous qui aimez à dormir, paresseux habitans de Madrid, faites comme moi, levez-

vous avec l'aurore, venez réveiller les oiseaux, venez avec moi vous promener au marché : là, nous jouirons d'un coup-d'œil ravissant; nous verrons des fruits, des fleurs de toute espèce; nous verrons des paysannes un peu brunes, un peu brûlées, il est vrai, mais faites à peindre, et charmantes à regarder par-derrière.

On regrette seulement que ces paysannes tressent et attachent leurs cheveux, sur le sommet de la tête; cela n'a point de graces, et j'aimerois presque mieux qu'elles portassent une bourse, ou qu'elles eussent une queue.

MARIAGES.

Tous les ans, à Sparte, les femmes fouettoient dans le temple de Vénus tous les hommes qui ne se marioient pas. Si cette loi de *Licurgue* renaissoit en Espagne, Madrid ne pourroit fournir ni assez de bras, ni assez de verges pour fouetter les célibataires.

L'Espagne est le pays où l'on se marie le moins. On peut voir par les registres des paroisses, que le nombre des mariages diminue chaque année. Dans dix ans on se mariera

bien moins encore ; bientôt on ne se mariera plus, on prendra successivement une, deux, trois maîtresses, on les gardera aussi longtemps qu'elles seront jeunes et jolies, et qu'elles inspireront des désirs ; on les quittera quand elles ne plairont plus. Les noms de pères, de mères, d'époux, d'enfans, passeront de mode, on ne saura plus ce qu'ils voudront dire, et le gouvernement sera le père commun.

La vieille Castille est, à proportion gardée, la province de l'Espagne où l'on se marie le moins ; et encore ceux qui se marient, prennent tant de précautions pour ne pas faire d'enfans, qu'ils n'en font pas.

Il faudroit qu'en Espagne et par-tout, le mariage devînt un contrat civil, qu'on pût renouveler ou rompre tous les ans. Si l'on se convenoit au bout de l'année, on resteroit marié ; si l'on ne se convenoit plus, chacun reprendroit ce qu'il a apporté, on se pourvoiroit ailleurs, et les enfans se partageroient. Parmi les enfans, la mère choisiroit ceux qui lui plairoient ; comme c'est elle qui a la peine de les porter, que c'est elle qui souffre en les mettant au monde, ce choix lui appartient de droit.

Si, au moment que le mariage devroit se

renouveler ou se dissoudre, la femme se trouvoit grosse, on attendroit qu'elle accouchât.

FRAISES.

On s'est beaucoup moqué de l'usage des fraises ou *godilles ;* on ne savoit pas que les Espagnols les inventèrent pour cacher les goëtres auxquels ils sont fort sujets.

Huffman, qui prétend que le goëtre est une maladie très-moderne, se trompe. Outre que *Strabon* et *Tacite* nous apprennent que de leur temps il y avoit parmi les peuples des Gaules et de l'Allemagne, un nombre infini de crétins, on lit dans *Procope,* que *Domitien,* qui avoit un goëtre, avoit inventé, pour le cacher, une sorte de hausse-col qui lui couvroit les oreilles, le col et le bas du menton.

Le prince-évêque de Sion devroit bien engager les habitans du Valais à porter des hausse-cols coupés sur le modèle de celui de *Domitien ;* alors on ne verroit plus à St. Maurice, à Pfin, à Leuck et dans tout le Valais, ces goëtres énormes qui font peine à voir, qui ôtent l'appétit, qui attristent le paysage, et gâtent les charmans points de vue que le Valais met incessamment sous les yeux.

SOBRIÉTÉ DES ESPAGNOLS.

Tel Espagnol qui jouit de quatre à cinq mille livres, se nourrit de champignons, de miel, d'escargots et d'œufs brouillés. Tel autre ne mange absolument que de la soupe ; et quelle soupe encore ? de la soupe à l'eau, à l'huile. *Médor* n'en mangeroit pas ; *Médor*, c'est mon chien.

A Dieu ne plaise que je condamne ici la tempérance des Espagnols ! Je m'en garde bien, je les félicite au contraire : la tempérance est une vertu ; et moi aussi je suis tempérant, j'en dors bien mieux, je me porte mieux, je vivrai plus. Rien de si commun qu'un vieil avare, parce qu'il mange peu.

LE PRADO.

De toutes les promenades de Madrid, le Prado est la plus généralement fréquentée. C'est là que tous les dimanches, quand il fait beau, les femmes vont étaler leur parure, et que les hommes vont admirer ce que la nature a fait de mieux pour embellir, pour égayer notre vie, qui, sans les femmes, seroit une sotte chose.

Le Prado est orné d'allées et de fontaines. C'est dommage qu'on l'arrose mal, qu'il y fasse beaucoup de poussière, et qu'on y rencontre sous tous les arbres, sur tous les bancs, des grouppes de catins qui, augmentant à chaque pas qu'on fait, semblent sortir de dessous terre.

Dans une ville bien policée, les catins devroient avoir une promenade particulière; on devroit aussi leur assigner une place aux spectacles, un banc à l'Eglise, et pour demeure un quartier séparé. Cet usage étoit autrefois établi en Angleterre; on ne sait trop pourquoi *Henri VIII* l'abolit. Sous les règnes précédens, les filles publiques demeuroient toutes au faubourg de Southwarck. *Henri II* avoit rendu une ordonnance très-sage au sujet de ces filles. On peut la voir dans la description de Londres, par *Stow*.

LA PLACE MAYOR.

Cette place, fameuse dans les annales de la ville de Madrid, cette place, dont les Espagnols parlent avec tant de complaisance et d'enthousiasme, a usurpé sa réputation. C'est une place d'une médiocre grandeur, très-irrégu-

lière, et dont l'enceinte est formée par des bâtimens fort communs.

La place *mayor* sert de théâtre aux combats des taureaux; c'est là qu'on célébroit autrefois les auto-dafés. On y voit quelques édifices publics. On y trouve quelques restes d'architecture gothique : c'est peut-être ce concours de circonstances qui a obtenu à cette place l'épithète de *merveille* que lui donnent les Espagnols, épithète que n'entend point un étranger sans hausser les épaules, ou du moins sans sourire.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols devroient respecter cette réputation bien ou mal fondée, et ne pas déshonorer leur plus belle place par le spectacle hideux des exécutions.

Que je serois fier, disoit *Cicéron*, quelle gloire pour moi, combien mes prédécesseurs me porteroient envie, si mon consulat devenoit l'époque où Rome verroit disparoître de ses environs, ces croix, ces roues, toutes ces pierres diffamatoires et autres signes patibulaires qu'on rencontre sur les grands chemins!

Qu'eût dit l'orateur romain s'il eût vu dans la ville même de Rome, ces gibets permanens

qui, en Espagne, en France et ailleurs, déshonorent les places publiques?

PERROQUET.

Catherine de Médicis avoit un perroquet qui retenoit tout, répétoit tout, parloit et prononçoit aussi bien qu'un homme, c'étoit quelquefois à s'y tromper.

J'ai vu à Madrid, chez le consul d'Angleterre, un perroquet qui a retenu une foule de choses, un nombre incroyable de contes, d'anecdotes, qu'il débite, qu'il articule sans hésiter. Il parle espagnol, il écorche le français, il sait quelques vers de *Racine*, le *Benedicite* et la fable du corbeau. Il a coûté trente louis. On ose à peine suspendre sa cage aux fenêtres : lorsqu'il y est, qu'elles sont ouvertes et qu'il fait beau, ce perroquet ne déparle point; il dit tout ce qu'il sait; il apostrophe tous ceux qui passent (excepté les femmes); il parle politique; en prononçant le mot *Gibraltar* il rit aux éclats, on jureroit que c'est un homme qui rit.

Toi qui refusois de l'intelligence aux bêtes, *Firmien Lactence*, si tu entendois parler ce perroquet, tu serois confondu!

CONFESSEUR

CONFESSEUR DU ROI.

On se rappelle encore le crédit dont jouissoient auprès de *Philippe V* et de *Ferdinand VI*, les moines d'*Aubenton* et *Rabago*. On ne songe point sans indignation à l'abus criminel qu'ils en ont fait. *Rabago* sur-tout, est en horreur, et son nom est presque sur la même ligne que le nom abhorré de *Torquemada*.

Heureusement les temps sont bien changés, le crédit du confesseur est très-borné, presque nul. Le confesseur de *Charles III* est un franciscain; et quoiqu'il réside à la cour, quoi qu'il entre chez le roi quand bon lui semble, sa jùridiction ne passe point les limites du tribunal de la pénitence.

Au commencement de la dernière guerre, on a vu ce franciscain vouloir se mêler des affaires du gouvernement; mais *Charles III* aussitôt lui parloit d'autres choses ou lui tournoit le dos.

BIBLIOTHÈQUES PARTICULIÈRES.

Il y a un an qu'on imprima chez *Nicolaï*, libraire de Berlin, un ouvrage allemand composé par *Haller*. Cet ouvrage contient des

conseils excellens pour former une bibliothèque, peu nombreuse mais bien choisie. *Haller*, comme chacun sait, avoit du génie, avoit du goût, avoit la tête parfaitement organisée. Il honoroit le canton de Berne sa patrie. Les Espagnols amateurs de livres, devroient acheter cet ouvrage.

J'ai parcouru les bibliothèques de quelques Espagnols riches et érudits ; j'ai feuilleté un très-grand nombre de volumes, et j'ai vu partout des livres de rebut, des livres de la basse, de la très-basse littérature.

Chez don *Henriquez M****, cependant, j'ai trouvé plusieurs auteurs connus : *Pascal*, *Montesquieu*, *Corneille*, *Labruyère*, *Cartaud*, *Rousseau-Héloïse*, *Voltaire*, *Marmontel*, *etc. etc.*

Ce nest pas que je me déclare le champion de *Montesquieu*, de *Pascal*, *etc.*

Montesquieu n'a pas osé dire tout ce qu'il savoit ; *Montesquieu* est un écrivain pusillanime, est un enfant qui sait sa leçon, mais la dit mal, la bégaye, en passe la moitié parce que son régent lui en impose.

Pascal étoit un fou, un maniaque amoureux de Dieu, à qui sa passion avoit tourné la tête.

Jamais *Voltaire* n'écrivit d'âme, tous ses

livres sortent de sa mémoire, de sa tête ; la postérité ne lira que *Mahomet*, *la Pucelle*, *l'Epître à Uranie*, et *Candide*. Une chose étonnante, incroyable même, c'est que *Voltaire* croyoit tout ce qu'il nioit, adoroit Dieu, craignoit Dieu, prioit, se prosternoit en cachette, faisoit semblant d'être athée. La peur du diable lui donnoit la fièvre ; l'impiété a aussi ses poltrons.

Il est malheureux que *Corneille* ait écrit en vers. Quelque beaux que soient des vers, la poésie n'est qu'une traduction, qu'une copie. La prose est le premier jet, la prose, l'original. Le génie conçoit, jette en prose ; il est épuisé, il est éteint quand il traduit en vers.

On convient que *Labruyère* est le premier écrivain de son siècle ; néanmoins *Labruyère* étoit froid, étoit sec. On parieroit que *Labruyère* n'aima jamais, ni les enfans, ni les oiseaux, ni les fleurs, ni l'odeur du foin coupé, ni à entendre pendant la nuit le son de la vielle.

Marmontel a mis du pathos et de l'esprit jusques dans *Annette* et *Lubin*. Son *Bélisaire* est une capucinade, un mauvais sermon prêché par un athée devant l'académie française.

Boulanger fut le premier qui osa porter le scalpel sur les membres du grand animal. *Boulanger* osa le premier ouvrir, disséquer la terre, la sonder, l'interroger, et arracher à la nature des secrets qu'elle avoit juré, pour ainsi dire, de ne confier à personne.

Après *Job*, *Lucrèce*, *Klopstoch* et *Richardson*, *Cartaud*, à peine connu, *Cartaud* que personne ne cite, est un des plus grands écrivains qui aient existé.

Il y a cinquante ans environ, que *Cartaud* écrivoit ses *Réflexions sur le goût*. Déjà *Cartaud* avoit deviné les grandes masses du style; déjà *Cartaud*, en écrivant, peignoit, faisoit de la musique, traçoit ses mots avec du feu: *c'est comme* CARTAUD *qu'il faut écrire.*

Rousseau fut un homme étonnant, qui vécut dans un siècle indigne de lui.

Don *Pedro L****, avoit une bibliothèque choisie, considérable, ouverte aux curieux, et qu'il vendit ces jours derniers. Don *Pedro* ne veut plus lire: il fera bien. La lecture est un poison lent qui tue le génie, monte à la tête, et dépose dans le cerveau une espèce de sédiment qui rend son action et plus lente, et plus froide.

Hobbes l'a dit avant moi et mieux que moi;

Hobbes, qui s'est occupé avec tant de succès à perfectionner l'entendement humain ; *Hobbes*, qui a plus contribué aux progrès de la raison qu'aucun de ceux qui l'ont précédé ou suivi, sans excepter *Locke*; *Hobbes* n'avoit point de bibliothèque. Il travailloit dans les bois et dans les champs ; il avoit très-peu lu dans son enfance ; et il disoit souvent à ses amis : *depuis l'âge de seize ans, je n'ai pas ouvert un livre*.

GALAS.

Ce mot de très-mauvaise compagnie, et qu'on n'entend guères prononcer que parmi les habitués de la place Maubert, est le nom que les Espagnols donnent aux fêtes de la cour. Ces fêtes sont très-brillantes, coûtent fort cher, et sont fort tristes. Elles consistent en *complimens*, en *baisse-mains*, en *banquets*.

Sous le règne de *Ferdinand*, prince galant et amateur de plaisirs, il y avoit ces jours-là des carrousels, des tournois ; *Philippe V* a tout aboli.

Les Espagnols regrettent sur-tout une fête connue à Madrid sous le nom de *siége du château d'Amour*.

Cette fête, qu'on célébroit tous les ans au mois de mai, rappeloit le siècle galant et heureux d'*Amadis des Gaules*.

On élevoit sur la place *Mayor* une espèce de forteresse ornée d'emblêmes ingénieux, de guirlandes de fleurs, de chiffres enlacés et de devises galantes. Le château étoit défendu par les plus jolies femmes de Madrid. La jeunesse et la beauté accouroient des environs. On se séparoit en quadrilles : les femmes paroissoient au haut du donjon ; des bouquets leur servoient d'armes ; les assaillans étoient armés de même. La musique, les airs les plus tendres sonnoient la charge, donnoient le signal du combat. Les fleurs et les bouquets voloient de toutes parts : le château se rendoit ; une cocarde et un baiser étoient le prix des vainqueurs. Une cavalcade nombreuse parcouroit la ville ; les rues étoient décorées d'arcs de triomphe chargés d'inscriptions analogues à la fête. Toutes les femmes parées étoient aux fenêtres, et jetoient sur les passans des parfums et des fleurs. Vers, chansons, bals, soupers, illuminations, tout concouroit à rendre cette fête magnifique et délicieuse.

ARSENAL.

On vante, et ce n'est pas sans raison, l'arsenal de Madrid.

Depuis plusieurs règnes, et sur-tout depuis que la maison de *Bourbon* occupe le trône d'Espagne, cet arsenal a mis à contribution tous les arsenaux de l'Europe et des Indes. *Philippe V*, *Ferdinand VI* l'ont enrichi avec complaisance, avec orgueil, d'armures étrangères et d'armes riches. On voit dans cet arsenal tout ce que les hommes ont imaginé pour se battre, pour se défendre et pour se détruire.

Il est difficile d'y pénétrer. Il faut une permission; pour obtenir cette permission, il faut aller, venir, retourner, aller encore, attendre, écrire; il faut sur-tout l'attache de son ambassadeur.

Outre un nombre infini de fusils, d'épées, de sabres, cet arsenal offre encore des béliers, des pierriers, des pistons. On y voit aussi des cuirasses, des gantelets, des brassards et autres monumens de lâcheté.

J'en demande pardon aux héros du dernier

siècle, à ces guerriers que commandoient *Villars*, *Catinat* et *Turenne*. Jamais le nom d'*Horatius-coclès* n'eût franchi les siècles pour arriver jusqu'à nous; jamais, ni *Tacite*, ni *Salluste*, n'auroient célébré les guerriers, les héros de la Grèce et de Rome, si les soldats d'*Alexandre*, si les armées de *César* se fussent couverts de fer ou d'acier depuis la plante des pieds jusqu'à la pointe des cheveux.

TEMPÉRATURE DE L'AIR.

Le climat de l'Espagne, moins chaud, moins brûlant qu'on ne croit communément, est assez égal, assez doux. L'état du ciel y est plus constant qu'il ne l'est en France; les saisons conservent moins leur caractère. On ne voit pas comme dans nos provinces, des printems, des étés si bizarres, si peu naturels, et ces pluies si déplacées, si contraires à l'ordre des choses, à la combinaison des élémens, et aux dispositions infiniment sages du dispensateur tout-puissant de la pluie et du beau tems.

Deux mois d'hiver seulement. Toujours à l'équinoxe de mars, les rosiers montrent des feuilles, les forêts se rembrunissent déjà, les

papillons agitent déjà leurs aîles superbes, et font déjà leur cour aux fleurs.

Dans les royaumes de Valence et de Grenade, les chaleurs sont insupportables pendant la canicule. Il faut rester immobile ou dans le bain ; l'air est du feu.

Les ouragans sont fréquens et furieux, et durent souvent deux à trois jours. Aucun astre alors ne paroît sur l'horison, des nuages épais et noirs couvrent le firmament, cachent le jour, les cadrans solaires sont inutiles.

J'entends, je vois encore un de ces ouragans ; je me promenois aux environs de Tolède. Un vent d'ouest s'éleva tout-à-coup ; la pluie m'inonda bientôt, et forma devant moi une barrière d'eau, de grêle et de poussière ; je sentis la terre s'agiter, trembler sous mes pas ; je crus que le sort du monde alloit se décider, et que la nature suicide vouloit s'anéantir.

Ce jour fera époque dans ma vie. Je soupai à la campagne, je rentrai tard ; à peine couché, le feu prit à cent pas de mon auberge. Je me levai, je suivis la foule ; quatre à cinq maisons étoient déjà réduites en cendres : meubles, linge, tout étoit consommé. Une jeune fille charmante, la tête nue, les cheveux épars, le sein découvert, les joues sillon-

nées de larmes, veut fuir, elle tombe dans le feu et y reste. Une femme qui relevoit de couche, veut se sauver avec son enfant, elle l'emporte heureusement à travers les flammes; elle étoit hors du feu, quand une poutre embrasée se détache du comble, tombe sur elle et l'écrase.

La chûte des solives et des poutres, le pétillement des flammes, la consternation générale, trois cents malheureux pleurans, gémissans, priant, courant çà et là, sont encore devant mes yeux, je suis à cet incendie. Si je savois peindre, je ferois de cet incendie un tableau unique, un tableau qui feroit ma fortune et ma réputation.

GUITARE.

Les Maures apportèrent la Guitare en Espagne ; c'est l'instrument favori des Espagnols. Hommes, femmes, enfans, tout le monde ici pince de la guitare.

La guitare sert de truchement aux amans qui vont tous les soirs sous les fenêtres de leurs maîtresses chanter, soupirer et pincer de la guitare.

Cet instrument est délicieux à entendre

VUE DE LA GROTTE DE L'HERMITE
ſaisant partie d'un Jardin à l'Angloise près d'Arlesheim
dans l'Evêché de Bâle.

pendant la nuit : je ne sais si l'on me croira ; mais si les sérénades, si la musique fait tant de plaisir la nuit, si l'harmonie est aussi belle, c'est que la nuit fait sa partie.

HERMITAGES.

L'Espagne seule compte plus d'hermitages que l'Europe toute entière. L'hermitage d'Ecija mérite d'être vu ; l'église, le chœur, la sacristie, la cave et le réfectoire sont percés dans le roc ; les croisées sont grandes et belles, les jours bien ménagés, les voûtes bien coupées. Un homme seul a construit cet hermitage ; il mourut assez jeune encore, dupe et martyr de veilles, de macérations, de flagellations et autres vertus. . . . .

L'hermite actuel ne mange que de l'herbe, qu'il va paître dans le champ voisin, et les jours de jeûne il paît moins qu'à l'ordinaire.

A deux lieues de cet hermitage, on en trouve un autre fameux par la réputation et les miracles de l'hermite. Il est bâti sur le penchant d'une colline ; plusieurs chemins y conduisent ; ces chemins sont aisés, difficiles, pénibles, montueux, agréables, bigarrés comme notre vie. L'hermite ne sort jamais ; il couche dans

un cercueil, ne parle à personne. Je l'ai vu, il est pâle, défait. Sans le mouvement de ses lèvres, et quelques soupirs qu'il exhale vers le ciel, on le prendroit pour un mort qui attend sa résurrection.

Résurrection ! résurrection ! ce mot raffraîchit mon sang ; depuis que j'y crois, je me sens délivré d'un poids qui m'accabloit.

Malheur à qui ne croit pas à la résurrection. Quoi, les sphères rouleroient dans le vide, quoi, là-haut, au-dessus des étoiles, tout seroit inhabité et solitaire ! Loin de nous à jamais, loin de nous cette cruelle et désolante idée. Non, non, la résurrection nous est dûe ; une fois créés, le néant a perdu son empire, et n'a plus de droit sur nous.

Cathédrale de Madrid.

Ce temple n'a rien de remarquable, si ce n'est la somptuosité du maître-autel et l'élévation du chœur.

Dans une chapelle latérale, on voit deux tableaux peints, dit-on, par *Salvator Rosa*. C'est effectivement son coloris, sa manière. L'un représente une âme bienheureuse, et

l'autre le malheur d'être damné. Le premier offre une femme couronnée de roses, de violettes et d'acacia avec ses feuilles. Le second présente un homme qui tire la langue, et qui fait une grimace affreuse. Ces deux têtes sont belles et remplies d'expression; mais avant de savoir l'intention du peintre, tout le monde prendra l'une pour la déesse des fleurs, et l'autre pour un Satyre. Un enfant en auroit peur, pleureroit et fuiroit d'effroi dans les bras de sa bonne.

Dans la même chapelle, Jésus-Christ répandant sur le monde les lumières de la foi par le ministère des apôtres. Composition bizarre et grotesque. Sur un nuage, Dieu bien entortillé, une jambe par-là, l'autre en raccourci, ne laisse voir que la plante du pied; et puis les apôtres qui s'envolent, St. Jean sur son aigle, St. Pierre avec ses clefs sur un nuage, et qui tombe la tête la première. Le sujet de ce tableau paroît avoir été pris dans quelques romans de chevalerie qui auroient pour héros des hipogryphes ou des hommes volants.

CHEVAUX.

Depuis quelque tems les haras sont négligés, et néanmoins les chevaux d'Espagne conservent des qualités qui les distinguent encore. Ils sont communément noirs ou bai-marrons : ils ont les oreilles bien placées, une longue crinière, l'œil ardent, du courage, de la souplesse et de la fierté.

Les chevaux Andalous passent pour les plus beaux, aussi les préfère-t-on pour la guerre, la pompe et le manège.

La ville de Cordoue est fameuse par les beaux chevaux que fournit son territoire. Le roi y entretient un haras. La race barbe, qui est particulière à cette province, est conservée par une société de gentilshommes, nommés *maestranza*.

MENDIANS.

Beaucoup de gens croient que la misère est un état, et que tel homme est fait pour mendier, comme tel autre est né pour devenir capitaine des dragons, ou général des capucins.

Je n'entends rien à la fatalité, à la prédes-

tination, à l'harmonie pré-établie; mais les Espagnols devroient avoir, quoi qu'il en soit, des hospices pour leurs mendians. Il est affreux de rencontrer des malheureux qui n'ont point de bras, d'autres qui crient la faim, d'autres qui vous montrent une plaie.

Saragosse et Séville sont les seules villes en Espagne où il y ait des asyles pour les mendians.

J'ai parlé de l'hôpital de Saragosse: à Séville il y a trois hôpitaux, établis et dotés par l'Infante Dona Isabella.

L'hôpital de Dieu le père est fort riche: les maisons de S. Isidore, S. Clément et Notre-dame de Miséricorde le sont beaucoup moins; mais elles le sont assez pour nourrir et habiller leurs pauvres, si ceux-ci veulent s'occuper.

On vient de construire à Cadix un théâtre qui a coûté des sommes immenses; un hôpital eût coûté beaucoup moins à bâtir et à renter. Plus qu'un autre je suis amateur du spectacle, il m'en coûteroit de m'en passer; et très-volontiers néanmoins je m'abonnerois à ne plus voir de comédies, sous condition de ne jamais rencontrer des pauvres.

CLERGÉ; MAISONS; ASYLES.

ANECDOTE.

Le clergé a beaucoup moins d'empire depuis quelques années. Le nombre des couvens diminue. Il est défendu depuis quatre ans de recevoir aucun novice sans permission. On compte en Espagne cinquante mille moines ; on en a compté le double. Le nombre des religieuses diminue tous les jours.

Presque toutes les maisons sont de briques : le dehors est orné de peinture ; cet ornement paroît bizarre. Les fenêtres sont garnies de jalousies et de grilles de fer.

Il n'y a que deux églises à Madrid qui aient conservé le droit d'asyle : là, les voleurs et les assassins sont en sûreté ; ils demeurent dans une chambre au haut de la tour : c'est le sonneur ou le sacristain qui les nourrit, et les dévots paient leur pension.

Il y a quelque temps que l'ambassadeur de France se plaignoit que le prince des Asturies lui

lui parloit espagnol. En quelle langue, demanda le prince, le Dauphin parle-t-il à l'ambassadeur d'Espagne? — En français. — Eh bien, puisque l'ambassadeur de mon père a appris le français, que l'ambassadeur de France apprenne l'espagnol.

MIEL.

Virgile et *St. Augustin*, qui aimoient le miel à la folie, vantèrent beaucoup le miel du mont Hibla : jamais je n'ai goûté de ce miel fameux ; mais je doute qu'il soit meilleur que celui de Madrid. Ce miel est excellent ; les Espagnols en envoient à leurs amis, à leurs parens, comme nous envoyons aux nôtres du beurre de Bretagne et des pâtés de Périgueux.

MÉDECINS.

La Médecine a fait si peu de progrès en Espagne, que, lorsqu'on y tombe malade, il est à peu-près égal de mander un médecin ou une couturière.

Épargnez à mes amis le chagrin de me voir souffrir; tuez-moi vîte; faites-moi

donner du verd-de-gris. Voilà ce qu'on pourroit dire à tous les médecins espagnols, et peut-être à beaucoup de médecins de Paris, de la Suisse, etc. qui jouissent d'une grande réputation.

Qu'il me seroit facile de raconter ce que j'ai vu à Vienne, à Berlin, à Bruxelles et ailleurs! Que de jeunes gens, que d'hommes utiles, que de femmes charmantes vivroient sans les médecins! Sans eux, K*** vivroit encore, elle feroit encore le bonheur de ma vie; il y a deux ans qu'elle est morte : elle auroit eu vingt ans le mois prochain.

Si la tombe n'est pas scellée sans retour, si la bonté, si la puissance divine permettent aux morts de venir par-fois errer parmi nous, K*** sors du tombeau; il est minuit : c'est l'heure des morts. Je t'évoque du sein des ombres, viens, je t'attends; viens, je t'en prie. Dieu! laisse-la venir. Renais, K***, viens près de moi, reste avec moi deux heures, une heure dix minutes, le temps seulement de te voir, de t'embrasser, de te montrer tout ce que j'ai de toi. Je n'ai rien perdu, rien donné; j'ai encore, j'aurai toujours ta jeannette, ton étui, tes cheveux, ton portrait, ton petit couteau et l'orange que tu mordis quelques minutes avant de mourir.

FLAGELLANS.

Dans presque toutes les villes il y a une confrérie de flagellans, qui se rend tous les soirs dans une salle très-vaste, attenante à la cathédrale. Là, ces flagellans bordent la haie, ferment les fenêtres, chantent le *Miserère*; et chaque confrère à son tour déchire, en chantant, les épaules de son voisin.

Si des hommes seuls se fouettoient, passe encore : leur peau tannée, livide et noire peut être meurtrie sans conséquence ; mais des femmes, mais des religieuses, des novices charmantes, veiller, passer des nuits.... pour se fouetter !

SUICIDE.

A Marseille, du temps de *Valère-Maxime*, on gardoit publiquement du poison, qu'on donnoit à ceux qui ayant exposé au sénat les raisons qu'ils avoient de s'ôter la vie, en obtenoient la permission. Le sénat examinoit leurs raisons avec un certain tempérament qui n'étoit ni favorable à l'envie indiscrète de mourir, ni contraire au désir légitime de la mort. On recueilloit les voix, et d'après leur nombre on

écrivoit sur la requête : *le sénat vous ordonne de vivre ;* ou : *le sénat vous permet de mourir.*

En Espagne, on considère le suicide comme il étoit considéré autrefois à Marseille ; un homme qui se tue, n'est point traîné sur la claie. Les Espagnols regardent le suicide comme une spéculation, et trouvent aussi simple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde, que d'aller tenter fortune dans le nouveau.

Beaucoup de casuistes prétendent néanmoins qu'un suicide se vole au monde, que chacun doit mourir à son tour ; mais le plus grand nombre des théologiens et des moralistes espagnols permettent à tout malheureux d'appeler à son secours le poignard et le poison quand il est las de respirer, quand la vie lui fait mal, et quand la nature, la société lui refusent la portion de fortune, de bonheur qu'elle lui doit. Imitons les Espagnols, brûlons toutes nos claies, et regardons l'homme qui se tue, comme un laquais qui quitte un maître qui ne lui paie point ses gages.

CAFÉ.

Madrid est le lieu de la terre où l'on prend le meilleur café. Que cette boisson est délicieuse, plus délicieuse que toutes les liqueurs du monde ! Le vin enivre, la bierre abrutit, le cidre endort, l'eau-de-vie brûle ; mais le café égaie, électrise, remplit la tête d'idées charmantes : à l'homme qui a pris du café en abondance, il ne manque plus qu'une femme, une plume et de l'encre.

Les cafés sont plus communs à Madrid que les cabarets, quoique ceux-ci y soient en très-grand nombre.

Les Espagnols sont passionnés pour le *café* ; ils le font mieux que nous, *ils* ne le prennent pas d'un trait, ils le savourent long-tems, ils le boivent goutte à goutte, ils le boivent chargé, chaud, presque brûlant ; il est meilleur alors, il est meilleur quand il brûle, il porte plus vîte dans les membres, dans le sang, à la tête, la vie, la santé, l'activité, et cette chaleur enivrante et magique qui embellit tout ce qu'on voit, qui anime tout ce qu'on dit.

Vous que la goutte empêche de marcher, de dormir, vous à qui la consomption fait

trouver le tems long, ne prenez plus de remèdes, ne vous tuez pas, buvez du café, enivrez-vous de café ; vous guérirez, vous dormirez, vous serez enchanté de vivre, et vous serez bientôt aussi leste que moi.

CACHOTS.

Outre que les cachots sont plus obscurs et plus étroits que les nôtres, on attache si bien ceux qu'on y jette, qu'ils ne peuvent absolument bouger. J'ai vu dans les prisons de Madrid, trois contrebandiers ainsi garrotés ; et peut-être dans le moment où je parle d'eux, ces trois malheureux sont encore à la même place.

CIERGES.

On a ici, comme en France, l'usage ridicule d'allumer près des morts une quantité de cierges. Outre que la mort, qui ne voit rien, est insensible à l'honneur qu'on lui fait, ces cierges échauffent l'appartement, corrompent l'air, peuvent tomber, mettre le feu à la maison, incendier une ville entière.

Ces jours derniers, un homme étant mort, on illumina sa chambre ; pendant que ses

gardes allèrent dîner, un cierge tomba sur le lit, y mit le feu, et dans une heure le lit, le cadavre, la chambre et le premier étage furent réduits en cendres.

Abolissons l'usage des cierges et près de nos morts, et dans nos temples. Les cierges sont inutiles, le jour éclaire assez, et le soleil quand il brille, a seul le droit de nous éclairer.

Vieillards.

Je ne sais si c'est la sobriété qui prolonge leurs jours; quoi qu'il en soit, les habitans de Madrid vivent plus que nous: la vieillesse aussi les défigure, les décompose moins. Je vois souvent des octogénaires qui marchent sans canne, lisent sans lunettes, et dont les rides ne paroissent que quand ils rient ou quand ils mangent.

Quoique fort attachés à leurs parens, les Espagnols ne paroissent pas regretter beaucoup leurs père et mère quand ils meurent vieux: la mort d'une sœur ou d'un frère jeune les afflige plus; ils sentent que la mort d'un vieillard est une chose toute simple.

Les Espagnols eux-mêmes, quand ils sont

parvenus à un certain âge, se font justice, conviennent qu'ils vivent par grace, et parlent de leur mort comme ils parleroient d'une lettre qu'ils doivent recevoir par le premier courier.

COLLÈGES.

Le gouvernement soudoie une milice entière de rhéteurs, de professeurs qui, de même qu'en France, entassant dans la tête de leurs élèves des mots latins, des racines grecques, des vers arabes, ressemblent à des fous, qui rempliroient si bien leurs chambres de guenilles, qu'il n'y resteroit plus de place pour les meubles dont ils auroient besoin.

Vous qui avez des enfans, ne les envoyez plus au collège. Tous ces mots en *us*, en *os*, en *as*, fendent la tête, et le génie s'en va par-là,

Gardez donc vos enfans. Les précepteurs n'apprennent rien, ne forment, ne changent rien. L'éducation morale est une chose impossible, est une idée bizarre. Sans secours étrangers l'ame se développe et croît à mesure que le corps grossit et grandit.

Nous naissons bons ou méchans, et jamais

aucune éducation quelconque n'a eu plus d'influence sur les dispositions de notre cœur, que l'air n'en peut avoir sur la couleur des cheveux. ..

OILE. — LE PEUPLE.

J'ai oublié le nom espagnol. L'oile est un ragoût composé de toutes sortes de viandes et de légumes. Une bonne oile, qui coûte quelquefois trente piastres, est, après la soupe à l'oignon et le bœuf à la mode, la meilleure chose que l'on puisse manger.

Les Espagnols seuls savent faire une bonne oile. Il y a quelques jours que *Laforêt*, qui croit savoir tout, m'en fit une ; je la fis jeter par la fenêtre.

Le peuple de Madrid est celui de tous les peuples, peut-être, qui a le moins de nerf, le moins de caractère : on peut impunément doubler, tripler les impôts, il ne dit rien ; les ministres font ce qu'ils veulent, il ne se plaint jamais ; si on lui parle du roi, il se recueille et se met, pour ainsi dire, à genoux pour écouter.

GOUTTEUX.

Au grand nombre de goutteux qu'on voit ici, il semble que l'Espagne est leur patrie.

Bien des gens se sont occupés à chercher des méthodes sûres et faciles pour guérir la goutte. Ces prétendues découvertes n'ont servi qu'à enrichir quelques charlatans que le secret de procurer des cures palliatives, a rendu célèbres.

Mais un remède infaillible contre la goutte vient d'être découvert dans les montagnes de la principauté de Neufchâtel, où il est connu sous le nom de *bière de santé*. Cette bière guérit encore un grand nombre de maladies que la médecine n'a qualifiées d'incurables, que parce qu'elle ne savoit pas les guérir.

CHARGES.

Depuis le ministère de *Valenzuela*, tout se vend en Espagne. *Hume* et d'autres avant et après lui, assuroient que le plus grand des abus étoit la vénalité des charges, dans la magistrature sur-tout; c'est une calamité pour

l'état, disoient-ils, qu'un homme de mérite sans fortune, ne puisse jamais parvenir à rien. Que de talens enfouis, que d'intrigans, que d'imbécilles en place ! Quelle détestable politique, que d'éteindre l'émulation !

Si *Charon*, *Descartes*, *Gassendi*, *Bayle*, *Dumarsais* et une foule d'autres eussent été magistrats, jamais des écoliers n'eussent été condamnés aux galères pour s'être moqué de la philosophie d'Aristote ; jamais *Urbain Grandier*, *Gauffredi* n'eussent expiré dans les flammes, et le malheureux *Calas* seroit mort dans son lit.

Cabinets d'Histoire naturelle.

L'histoire naturelle est un des goûts favoris des Espagnols. Tout particulier riche possède une ou deux chambres remplies de coraux, de minéraux, de pyrites, de coquilles et autres misères que la mer, honteuse de charrier des babioles, jette sur ses bords avec mépris.

Aucun souverain ne rassembla jamais de collection plus complette que celles du comte *Scanafe*, du marquis d'*Orvieco*, du duc *Val-*

parayso. Ce dernier possède une collection immense de plantes, de simples, de fossiles.

J'aime à trouver l'occasion de remercier ici le duc de Valparayso, du plaisir qu'il m'a fait en me faisant cadeau de son dictionnaire des fossiles. Je suis glorieux de le tenir de lui. On trouve dans cet ouvrage une foule d'observations neuves, et d'éclaircissemens utiles. L'auteur ne perd point son temps à faire des systêmes; il rend compte de ce que la nature produit, sans vouloir deviner comment elle opère.

On remarque parmi les antiquités qu'on voit chez le marquis de *Matalana*, deux boucliers votifs, l'un appartenant à Scipion, et l'autre à Annibal. Cette acquisition seroit digne du souverain.

On trouve dans le cabinet du comte de Scanafe, un lézard aîlé. Cette pièce vraiment précieuse et peut-être unique, réalise, pour ainsi dire, tous les mensonges poétiques, et feroit presque croire à l'existence des centaures, des syrènes, et même à celle du cheval Pégase.

Dans presque tous les cabinets ou *Museum naturae* que j'ai vus en Espagne, les animaux mal empaillés, n'offrent à l'œil des curieux que des squelettes défigurés; l'un a perdu une

patte, l'autre une griffe; celui-là n'a plus d'aîles, celui-ci plus de panache : tel aigle n'a plus de serres, tel colibri plus d'aigrettes, tel insecte plus d'antennes, et les animaux pêle-mêle. Cet arrangement est bizarre, et ôte à ces cabinets tout le charme du coup-d'œil. Un cabinet d'histoire naturelle est une espèce de bibliothèque; il est aussi ridicule de placer un oiseau-mouche à côté d'une dent d'éléphant, que de placer les sermons de Bourdaloue à côté des contes Mogols.

Ce reproche ne s'adresse point au marquis de Scanase; tous les animaux, tous les oiseaux que présente son cabinet, parfaitement empaillés, ont non-seulement tous leurs traits, tous leurs membres, mais ils ont conservé leurs couleurs, le pourpre et l'iris brillant sur leurs plumes, sur leurs aîles, ils conservent aussi l'attitude et le maintien qu'ils ont communément dans les airs, dans les bois : on croit qu'ils respirent. Au bruit, au mouvement près, nos ménageries, nos faisanderies et nos volières ne sont pas plus vivantes, plus animées.

TABLES D'HÔTES.

Ces tables ne sont pas connues en Espagne ; tant pis. C'est à une table d'hôte qu'on apprend à connoître les mœurs, le génie d'une nation ; c'est à une table d'hôte qu'on peut voir les habitans d'une ville, moins gênés et plus ouverts qu'ailleurs ; c'est à une table d'hôte qu'on trouve des étrangers de tous les pays, de tous les états.

Oui, je le sais ; oui, le préjugé flétrit les tables d'hôtes ; mais comme le préjugé est un ignorant, comme le préjugé n'a jamais conseillé rien de bien, rien de bon, comme le préjugé n'a jamais rien appris à personne, il faut, quand on voyage pour voir, pour apprendre quelque chose, envoyer son valet-de-chambre tourner un couvert à la table d'hôte ; près du feu, s'il fait froid ; et s'il fait chaud, près de la porte ou près de la fenêtre.

POLICE.

Chaque quartier de Madrid est soumis à l'inspection d'un commissaire qui juge en dernier ressort les querelles de la canaille.

Les disputes sont rares ici. Outre que l'Espagnol est sobre, son ivresse est tranquille; quand il a bu, il s'endort.

On croit en France qu'il ne se passe point de jour qu'il ne se commette un meurtre ou deux à Madrid : ce n'est pas vrai, les Espagnols sont beaucoup moins méchans qu'on ne pense, beaucoup moins jaloux qu'on ne suppose; eux-mêmes souvent, riant les premiers de leur mésaventure, disent plaisamment: *L'âge d'or et l'âge d'argent sont passés, nous sommes maintenant dans l'âge de corne.*

La police a aussi ses espions; mais ces espions sont toujours de la lie du peuple, ainsi que par-tout; et quand M. Mercier dit, que beaucoup de gens de qualité faisoient à Paris le métier d'espions, M. Mercier n'a pas songé à ce qu'il disoit.

VOILE.

Après avoir épuisé tout ce que l'imagination, la coquetterie et l'envie de plaire ont offert aux femmes de parure et d'ornemens, les Espagnoles ont tout rejeté, tout dédaigné tour-à-tour, excepté le voile.

De quelque rang qu'elle soit, une Espagnole ne sort jamais à pied sans être voilée.

On attribue le voile à plusieurs causes. Selon les uns, il doit son origine à la chaleur du climat; selon d'autres, à la jalousie des maris; mais le plus grand nombre s'accorde à penser que c'est la coquetterie qui imagina cette parure.

Popée, en effet, qui étoit aussi coquette que belle; *Popée* qui avoit vingt-cinq amans; *Popée* qui auroit voulu plaire à tous ceux qui la regardoient, portoit un voile qui lui cachoit la moitié du visage. Tel est le pouvoir décevant du *caché*, et l'empire de ce qu'on ne voit pas, que malgré tous les charmes étalés à nos regards, si les femmes à nos yeux paroissoient toutes nues, et qu'elles cachassent seulement un doigt, ce seroit-ce doigt qu'on voudroit voir.

MODES. SITIOS. PASSEPORTS.

Il entre dans la destinée des français, de porter leurs modes dans tous les pays de l'univers. Les plumes et les panaches flottent sur les têtes des femmes de Madrid. Le linon, la gaze,

gaze, la batiste et la perse, ont remplacé ces pékins, ces damas, ces étoffes d'or et d'argent dont les Espagnoles se paroient sous le dernier règne.

Le rouge est proscrit dans toute l'Espagne. Je voudrois qu'on nous fît l'histoire du rouge; j'aimerois à savoir comment il devint d'abord la marque des mœurs suspectes, comme il est devenu en France l'apanage du rang, de la fortune, et par quelle transition il est passé sur le théâtre, où chaque acteur, jusqu'à *Poliphème*, met du rouge pour s'embellir.

Le roi habite rarement sa capitale; il passe dix mois de l'année à ses différens SITIOS, (*maisons de campagne*); il y est suivi des infans, des grands d'Espagne, de quelques courtisans et autres comédiens de société, plus fiers, plus vains, plus bas, que chacun connoît, dont tout le monde se moque, et qu'on méprise avec respect. Le genre de vie de Charles III est si uniforme et si triste, qu'une ambassade en Espagne peut être regardée comme une disgrace, un exil, ou, si je puis le dire, une *ambassade de pénitence*.

On peut à peine faire deux lieues, trois lieues sans passeports. A l'entrée des villes, des bourgs, des villages même, des commis, ou *Alguasils*, entourent votre voiture, vous demandent où vous allez, d'où vous venez, qui vous êtes, et vous donnent la migraine à force de questions.

Plaignons le gouvernement espagnol, ce gouvernement craintif, pusillanime, qui toujours sur le qui-vive, rêve sans cesse aux conjurations, aux complots, et voit par-tout des espions, des ennemis. Conseillons-lui de regarder son royaume comme une ville, cette ville comme une maison, et de ne plus forcer chaque commensal à lui demander une permission, un passeport pour aller d'une chambre à l'autre.

FIN.

NOTES.

NOTES.

Pas un seul canot sur l'Ebre. Page 2.

L'Ebre est au-dessous de sa réputation. Ce fleuve si souvent cité dans l'histoire ; ce fleuve qui servit jadis de bornes aux conquêtes de Charlemagne, est tout au plus une rivière du second ordre.

Ce Philippe II est admirable. Page 12.

Philippe II, dit *Robertson,* avoit le teint basanné, le regard farouche, les traits durs, la poitrine large, la taille petite, la tête grosse, peu de barbe. Au teint basanné près, c'est le signalement de Tibère. Les tyrans se ressemblent.

Le couvent est habité par 200 Hyéronimites. Page 15.

Cet ordre, inconnu en France, se fit chasser d'Italie pour avoir attenté aux jours du cardinal Borromée.

Ressuscitera quand il voudra. Page 17.

Cette idée a été saisie et rendue par Raphaël qui, dans ses tableaux du Christ, le représente toujours maîtrisant la douleur, ne souffrant qu'autant qu'il veut, parce qu'il le veut, et qui, sous le déguisement d'un homme, reste Dieu.

Les peintures voluptueuses de Boucher. Page 17.

Les amateurs de tableaux qui voudront avoir une

nomenclature exacte de tous les chef-d'œuvres qu'on trouve à Madrid, à l'Escurial, ect. pourront consulter l'ouvrage très-volumineux de M. *Ponz*, et deux voyages en Espagne publiés depuis peu, l'un par M. *Twiss*, et l'autre par M. *Schwinburne*.

Philippe IV, surnomme le dévot. Page 19.

Philippe IV, en mourant, ordonna qu'on dît cent mille messes pour le repos de son ame; voulant, s'il cessoit d'en avoir besoin, qu'elles fussent pour son père, pour sa mère, et qu'on les appliquât, s'ils étoient dans le ciel, à tous ceux qui n'y étoient pas.

On fabrique à St. Idelphonse de superbes glaces. Page 20.

J'ai vu une de ces glaces, parfaite en blancheur et en poli, épaisse de plus d'un pouce, haute d'environ 200, et large de 140; dimensions supérieures à toutes celles des plus rares chef-d'œuvres de ce genre.

On massole quelquefois. Page 24.

Ce n'est point en Espagne, c'est à Avignon que j'ai vu massoler, et le malheureux qu'on massola fut conduit à l'échafaud, fut assommé les yeux bandés. Imitons cet acte d'humanité, et faisons mieux; aussitôt qu'un criminel est condamné à mort, donnons-lui quelque potion, endormons-le, et tuons-le pendant qu'il dort.

La mort sans la douleur punit assez. Page 25.

« Tout ce qui est au-delà de la mort simple, me semble

vain et cruel. Notre justice ne peut pas espérer que celui que la crainte de la mort et d'être décapité ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empêché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue, et ne sais cependant si nous les jetons au désespoir. Car en quel état peut être l'ame d'un homme attendant vingt-quatre heures la mort brisé sur une roue, ou à l'ancienne façon, cloué sur une croix? (MONTAIGNE.)

Il casse un œuf. Page 26.

Aristote distingue deux espèces d'*avortement*, celui qui détruit le fœtus qui n'a point encore reçu la vie; voilà l'avortement qui n'est point un crime.

Pour ne pas mourir de faim. Page 30.

Parmi la multitude de pamphlets que l'intarissable fécondité de *Voltaire* a produits, on en trouve un en forme de lettre, sous la date de 1775.

Dans ce petit écrit, ce philosophe adulateur du pouvoir et de l'opulence, soutient que personne n'est jamais mort de faim, pas même pendant les déplorables famines de 1709 et de 1740. Pour prouver ce consolant mensonge, il dit que dans les années de disette, le petit peuple se nourrit de châtaignes, de légumes, de fruits, de riz, etc. Vraiment oui, ceux qui en ont, mais ceux qui n'en ont pas, que mangent-ils?

Excepté quelques pièces de Calderon, Lopès. Page 30.

On vante beaucoup les drames de *Solis*. Je ne les connois point; à en juger par le nom des personnages,

qui sont: le Baptême, l'Eucharistie, l'Extrême-onction, l'Athéisme, le Judaïsme et la Loi naturelle, ces drames doivent être pitoyables.

Quelques tragédies de Racine traduites en espagnol. Page 31.

L'Espagne doit ces traductions au duc de *Grimaldi*, ancien directeur des théâtres de la cour, qui a traduit le *Glorieux* et le *Légataire universel.*

Par des Saynetes. Ibid.

Les meilleures *Saynetes* qu'on représente sur les différens théâtres de l'Espagne, sont de don *Ramòn du la Cruz*, qui excelle dans ce genre là. On cite, entr'autres, l'*Amazonas modernas; el casa Extrangero el hablador, el retrato; Juanito, y juanita.* On joue très-souvent ces Saynettes; quand on les joue, la salle est pleine, l'on applaudit à tout rompre.

Aucun costume quelconque. Page 32.

La troupe des comédiens espagnols a ses directeurs; il vaudroit mieux qu'elle se dirigeât elle-même. Ces directeurs, par une économie mal entendue, ne songent point à se procurer de nouveaux sujets; jamais aucune débutante, jamais de nouveaux acteurs. C'est pourtant le moyen unique de piquer la curiosité du public, et d'établir solidement un spectacle.

Rien ne flétrit les comédiens quand ils sont morts. Page 33.

Mademoiselle *Ladvenant*, la meilleure comédienne

qu'ait eue l'Espagne, est enterrée à une lieue de Valence, dans une petite ville dont j'ai oublié le nom. Son tombeau mérite d'être vu, et son épitaphe, remarquable par sa simplicité, est un modèle de style lapidaire.

A qui jace
FRANCISCA
LADVENANT,
De edad de veinte y dos annos,
Y ocho dias immortal
Por su agudissimo talento.
Murio en onze de abril 1772;
Ruegen a Dios por ella.

Ci gît *Françoise Ladvenant*, âgée de vingt-deux ans huit jours; immortelle par son talent. Elle mourut le 11 avril 1772. Que l'on prie Dieu pour elle.

Depuis la dernière révolte. Page 35.

Le peuple de Madrid se révolta, parce que le roi aimoit, dit-on, la marquise de *Squilace*.

Le soldat supporte la fatigue. Ibid.

La patience des Espagnols dans les guerres d'Italie et de Portugal, a fait l'étonnement des Français. Les Espagnols passoient des journées entières sans pain, sans eau, et l'on n'entendoit jamais dans leur camp le plus léger murmure.

Et son camarade tomber sur le champ de bataille. Ibid.

Mas quiero yo que mi diga la gente a qui un tal huyo,

que aqui un tal murio. — C'est le proverbe favori des soldats espagnols.

Voilà ce que le soldat fit dans le Parmesan. Pag. 35.

Les guerres d'Italie ont imprimé une tache indélébile sur le caractère des soldats espagnols. Ils avoient contracté l'habitude barbare de maltraiter les prisonniers ; et même de les blesser lorsqu'ils ne l'étoient pas ; ils appeloient cela *s'assurer des prisonniers* : ASEGURAR EL PRISONERO.

L'influence de la musique sur le sort des armes. P. 36.

Pour tenir tête à la France, au roi de Sardaigne, à la république de Berne, peut-être n'a-t-il manqué à Genève que des musiciens d'accord ; peut-être Genève..... Mais ce fut une tempête dans un verre d'eau ; c'est maintenant une cuvette cassée ; n'en parlons plus.

A ses généraux. Ibid.

Et sur-tout à son frère *Henri*, le plus grand général qu'ait eu la Prusse, sans excepter *Schwerin*, le duc de *Brunswick*, *Moelendorff* et *Taunzien*.

Et du Brandevin. Page 37.

Pressé d'attaquer par le prince Eugène : *j'attends les brandeviniers, ils ne tarderont pas*, dit Marlborough. *Le vin est l'ame du soldat*, dit Montauciel : le parterre de rire, et le philosophe, après avoir réfléchi, est forcé de dire que Montauciel a raison.

Pour les réveiller. Page 38.

Un trait semblable a souillé la vie de *Thémistocle*, qui

trouvant un jour une sentinelle endormie, la tua à son poste. Il aggrava même son crime par une mauvaise pointe : *Je ne l'ai point tué*, dit-il, *il étoit mort, car il dormoit.*

On trouvera peut-être à redire au mot *sentinelle* dont je me sers. Je sais que les Romains nommoient *station*, et les Grecs *biglas* ou *soulkas*, ce que nous appelons *sentinelle*. Mais comme j'écris en français, j'ai dû me servir du mot français.

A la suite du duc d'Albe. Page 39.

Le duc d'*Albe*, ami intime, ministre confident, l'exécuteur des meurtres, et souvent même le complice des crimes de Philippe II. C'est ce duc d'*Albe* qui, dans une lettre au roi de Portugal, peignoit si bien son caractère atroce : *J'ai toujours demandé à Dieu*, écrivoit-il, *qu'il me fit la grace d'exterminer beaucoup de Sarazins ; je meure d'envie de me baigner dans leur sang ; très-volontiers je vous suivrai en Afrique.*

Envoyés en Flandres contre les rebelles. Ibid.

Connus dans l'histoire sous le nom de GUEUX.

Toutes également belles, Ibid.

LAMOTTE-MESSEME parle de ces femmes avec beaucoup de détail. On peut consulter les honnêtes loisirs de *Lamotte*, on trouvera sur cet objet des choses curieuses.

Combats de taureaux. Page 40.

Quelques médecins espagnols assurent que le sang d'un

taureau agité, furieux et lassé par le combat, est un bon spécifique dans plusieurs maladies, et sur-tout pour les obstructions. De sorte qu'au moment où le taureau expire et qu'il est emporté hors de l'arène, il s'y trouve presque toujours quelqu'un avec un verre pour boire son sang. Les anciens, au contraire, prétendoient que le sang de taureau étoit un poison; il devroit l'être bien davantage lorsque le taureau meurt pour ainsi dire enragé.

Il a fallu mettre à mort soixante taureaux. Page 42.

La passion des Espagnols pour ces fêtes est poussée à un point qui paroît incroyable; les gens du peuple engagent leurs bijoux, leurs meubles et leurs habits pour pouvoir y assister. On a vu la nation partagée entre les deux plus fameux *taureadores* qui existent, *Romero* et *Castillares*. Les noms de *Romeristes* et de *Castillaristes* que se donnoient les deux partis, prouvent l'acharnement avec lequel ils défendoient chacun leur opinion. J'ai vu *Pepillo*, autre *taureador* fameux, être applaudi à la comédie où il venoit encore convalescent de quelques blessures qu'un taureau lui avoit faites.

Ces combats, que la puissance civile a défendus tant de fois, que l'église condamne si hautement, et qui ont résisté jusqu'ici au pouvoir réuni de la religion et des loix, céderont enfin, il faut le croire, aux progrès de la philosophie, ou plutôt encore à la volonté fortement prononcée d'un monarque qui saura dire avec l'accent de la puissance : *Je veux.*

Et l'on verroit Lalande à genoux. Page 45.

On assure que *Lalande* dit à tout le monde: JE SUIS

ATHÉE; on conçoit facilement que le sauvage qui végète dans les sables brûlans du Zaara ou dans les glaces du Groenland, et qui n'a d'autre société que des rennes, des ours blancs, peut être athée; mais *Lalande* qui passe sa vie au milieu des astres, *Lalande* pour qui le firmament n'a rien de caché, *Lalande* qui habite tour à tour la terre et le ciel!

L'Espagne n'est pas peuplée. Page 45.

Ustaritz, qui a écrit au commencement de ce siècle, et qui est cité pour l'exactitude de ses calculs, donne à l'Espagne dix millions d'habitans.

Il y a beaucoup d'hommes de trop. Ibid.

Je m'explique. Une population trop nombreuse est un grand mal, aussi long-temps que nos mœurs ne changeront point, et que nos besoins iront toujours en multipliant; comme c'est la marche naturelle de la nature. Mais dans l'hypothèse contraire, je voterois pour la population.

Torquemada est mort dans son lit. Page 50.

L'inquisition doit son établissement en Espagne, à *Torquemada*; dominicain, confesseur de la reine *Isabelle*. Il avoit fait promettre à cette princesse, que si le ciel la plaçoit sur le trône, elle n'épargneroit rien pour exterminer les hérétiques. Les fréquentes guerres que les rois catholiques eurent à soutenir contre les Maures, suspendirent pour quelque temps l'affreux projet de *Torquemada*. Mais Grenade venoit d'être conquise, mais la

puissance Maure étoit abattue, et ce moine rappela sa promesse à Isabelle; il lui proposa l'établissement de l'Inquisition comme un moyen unique de détruire l'hérésie. Ses raisons persuadèrent une reine superstitieuse et que les combats avoient endurcie. Elle fit approuver ce plan à Ferdinand, et ces trois monstres demandèrent en 1479, une bulle de Sixte IV pour établir l'inquisition dans les royaumes d'Arragon, de Valence, et dans la Catalogne; bientôt après elle fut reçue dans tout le reste de l'Espagne. Le pape récompensa le zèle de l'infâme *Torquemada* par le chapeau de cardinal, et *Ferdinand* et *Isabelle* le nommèrent inquisiteur général; place dont il s'acquitta si bien, que dans moins de 14 ans, il jugea 100 mille personnes, et en condamna au feu plus de 6000.

L'académie de l'histoire. Page 55.

Les coryphées de cette académie sont *don Antonio Mugnos*, et *Malc de Luque*. Un mémoire très-bien fait sur l'économie politique, établit la réputation du premier, et le second est connu par son histoire politique des établissemens des Européens dans les Indes. C'est une traduction de l'ouvrage de l'abbé *Raynal*, purgée de ses déclamations, de ses impiétés et de ses erreurs.

Que la honte ait un effet rétroactif. Page 61.

A la Chine on punit les pères pour les fautes de leurs enfans; et *Garcilasso*, dans son histoire des guerres civiles des Espagnols, nous apprend que c'étoit aussi l'usage du Pérou.

Flétrir des enfans avant qu'ils soient nés! Page 62.

Le dogme du péché originel, si amèrement et si justement reproché au Très-haut, est moins absurde, moins barbare, puisque ce dogme a le baptême pour amendement.

Rétablissons ces enfans dans l'estime de l'univers. Ibid.

Au lieu de les punir, disoit *Platon*, il faut les louer de ne pas ressembler à leurs pères. *Lib. 7 des Lois.*

Une seule monnoie sur le globe. Page 68.

Don *Pedro Cantos Benites* vient de publier un ouvrage très-savant sur les monnoies anciennes et modernes. Il n'y a peut-être pas dans toute l'Europe un ouvrage aussi complet en ce genre.

M. de Paw est le premier historien du siècle. Pag. 71.

On a reproché à M. de *Paw* d'aimer un peu trop le paradoxe. Sous certains rapports ce reproche est vrai; mais ses paradoxes ont toujours quelque chose de piquant, d'original, et même d'instructif, parce qu'ils font penser. Espèce de mérite que n'ont pas les vérités communes.

Tous les enfans qu'on expose. Page 72.

L'administration s'occupe dans ce moment-ci des moyens de donner plus d'étendue au local destiné à cet asyle, et de mettre en parallèle un nouveau régime invoqué par les médecins, avec celui que l'usage avoit établi jusqu'à présent. La princesse des Asturies, d'ailleurs, a donné

une somme considérable. *Argent et volonté*, on fait avec cela tout ce qu'on veut.

Y étoient dégénérées. Page 75.

Les Suédois ont transporté chez eux des bêtes à laine de la plus belle espèce, et leurs peines ont tellement triomphé des obstacles que le climat de la Suède apportoit au succès de leur entreprise, qu'ils n'ont rien à envier à cet égard à l'Espagne.

Quoi qu'en dise le père Lucas. Page 76.

Le père *Lucas*, entr'autres erreurs, dit que les Espagnols, hommes, femmes et enfans, vont toujours nue tête, et qu'ils ont soin de faire raser leurs cheveux pour transpirer plus facilement. Le père *Lucas* se trompe. Un Espagnol ne sort jamais sans chapeau; ses cheveux, qu'il ne fait point raser, sont retenus sous un réseau de soie qu'on appelle *redezilla*; les femmes et les enfans ont un réseau pareil.

Tracent depuis deux siècles. Page 77.

Depuis plusieurs siècles, l'Espagne a eu des ministres nuls, absolument nuls; le comte de *Fuentes*, le duc de *Lerme*, entr'autres; mais par-dessus tous le duc *Duccda*, homme de rien, homme borné, un imbécille, un mannequin bien fait, qui, pendant trente ans qu'il est resté dans le ministère, n'a jamais pu concevoir, n'a jamais pu deviner par quel hasard, par quel chemin et pourquoi faire il était venu là.

Il

Il faut excepter cependant *La Ensenada*, né dans l'obscurité, et qui passa du comptoir d'un banquier, à la place de ministre. *Ensenada*, qui s'appeloit *Rio de Sylva*, ayant reçu du roi le titre de marquis, prit le nom *Ensenada (en soi rien,)* ce qui prouve sa modestie. A l'exemple des Romains, les Espagnols prennent assez communément des surnoms; c'est ainsi que le biscayen *Orendayn* prit le nom de *la Pas*, à cause d'un traité de paix qu'il signa. Après le combat de Toulon, en 1744, on a vu *Navarro* prendre le surnom glorieux de *Victoria*, quoiqu'il fût resté à fond de calle pendant tout le combat.

Trois grands mois. Page 78.

Les François employèrent beaucoup moins de temps, beaucoup moins d'hommes, pour prendre Tabago, Essequibo, Saint-Vincent, la Grenade et Demerari.

La Maubile, le Bâton-rouge. Ibid.

La garnison du Bâton-rouge étoit composée de trois cents hommes presque nuds et mourant de faim. La garnison de Pensacola n'étoit pas mieux pourvue de vivres et d'habits. Vingt hommes, dix minutes, deux coups de canon, auroient dû suffire pour prendre la Maubile, défendue seulement par une garde bourgeoise.

Dans la baye de Gibraltar. Ibid.

Lors des grands préparatifs pour le siège de Gibraltar, M. d'*Arçon* mandoit: *Faute d'hommes, les travaux vont lentement.* Il y avoit assurément des hommes de reste,

mais c'étoit des hommes sans courage, des hommes sans bras, des hommes qui, au lieu de travailler, dormoient ou prioient.

L'éternel siége de Gibraltar me rappelle une petite pièce de vers adressée aux Espagnols par un officier français. Ceux qui ne la connoissent pas, seront bien-aises de la trouver ici; et ceux qui l'ont lue, ne seront pas fâchés de la relire.

Messieurs de St. Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie.
En avez-vous là pour la vie?
Ou quelque jour finirez-vous?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger:
Mais vous mettez à bout la nôtre;
Soyez donc battans ou battus,
Messieurs du camp ou du blocus,
Terminez de façon ou d'autre;
Terminez, car on n'y tient plus.
Fréquentes sont vos canonades:
Mais, hélas! qu'ont-elles produit?
Le tranquille Anglais dort au bruit
De vos nocturnes pétarades;
Ou, s'il répond de temps en temps
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie:
Et vous dire: *je vous entends*.

Quatre ans ont dû vous rendre sages.
Laissez-donc là vos vieux retranchemens :
Retirez-vous, vieux assiégans ;
Un jour ce mémorable siége
Sera fini par vos enfans,
Si toutefois Dieu les protège.
Mes amis, vous le voyez bien,
Vos bombes ne bombardent rien,
Vos pétarades, et vos corvettes,
Et vos travaux, et vos mineurs,
N'épouvantent que les lecteurs
De vos redoutables gazettes.
Votre blocus ne bloque point ;
Et, grace à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse,
Ne périront que d'embonpoint.

Il falloit voir bénir les boulets et les canons. Pag. 78.

Dans la guerre que l'Espagne eut contre les Anglais en 1740, on comptoit sur la flotte espagnole plus de six cents prêtres ou moines, occupés tour-à-tour à confesser et à communier les officiers et les matelots.

Il faut que le Fandango soit bien dansé. Page 79.

Voici la description voluptueuse que le P. *Marti* nous donne de cette danse fameuse ; je n'ose pas la traduire.

I nunc, et veterum morum licentiam accusa, nostrorum verecundiam lauda ; nosti saltationem illam gaditanam obscœnitate suâ, per omne œvum famosam, et quæ hodiè

ipsamet per omnia hujus urbis compita, per omnia cubicula, cum incredibili adstantium plausu, saltari videas: nec inter Æthiopas tantum et obscœnos homines, sed inter honestissimas feminas, ac nobili loco natas saltationis modus hoc ritu peragitur. Saltant vir et femina, vel bini, vel plures. Corpora ad multos modos per omnia libidinum irritamenta versantur, membrorum in ea mollissimi flexus, clunium motationes, femorum salacitates, insultuum imagines, omnia denique turgentis lasciviæ solertissimo studio expressa simulacra. Videas cevere virum et cùm quodam gannitu crissare feminam, eo lepore ac venustate ut ineptæ profecto ac rusticæ tibi viderentur, tremulæ nates Photidos Appulejanæ. Qui denique talem peragunt saltionem, quam verisimile est suam Herculem cum Omphale saltasse. Interea omnia constrepunt cachinnis et ronchis. Quin spectatores ipsi satiriæ attellanæque buxescos *furore correpti. In ipso simulatæ libidinis campo, leni quodam gestu nutuque velitantur, ac fluctuant. En gaditanas delicias præquibus Phrygiam illam* Xordaxa, *quid aliud æstimabis præter meras nugas? Quod ad urbem spectat, habes me Hercule, emporium utriusque orbis commercio et opibus florentissimum, ingenio loci situque per opportunum.*

L'Espagnol est triste. Page 83.

J'aime les Espagnols, a dit un souverain, parce que leur caractère sombre ressemble singulièrement au mien. Doit-on se féliciter ou se plaindre, peut-on se vanter d'être triste et morose? La mélancolie est-elle donc un présent du ciel? *Locke* et d'autres pensent qu'il est prudent de

se défier des hommes aux idées ténébreuses, aux idées noires, de ces hommes dont l'œil triste et couvert voit tout au travers d'un nuage du *spleen*. Quelques exceptions isolées ne font rien contre l'autorité de *Lo R*, sur-tout quand l'histoire compte au nombre des mélancoliques, *Tibère*, *Domitien*, *Tamas-Koulikan*, *César Borgia*. J'oubliois *Ravaillac* qui, triste, taciturne, tua Henri IV pour se désennuyer.

On compte une foule d'athées. Page 85.

La secte des préadamistes fait de grands progrès depuis quelques années; dans la Catalogne sur-tout, elle compte de nombreux partisans, qui soutiennent et qui prêchent publiquement que le monde a toujours subsisté; que le chaud, le froid, le sec et l'humide n'ont jamais été confondus, et que les mots: *chaos*, *création*, *matière*, *masse informe*, sont les noms poëtiques du jour, de la nuit et de la terre.

L'allégresse publique fait mille folies. Page 91.

Le peuple se réjouit, il est donc heureux? Quelle erreur! et quelle différence il y a entre l'allégresse douce et tranquille de l'ame, et cette joie emportée, spasmodique, si je puis le dire, du désespoir qui tâche de se distraire de sa misère et de ses peines! Allez dans les prisons, vous en verrez autant.

Musquits. Page 98.

Ce ministre a fait bien du mal à l'Espagne.

Les Espagnols croient l'excuser en avouant, en disant que *c'est une bête*. Et le tigre aussi est une bête, et quand il nous déchire nous le sentons.

L'héroïsme imposant des Grenadiers à cheval. Page 99.

Sans les mousquetaires et les grenadiers à cheval, jamais Louis XV n'eût pris Gand, Oudenarde, Ostende, Nieuport, et enfin l'imprénable Berg-op-zoom, victoire dont l'éclat semble avoir surpassé celui de toutes ses précédentes conquêtes, et qui a lié tellement les noms de Berg-op-zoom et de mousquetaire, qu'ils sont devenus inséparables dans la pensée.

Chaque ville a sa feuille périodique. Page 100.

Il y a deux mois à peine que je suis en Espagne, et j'y connois déjà en feuilles périodiques : *El Cordon critico ; el duende Speculativo ; el Caxon de sastre ; el Pensador ; Correo general de Europa ; la Staseta de Londres ; Diario extrangero ; el Pensador Christiano ; el Uron politico ; el Hablador juicioso ; l'Escritor sin titulo ; los Entretenimientos del antiquario, el amigo del publico ; la Pensadora gaditana ; la Aduana critica ; el Corresponsa del Pensador ; la Miscelana politica ; el Desenganador del teatro ; el Poeta matritensa ; el Feyjoo critico moral ; el Erudito investigador ; el Santo ral Espagnol ; y el Novelero de los estrados.*

Une bienveillance universelle. Page 104.

Il ne faut pas confondre cette bienveillance universelle dont je parle, avec cette sensibilité bannale, ces rapports généraux, cet égoïsme philosophique qui, pour se dispenser d'aimer son père, sa mère et ses enfans, aime en gros tout l'univers.

D'autres bornes que l'impuissance. Page 105.

On n'a pas assez cité ce mot sublime et touchant d'*Antoine*, après sa défaite : JE N'AI PLUS RIEN DANS LE MONDE QUE CE QUE J'AI DONNÉ.

M. Cabarus se propose de publier un Compte rendu. Page 107.

M. *Cabarus* est auteur de plusieurs mémoires justement estimés, tels que *Memoria sobre los pesos ; Memoria sobre la union de la America con el del Asia.*

Le jour de sa réception à l'académie, il lut un discours très-lumineux sur les monts-de-piété. Ce jour-là il avoit deux cents personnes à dîner. Madame Cabarus, ou plutôt la femme qui fait les honneurs de la maison, est une anglaise de qualité ; d'un caractère altier, et que les bassesses des dames de Madrid rendront bientôt impertinente.

Tous les auteurs n'ont pas cent mille livres de rente comme Voltaire. Page 113.

Pourquoi avons-nous un si grand nombre d'ouvrages médiocres ? Pourquoi la décadence effrayante de la littérature en France ? C'est le mal-aise, le dénuement presque complet de la plupart des gens de lettres. Il n'est point aisé à quelqu'un à qui tout manque, de faire valoir ses talens. La mauvaise fortune ne laisse ni le cœur ni l'esprit assez libres, pour que l'un puisse produire ses sensations, et l'autre sa sagacité et ses lumières.

Les pauvres mangent des pommes de terre. Page 118.

Les pommes de terre furent apportées d'Amérique en

Galice par les Espagnols ; elles se propagèrent ensuite dans le reste de l'Europe. Elles sont sur-tout très-abondantes dans l'Andalousie. Leurs racines sont plus brunes et plus longues que celles des pommes de terre ordinaires; elles ont aussi un suc beaucoup plus agréable et plus doux.

L'usage de brûler les morts. Page 121.

L'usage de rendre à la terre ou de livrer aux flammes les restes de nous-mêmes, n'est point indifférent. La *putréfaction* présente une image qui nuit à l'intérêt que les morts inspirent.

Le majoral étoit ivre. Page 123.

On appelle *majoral*, le cocher d'une voiture à six mules. Le postillon se nomme *sagal*, et son métier est très-fatiguant. C'est une espèce de coureur qui ne se repose ni ne dort. Il passe le jour devant ses mules pour les diriger, et la nuit auprès d'elles pour les soigner. Ces gens-là doivent mourir jeunes.

La Société des Amis du pays. Page 129.

Tous les ans, à la St. Charles, cette Société distribue des prix; ces prix sont distribués avec une grande solemnité. Pendant mon séjour à Madrid, ce fut *don Joseph Cecilio Coclo* qui l'obtint pour avoir fort bien raisonné d'agriculture dans un mémoire qu'il lut à l'assemblée. *Dona Mariana Tenorio* remporta le prix du filage. Quelque respectable que puisse être l'objet de ces fondations, est-il bien vrai que la politique qui les multiplie, soit bien éclairée ?

Si l'Espagne se flatte de repeupler ses campagnes par les

phrasés disertes qu'aura consignées sur le papier un agriculteur théoriste, elle s'abuse étrangement; et si elle s'imagine que ses manufactures vont renaître, parce qu'une fille aura filé dans une année deux ou trois livres de lin plus que sa voisine, elle ne s'abuse pas moins.

On l'a dit depuis long-temps, ces sortes d'institutions sont des hochets, ils ne réparent rien, ils n'obvient à rien, ils ne produisent rien que de mal. Il ne faut pas croire que l'espoir très-incertain d'un prix de huit à dix louis, soit un appât assez puissant pour engager un ouvrier paresseux à vaincre l'inertie à laquelle son tempérament le porte.

D'ailleurs, ces prix sont distribués par des mains ennemies ou amies, par des mains prévenues pour ou contre : de-là des cabales avant la distribution, des haînes, des ressentimens après.

Ces établissemens ne sont pas plus utiles en littérature qu'en politique. Qu'on cite un homme d'un vrai talent qui ait été couronné par les académies. Ces palmes s'accordent à l'intrigue, à la souplesse. Combien de fois *Chamfort, St. Ange, Florian*, ont été couronnés, et quels hommes !

On l'a vu même dans cette institution touchante de la Rosière ; c'étoit toujours la *nièce* ou la *cousine* du curé, ou la maîtresse du seigneur qui obtenoit le prix de la VIRGINITÉ.

Le droit de Palmeo. Page 137.

Ce droit se percevoit sur la palme cubique des mar-

chandises, quelle qu'en fût d'ailleurs la quantité; de sorte que cent palmes cubiques de marchandises fines et précieuses, ne payoient pas plus cher que le même volume de marchandises très-grossières. On sent combien cet impôt étoit injuste, absurde même.

Il nous manque un livre sur l'origine des Bohémiens. Page 138.

Quelques hommes instruits, le baron de *Bock*, entre autres, prétendent que les Bohémiens sont originaires des grandes Indes, et qu'ils sont de la caste des *Sudders*. Ils attribuent leur émigration à la guerre que *Timus-bec* a portée dans les Indes en 1408. La religion en fut le prétexte ou le sujet, et la rendit très-cruelle. Ce conquérant, non content de massacrer ceux qui lui avoient résisté, fit tuer de sang-froid plus de cent mille prisonniers. Une aussi horrible boucherie dût nécessairement jeter la terreur dans tout le continent, et engager un très-grand nombre de ses habitans à chercher leur salut dans la fuite.

L'ordre du Flambeau. Page 141.

Cet ordre fut institué en 1149, par *Raimond Bérenger*, dernier comte de Barcelone. Il n'existe plus, comme je l'ai remarqué; mais les femmes de Tortose conservent encore plusieurs priviléges qui leur furent accordés à la même époque.

Les trois quarts de l'Espagne sont incultes. Pag. 145.

Il y a quelques années que le roi d'Espagne faisoit une

partie de chasse dans un temps où l'on avoit moissonné par-tout. Il vit un champ où le bled étoit encore sur pied, et commençoit à dépérir. On fit venir le cultivateur, pour savoir d'où venoit une semblable négligence. Il répondit tranquillement qu'il avoit moissonné tout ce qui lui étoit nécessaire, et qu'il avoit abandonné le reste. Ce trait caractérise la paresse des Espagnols.

Le Bourreau infâme ! quelle demande ? Page 162.

Puffendorf, en son *Traité du droit de la nature et des gens*, met le bourreau au nombre des hommes que les loix de tous les pays doivent exclure de la société des honnêtes gens.

L'Espagne compte plusieurs Poëtes. Page 166.

Au moment même, j'ai sous les yeux deux volumes de fables, par don *Félix San Muniego*. La plupart de ces fables sont traduites ou imitées d'*Esope*, de *Phèdre*, de *Lafontaine*, de *Gay*, de *Bilpay* ; quelques-unes aussi sont originales, et appartiennent absolument à l'auteur. Une, entr'autres, feroit honneur à nos meilleurs Fabulistes. Je la transcris ; elle m'a fait grand plaisir. C'est la dix-huitième du quatrième livre du second volume.

El Jóven Filósofo, y sus companeros.

Un Jóven, educado
con el mayor cuidado
por un viejo Filósofo profundo,
salió por fin á visitar el mundo.
Concurrió cierto dia,

entre civil y alegre compania,
á una mesa abundante, y primorosa.
¡Expectáculo horrendo! ¡fiera cosa!
¡La mesa de cadaveres cubierta á la vista del hombre!
¡y éste acierta á comer los despojos de la muerte!
El Jóven declamaba de esta suerte.
Al son de filosóficas razones;
devorando perdices, y pichones,
le responden algunos concurrentes:
si usted ha de vivir entre las gentes,
deberá hacerse á todo.
Con gracioso modo,
alabando el bocado exquisito,
le presentan un gordo paxarito.
Quanto usted há exclamado será cierto;
mas en fin (le decian) ya está muerto.
Pruebelo por su vida... Considere,
que otro le comerá, si no le quiere.
La ocasion, las palabras, el exemplo,
y segun yo contemplo,
yo nó sé que olorcilló,
que exhalaba el caliente paxarillo,
al Jóven persuadiéron, de manera:
que al fin se le comió ¡Quién lo dixera!
¡haber yo devorado un inocente!
así clamaba, pero friamente.
Lo cierto es, que llevado de aquel cebo,
con más facilidad cayó de nuevo.
La ocasion se repite,
de uno en otro combite,
y de una codorniz á una becada,

llegó el Jóven, al fin de la jornada,
olvidando sus máximas primeras,
á ser devorador como las fieras.
De esta suerte los vicios insinuan,
crecen, se perpetuan
dentro del corazon de los humanos,
hasta ser sus señores, y tiranos.
¿Pues qué remedio? . . . Incautos jovencitos,
cuenta con los primeros paxaritos.

Auguste complettement ivre. Page 173.

Il ne faut pas s'étonner de voir *Horace* faire si fréquemment l'éloge de *Bacchus* couronné de pampres, tenant le thyrse d'une main, et une grappe de raisin de l'autre. *Auguste* aimoit le vin; il étoit naturel qu'*Horace* chantât *Bacchus* et la vigne, pour faire sa cour à son maître.

Dormons très-peu. Ibid.

Caton le censeur disoit souvent que ce qu'il regrettoit le plus, c'étoit d'avoir donné dans sa jeunesse trop d'instans au sommeil.

Ce supplice existe en Espagne et ailleurs. Page 191.

J'ai connu un jeune homme que ses parens engagèrent à se faire capucin à quinze ans et demi; il aimoit éperduement une fille à-peu-près de cet âge. Dès que ce malheureux eut fait ses vœux, il se souvint de ceux qu'il avoit faits à sa maîtresse, à qui il avoit signé une promesse de mariage.

Ce jeune capucin sort de son cloître, et court à la maison de sa maîtresse, on lui dit qu'elle s'est jetée dans un couvent et qu'elle a fait profession.

Il vole au couvent, il demande à la voir, il apprend qu'elle est morte de désespoir. Cette nouvelle lui ôte l'usage de ses sens, il tombe presque sans vie. On le transporte dans un couvent d'hommes voisin, non pour lui donner les secours nécessaires qui peuvent tout au plus lui sauver la vie, mais pour lui procurer le bonheur ineffable de recevoir l'extrême-onction qui sauve infailliblement l'ame. Cette maison où l'on porta ce malheureux étoit un couvent de capucins. Ils le laissèrent charitablement à leur porte pendant plus de trois heures; mais enfin il fut heureusement reconnu par un des révérends pères qui l'avoit vu dans la maison dont il étoit sorti. Il fut porté dans une cellule, et l'on y eut quelque soin de sa vie dans le dessein de la sanctifier par une salutaire et fraternelle pénitence.

Dès qu'il eut recouvré ses forces, il fut conduit bien garrotté à son couvent; et voici très-exactement comme il y fut traité. D'abord, on le descendit dans une fosse profonde, en bas de laquelle est une pierre très-grosse, à laquelle une chaîne de fer est scellée. Il fut attaché à cette chaîne par un pied; on mit auprès de lui un pain d'orge et une cruche d'eau, après quoi on referma la fosse qui se bouche avec un large plateau de grès, et qui ferme l'ouverture par laquelle on l'avoit descendu.

Au bout de trois jours, on le tira de la fosse pour le faire comparoître devant la tournelle des capucins. Il falloit savoir s'il avoit des complices de son évasion, et pour l'engager à les révéler, on l'appliqua à la question

usitée dans le couvent. Cette question préparatoire est infligée avec des cordes qui serrent les membres du patient, et qui lui font souffrir une espèce d'estrapade.

Quand il eut subi ces tourmens, il fut condamné à être enfermé pendant deux ans dans son cachot, et à en sortir trois fois par semaine pour recevoir sur son corps entièrement nud, la discipline avec des chaînes de fer.

Son tempérament résista seize mois entiers à ce supplice. Il fut assez heureux pour se sauver à la faveur d'une querelle arrivée entre les capucins. Ils se battirent les uns contre les autres, et le prisonnier échappa pendant la mêlée.

La Nouvelle Héloïse. Page 194.

On sait qu'une foule de détracteurs ont calomnié cet ouvrage. Malheur à l'homme de bronze qui a pu en calculer froidement les défauts ! Et que m'importe l'ensemble, si tous les détails m'attachent, s'ils m'offrent sans cesse une instruction morale ? Que m'importe le cadre du tableau devant lequel je me surprends les yeux fixés et l'ame haletante de plaisir et d'admiration ?

Quel cours complet de morale nous présente la *Nouvelle Héloïse* ! J'en cite un exemple seulement pris au commencement, pris au hasard.

Un père orgueilleux, inflexible, prétend sacrifier *Julie* à ses préjugés, qu'elle dédaigne, qu'elle méprise. Milord *Édouard* lui offre en Angleterre un asyle honorable. Tout l'y appelle, tout lui promet là bonheur, tranquillité. L'amitié, la reconnoissance, l'amour et peut-être l'honneur, la pressent: un feu dévorant circule

dans ses veines, embrâse ses sens. Ses sens, l'amitié, l'amour, le besoin du bonheur, tout se tait, tout disparoît devant son devoir. Quelle leçon !

Voltaire, Marmontel, etc. Page 194.

J'oubliois *Racine*, le plus étonnant, le plus aimé, le plus lu de tous nos poëtes, celui dont *Voltaire* disoit que, pour tout commentaire, il falloit écrire au bas : *beau, pathétique, sublime*.

En général, il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y traduit; et chez quel peuple a-t-on traduit *Marmontel*?

A qui sa passion avoit tourné la tête. Ibid.

La seule chose parfaitement sentie qu'ait jamais dite *Paschal*, c'est que le souvenir d'une femme qu'on a aimée, qu'on aime encore, et qui ne nous aime plus, tournoit le sang, suffoquoit, faisoit mal par-tout.

Il est éteint quand il traduit en vers. Page 195.

C'est un bien beau talent que de bien écrire en vers; c'en est un bien plus beau que de bien écrire en prose. LETTRES DE CHESTERFIELD A SON FILS.

Les membres du grand animal. Page 196.

C'est l'expression de *Jamblique*, qui regarde la terre comme un être animé, un être immense, qui a le sentiment, l'instinct et presque la pensée.

L'hermitage d'Écija mérite d'être vu. Page 203.

Cet hermitage curieux n'ayant pu être dessiné sur les lieux, la planche qu'on a fait graver représente un hermitage que l'auteur a vu dans le canton de Bâle, et qui ressemble parfaitement à l'hermitage d'*Écija*.

Les chevaux Andalons passent pour les plus beaux. Page 206.

Les haras de Cardonne, ceux de la Manche, les *Molinas* et les *Genets* de Natolie, ne sont pas d'une qualité inférieure aux chevaux Andalous, qui ont le défaut de mordre, et de se jeter d'ardeur et de rage sur les autres dans un combat; défaut le plus dangereux que puisse avoir un cheval de guerre.

En Espagne comme en Perse, en Arabie, et presque dans tout l'Orient, on n'est pas dans l'usage de hongrer les chevaux; toutes ces nations pensent avec raison que cette opération leur ôte la moitié de leur force, beaucoup de courage et de fierté.

Et le génie s'en va par-là. Page 216.

Démosthènes, qui naquit d'un forgeron, *Virgile* d'un potier, *Gassendi* dans une chaumière, n'allèrent jamais au collége. Quelques livres, leurs observations et la méditation furent leurs maîtres. *Gassendi*, sur-tout, méprisoit l'*imprimé*, dédaignoit le *moulé*. La terre, le ciel, les astres, les différens accidens de la nature, voilà quels étoient ses livres.

C'est une vérité démontrée, ce qu'on gagne en mots,

on le perd en génie ; comme dans la mécanique, ce qu'on gagne en temps, on le perd en force.

Gauffredi. Page 219.

Gauffredi fut victime de la facilité avec laquelle, dans le siècle et dans le pays où il vivoit, on recevoit les accusations de magie. Les procédures et les condamnations fréquentes qu'elles occasionnoient, faisoient une telle impression sur les esprits foibles, que plusieurs personnes, à force de s'entendre dire qu'elles étoient sorcières, parvenoient enfin à se le persuader. *Gauffredi* fut de ce nombre ; il avoua tout ce qu'on voulut, et ses juges le condamnèrent d'après ses aveux.

Le duc Valparayso. Page 220.

Lors du bombardement d'Alger, ce duc *Valparayso* commandoit l'escadre espagnole ; mais humilié de sa défaite, humilié de l'état d'inertie où se trouvoit la marine, il demanda sa démission.

Fin des Notes.

TABLE.

Entrée en Espagne par Salientes. p. 1
Saragosse. 2
Route de Saragosse à Madrid. 7
Madrid. 11
Le Buen-Retiro. 12
Le Pardo : la Sarsuela. 13
L'Escurial. 14
Le Palais neuf, la Floride, la Guadarama, Aranjuez 17
La Grange. 19
La Casa de campo. 21
Climat de Madrid. 22
Justice criminelle. 24
Spectacles. 30
Auto-dafé. Page 33
Garnison de Madrid. Troupes espagnoles. 35
Combats de Taureaux. 40
Prédicateurs de place Semaine-sainte. 42
Population. 45
Religieuses. 46
Jugemens de l'Inquisition. 48
Huile. 51
Cimetières. 52
Historiens. 54
Rendez-vous. 57
Antiquités. 58
De la Vierge. 59
Fautes personnelles. 60
Savans. 64

Le Roi.	Page 65
Hôpital de fous.	Ib.
Monnoies.	67
Grands-chemins.	68
Libraires.	70
Maison des Orphelins.	72
Laines.	74
Billets de confession.	76
Ministère espagnol; dernière guerre.	77
Le Fandango.	79
Soies.	81
Aperçus particuliers.	83
Barbiers.	93
Nourrices.	95
Troupes espagnoles.	96
Le Penseur.	99
Ménagerie.	101
Légende.	102
Finances.	105
Hôtels.	108
Dévots.	109
Vaisseaux.	110
Chiens.	Page 111
Contrefacteurs.	112
Hermites.	114
Fleuves.	115
Des Vivres.	118
Enterremens.	119
Petits-maîtres.	120
Mon voyage à la Taveyra de la Reyna.	121
Mules.	126
Cheminées.	127
Académies.	128
Hôpital général de Madrid, et autres hospices en Espagne.	130
Refrescos.	134
Ames du Purgatoire.	135
Impôts.	136
Auberges.	137
Ordres militaires.	140
Carosses.	142
L'In-pace.	Ibid.
Pain.	[illegible]
Landes.	[illegible]

Évêques. Page 147
Domestiques. 149
Pélerinage. 150
Mon Oiseau. 151
Le comte d'Aranda. Ministres. Généraux. 153
Imprimeurs. 154
Filles publiques. 155
Chanoines : l'Angelus. Ibid.
Pauvres honteux. 156
Tête parlante. 157
Tabac d'Espagne. Ib.
Langue espagnole. 158
Jours malheureux. 159
Les Rogations. 160
La duchesse d'Albe. 161
Édits du Conseil ; ordonnances de la police. Ibid.
Arbres généalogiques 163
Édifices publics. 164
Littérature ; Sciences. Page 165
Vins. 167
Complimens. 169
Legs pieux. 170
Dettes. 171
De la Sieste ou méridienne. 173
Avares. 174
Nouvelle invention. Ibid.
Temples. 175
Escrocs au jeu. 177
Veille des grandes Fêtes. 179
Gallions. 180
Chasse. 181
Chartreuse près de Madrid. 182
Lettres - de - cachet. 184
Légumes. 185
Mariages. 186
Fraises. 188
Sobriété des Espagnols. 189
Le Prado. Ibid.

La place Mayor. 190
Perroquet. Page 192
Confesseur du roi. 193
Bibliothèques particulières. Ibid.
Galas. 197
Arsenal. 199
Température de l'air. 200
Guitare. 202
Hermitages. 203
Cathédrale de Madrid.
Chevaux. 206
Mendians. Ibid.
Clergé; maisons; asyles; anecdote. 208
Miel. Page 209
Médecins. Ibid.
Flagellans 211
Suicide. Ibid.
Café. 213
Cachots. 214
Cierges. Ibid.
Vieillards. 215
Colléges. 216
Oile. Le Peuple. 217
Goutteux. 218
Charges. Ibid.
Cabinets d'histoire naturelle. 219
Tables d'hôtes. 222
Police. Ibid.
Voile. 223
Modes. Sitios. Passeports. 224

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE 68, *prêt*, lisez : *près*.
Page 69, *prêts*, lisez : *prêt*.
Page 106, *Gabarus*, lisez : *Cabarus*.
Page 210, *une heure dix minutes*, lisez : *une heure, dix minutes*.

00084974

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016